



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

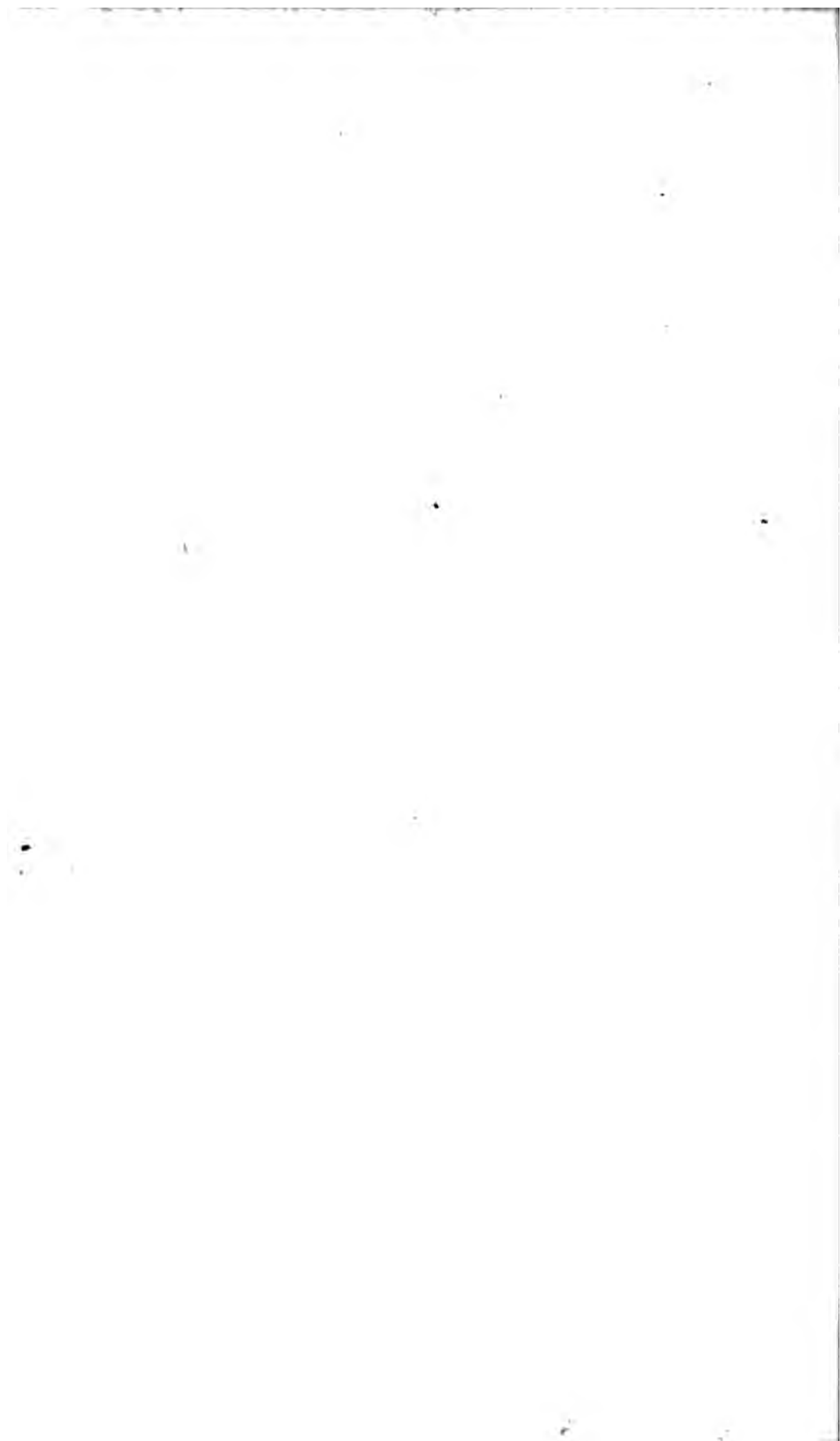


155 a 2



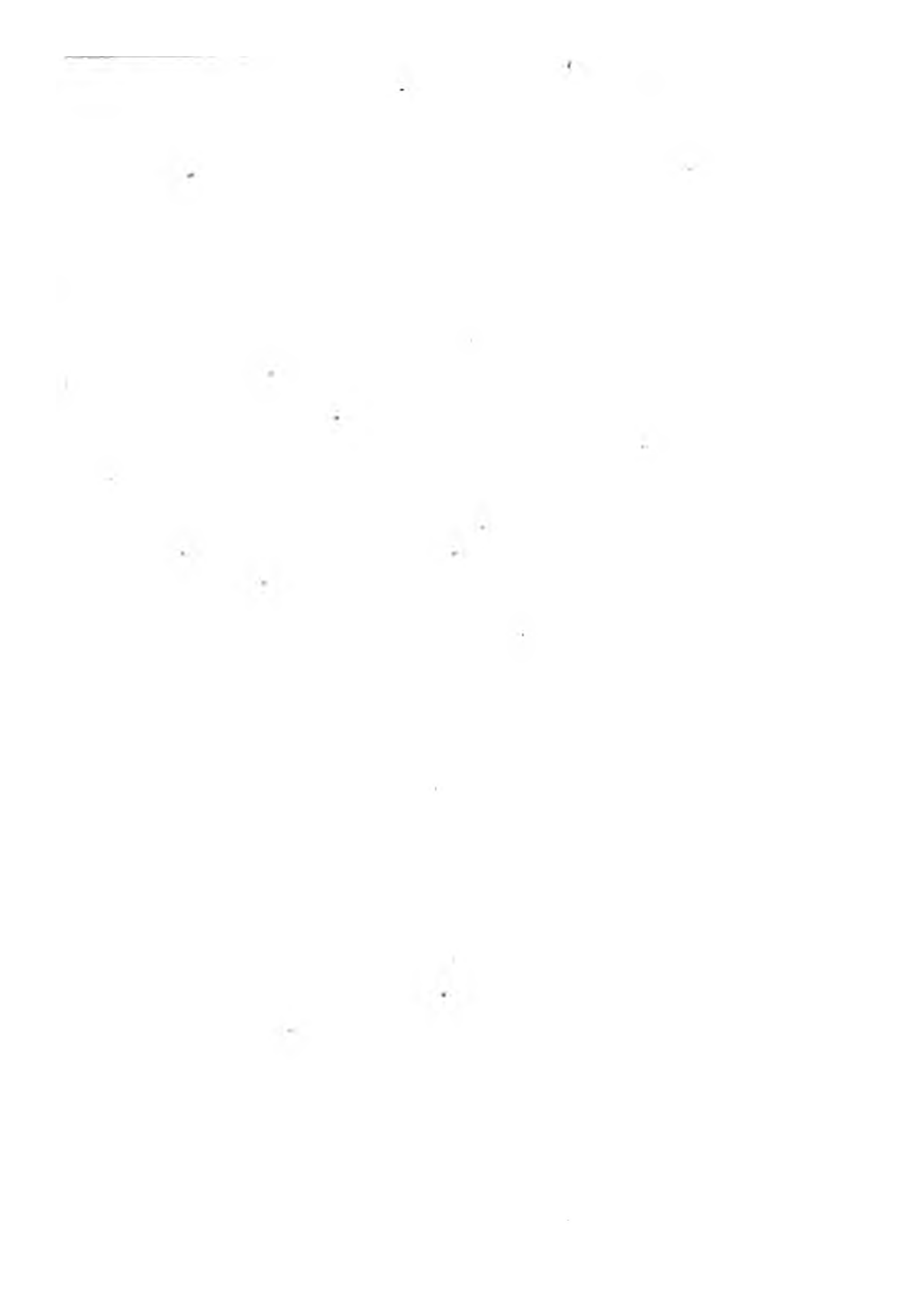


1. ...
- 2) ...
3. ...
4. ...
5. ...



LAMARTINE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^o, RUE D'ERFURTH, 4.





E. Gervais

del.

LAMARTINE

Imp. P. Chardon, 1630 r. d'Anvers, Paris

LES CONTEMPORAINS



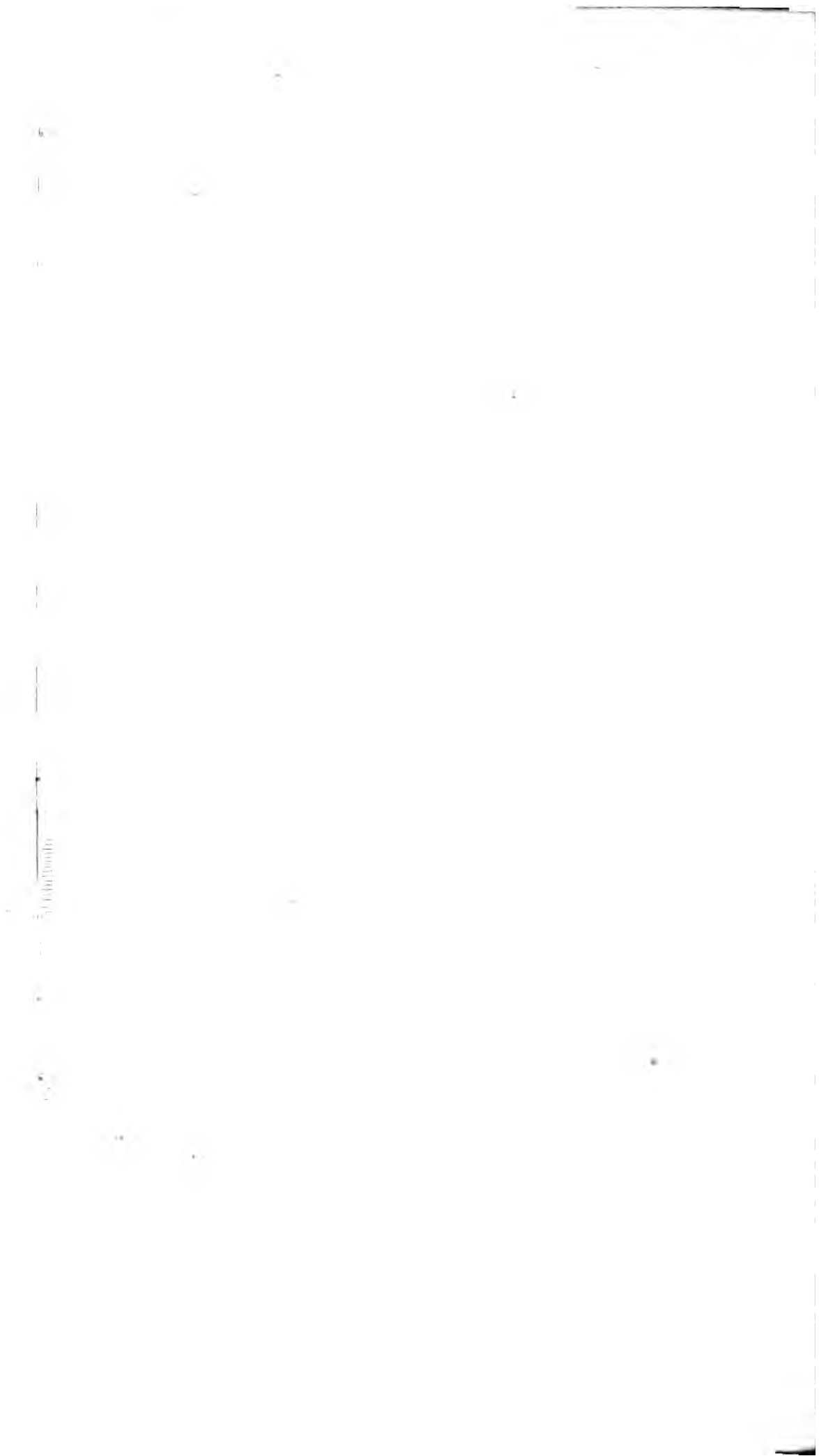
PARIS

J.-P. ROBERT ET C^S, ÉDITEURS

9, RUE MONTMARTRE, 9

FRANCE

l'éditeur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

2

LAMARTINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE, 9

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LAMARTINE

Que le public prenne garde de se tromper à notre œuvre. Il aurait tort de croire que nous cherchons un succès de scandale.

Nous sommes porté à l'éloge beaucoup plus qu'à la critique.

Lorsqu'une pénible vérité se rencontre

au milieu d'une page, il faut bien la dire pour rester fidèle à notre devoir de consciencieux biographe. Où serait le prix de la louange si nous l'accordions indistinctement à tous ?

Chacun néanmoins n'a pas le droit de prendre la parole, quand il s'agit de nos illustrations et de nos gloires.

Si le poète a des faiblesses, il n'appartient qu'à un honnête homme, qu'à un écrivain courageux, de soulever le voile qui les cache, parce que le but de cet homme est louable, parce que l'écrivain est là, sur la brèche, toujours prêt à paraître et à répondre de sa plume. S'il fait voir une tache au soleil, c'est pour que cette tache s'efface et que l'astre brille ensuite d'un éclat plus pur.

Mais qu'une Phryné de Mabilie, qu'une ignoble Aspasia, sous prétexte d'écrire ses *Mémoires*, et certaine que le mépris empêchera de lui répondre, vienne baver son déshonneur sur un poète et le traîne impunément dans la honte où elle se vautre, non ! non ! Voilà ce que la vindicte publique doit flétrir.

Silence, prostituée ! courbe le front dans ta boue, et n'insulte pas le génie !

Quant à vous, bourgeois voltairiens, achetez ce livre abject, faites-le lire à vos femmes¹, soulignez avec satisfaction la page ignominieuse, mais n'essayez pas de le mettre sous nos yeux.

¹ On nous affirme qu'un libraire très-connu le donne à lire à sa nièce.

C'est à votre immoralité sourde, à votre or impudique, à vos goûts dépravés, que le siècle doit cette littérature de lupanar, commençant aux *Mémoires de Lola Montès* et finissant à ceux de *Mogador*.

On vous doit le succès du vice, le triomphe de l'impudeur.

Nous jetons aujourd'hui ce cri de colère, parce qu'on est venu nous montrer ces lignes révoltantes, croyant que nous allions en être satisfait.

Fi donc !

Si parfois nous sommes sévère, nous n'entendons encourager ni la diffamation ni l'outrage. Qu'une main impure se lève du trottoir et présente une coupe d'opprobre au personnage qui a le plus à se plaindre de notre franchise, nous cinglerons

impitoyablement la main d'un coup de fouet, et nous briserons la coupe.

A bon entendeur, salut !

M. de Lamartine, dont nous allons commencer la notice biographique, et qui, sur bien des points, n'obtiendra pas nos éloges, est un de ces caractères puissants auxquels nous pouvons dire la vérité sans crainte, comme nous l'avons dite à M. Alfred de Musset, tout en les défendant, si l'occasion se présente, contre une insulte de mauvais lieu.

L'homme est toujours homme, son histoire a deux faces. Sur le plus beau tableau se projettent des ombres.

Alphonse de Lamartine est né le 21 octobre 1791, à Màcon, place de l'Église-Nouvelle.

Son grand-père, si nous en croyons quelques biographes, avait eu l'intendance générale des biens de la famille d'Orléans, et son père était capitaine dans un régiment de cheveu-légers ¹.

Refusant de tendre la main aux terroristes, ce dernier quitta Paris, vers 1794, avec sa femme et ses enfants.

Il se retira dans ses terres.

A cette époque sinistre, il en fallait beaucoup moins pour être en butte aux soupçons et se voir conduire à la guillotine. Des ordres du comité de salut public

¹ On a prétendu que le nom de Lamartine était un pseudonyme. Cela est faux. Le capitaine de cavalerie portait le titre de chevalier de Lamartine. Seulement, en Bourgogne, pour le distinguer de ses frères, on le nommait de Prât, du nom d'une terre que l'aïeul possédait en Franche-Comté.

arrivèrent à Mâcon, et le père de Lamartine fut plongé dans un cachot.

Heureusement, quelques mois après, au 9 thermidor, la hache tomba des mains des bourreaux.

Le capitaine fut rendu à sa famille.

Craignant pour les siens plutôt que pour lui-même le retour de la tempête révolutionnaire, il résolut de mener la vie de gentilhomme campagnard, et choisit pour retraite ce vieux château de Milly, perdu dans une contrée presque sauvage, et qui a laissé pourtant à son fils de si délicieux souvenirs.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où resonait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor, palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,

•

Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ! »

Il est à remarquer que toutes les belles intelligences, toutes les âmes élevées, tous les nobles cœurs, tous les hommes d'un génie pur, ont eu près de leur berceau une mère chrétienne, un de ces anges de la terre, au front calme et doux, qui leur ont appris à croire, à aimer et à bénir.

•

Écoutons Lamartine lui-même donner quelques détails sur son enfance.

« Ma mère avait une Bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'étaient Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel, c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes.

« Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant, pour ma récompense.

« Elle avait une âme aussi pieuse que tendre.

« Toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images. Sa belle, noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée. Le son argentin, affectueux et passionné de sa voix ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour, qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas ! après bien des années de silence !

« En rentrant de nos promenades à la campagne, ma mère nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village.

« Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés ; l'autre, les bandes de linge pour les compresses.

« Nous étions sans cesse occupés, moi surtout comme le plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées de la montagne, tantôt un peu de pain blanc pour les femmes en couche, tantôt une bouteille de vin vieux et des morceaux de sucre, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les vieillards épuisés.

« Elle faisait de nous les ministres de ses aumônes, ne désirant qu'un trésor ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu. »

Il n'y a plus rien à raconter de l'enfance de Lamartine après ce candide et touchant récit, dont nous ne pourrions qu'atténuer l'effet.

Sous l'aile d'une mère aussi sainte, on voit poindre le génie du poète chrétien.

Il quitta, dès l'âge de huit ans, le toit solennel et les vieux tilleuls de Milly, pour aller commencer ses classes au collège de Belley, dirigé par les jésuites. Il y fit des études brillantes. A chaque fin d'année on le voyait remporter toutes les couronnes, et les professeurs encourageaient ses premiers débuts poétiques.

La muse de Lamartine essayait ses forces.

Dans les pièces diverses qu'il composait

à cette époque¹, le talent se révèle déjà sous l'inexpérience.

On tint conseil à Milly pour savoir quel état on allait donner à l'aîné de la maison. Le père, vieux soldat, désirait qu'Alphonse embrassât la carrière des armes.

Mais ce n'était pas l'avis de la tendre mère.

César déployait en vain ses glorieux drapeaux et courait d'un bout de l'Europe à l'autre avec nos armées triomphantes ; elle ne se laissa point éblouir et refusa de jeter son fils au milieu des hécatombes humaines offertes à la victoire.

Elle l'envoya passer quelque temps à Lyon, au retour du collège ; puis elle ob-

¹ Voir ses *Adieux au collège de Belley*. — Tome I des *Méditations*, p. 349.

tint qu'on le laisserait aller en Italie, avec des parents qui faisaient ce voyage.

Mais le jeune homme se fatigua bientôt d'une société qui ne le laissait pas entièrement libre. Voulant se soustraire à la surveillance dont il était l'objet, il écrivit à Milly pour demander la permission de voyager seul, et se dirigea du côté de Rome sans attendre la réponse.

— Si la défense arrive, se dit-il, elle arrivera trop tard. Je serai réprimandé, mais je serai pardonné; je reviendrai, mais j'aurai vu.

Et voilà notre collégien émancipé, notre touriste de dix-huit ans, sur les routes italiennes, alors peuplées de bandits.

Il fit la rencontre d'un premier ténor

qui allait débiter au théâtre San-Carlo, à Naples.

Ce ténor était accompagné de son neveu, beau voyageur du même âge que Lamartine. Les jeunes gens se prirent l'un pour l'autre d'une amitié fort vive, causant, riant, dormant en voiture et se prêtant tour à tour leur épaule pour oreiller.

On arrive à Rome; ils descendent dans la même auberge.

Le lendemain, Lamartine est réveillé par la voix de son compagnon de route, qui frappe à sa porte et lui crie que le déjeuner est prêt.

Il s'habille, court ouvrir et jette un cri de stupeur.

« Au lieu du neveu du ténor, il aperçoit une charmante figure de jeune fille ro-

maine élégamment vêtue, et dont les cheveux noirs, tressés en bandeaux autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent les paysannes de Tivoli. »

C'était son ami, qui avait repris, en arrivant à Rome, le costume de son sexe.

— L'habit ne change pas le cœur, lui dit en rougissant la belle Romaine ; seulement, vous ne dormirez plus sur mon épaule.

Ah ! poète ! poète ! pourquoi n'as-tu pas attendu la réponse de ton père ?

D'aventures en aventures, Lamartine arriva jusqu'à Naples.

Au moment où sa bourse était à sec, il trouva sous les avenues de citronniers de

la Chiaja son plus cher camarade de classe, Aymon de Virieu, qui voyageait avec un crédit illimité sur toutes les maisons de banque d'Italie.

Décidément la Providence est contre les pères.

Nos deux élèves des jésuites, dans leurs promenades sur le golfe ou le long de la Mergellina, ne tardèrent pas à rencontrer de brunes Napolitaines, « dont le regard a cette teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu-brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. »

Lamartine avait oublié depuis longtemps sa belle Romaine.

Il fut aimé à Naples d'une pauvre fille

de pêcheur que sa passion pour lui devait conduire au tombeau.

Pauvre Graziella ! morte si jeune et si belle !

Combien tu as dû laisser de regrets chez ce fils du Nord, trop près de l'enfance pour bien comprendre ton cœur, et dont le berceau n'avait pas été chauffé comme le tien à ce soleil ardent qui fait mûrir l'amour !

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir ! »

Quand on lit cette émouvante histoire

de *Graziella*, écrite tout entière avec des souvenirs et des larmes, on comprend la mélancolie du jeune homme à son retour ¹.

Comme l'Enfant prodigue, il fut reçu avec des festins et des caresses.

Toute la famille avait quitté Milly pour venir habiter Mâcon.

« Ma mère, dit le poète dans ses *Confidences*, ne pût s'empêcher de pâlir et de frissonner visiblement, en voyant combien ma longue absence et mes secrètes angoisses avaient amaigri et altéré mes traits. Mon père ne voyait que les belles formes développées de mon adolescence. Ma

¹ Il était resté près de trois ans dans son voyage. Aymon de Virieu, obligé de revenir pour se marier, lui avait laissé du crédit partout, en disant : « Nous compterons en France. »

mère, d'un coup d'œil, avait vu les impressions.

« Elle vint, le lendemain, s'asseoir à mon chevet.

« — Te voilà donc revenu, mon pauvre enfant ! dit-elle. Que tu es pâle ! que tu parais triste ! Qui m'aurait dit qu'à vingt-deux ans je verrais mon enfant flétri dans la séve de son âme et de son cœur !

« Je bondis à ces mots, comme si ma mère, en me parlant ainsi, eût manqué de respect à un souvenir que je respectais en moi mille fois plus que je ne me respectais moi-même.

« — Oh ! de grâce ! lui dis-je en joignant les mains et avec un accent de supplication sévère, ne me parlez pas avec

ce dédain d'une douleur dont vous n'avez jamais connu l'objet. Si vous saviez ?

« — Je ne veux rien savoir ! dit-elle en me mettant sa belle main sur les lèvres. Que vas-tu devenir maintenant ? Comment vas-tu supporter cette existence vide, monotone, oisive, d'autant plus exposée aux passions coupables du cœur, qu'elle est moins remplie des devoirs et des occupations d'une carrière active ? Notre fortune étroite a été considérablement rétrécie et grevée par ton éducation, par tes voyages, par tes fautes. Je n'en parle pas pour te les reprocher ; tu sais que si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains ! »

Nous ne connaissons pas d'expression

plus touchante de dévouement et de tendresse maternelle.

En pareil cas les citations offrent au lecteur une peinture si vraie et si naïve, que nous serions coupable de les remplacer par des phrases à nous, qui n'auraient ni la même dignité ni la même candeur.

Poussé par sa vocation littéraire, Lamartine désirait habiter Paris, le centre de toutes les illustrations, le seul lieu où l'on puisse combattre et triompher.

Son père lui faisait pour son entretien et ses courses une modeste pension de douze cents francs, insuffisante pour vivre dans la capitale.

Mais l'excellente mère était là.

« Tirant du dernier de ses écrins un gros diamant monté en bague, le seul,

hélas ! qui lui restât des bijoux de sa jeunesse, elle le glissa secrètement dans la main de son fils. »

— Va chercher la gloire ! lui dit-elle.

Et le jeune homme prit le chemin de Paris.

Il emportait une foule de recommandations pour la société la mieux choisie du noble faubourg, mais en même temps la plus rancunière et la plus énergiquement résolue à ne rien accepter de l'empereur.

Lamartine, comme tous les jeunes gens, se faisait volontiers une opinion d'arlequin avec des lambeaux décousus de l'opinion des autres.

A Rome, assis avec un peintre démocrate sur la colline de la villa *Pamphili*, d'où l'on aperçoit l'ancienne cité, ses dô-

mes et ses ruines, il avait rêvé la république et maudit César.

A Paris, causant avec Talma, qui lui donnait des conseils pour le plan d'une tragédie de *Saül*, il fut un instant bonapartiste.

Mais le faubourg Saint-Germain lui démontra victorieusement que ses doctrines étaient meilleures.

On conspirait, en dansant, dans les salons d'outre-Seine. Les femmes y avaient d'aristocratiques et provoquantes allures : Lamartine oublia la République, l'Empire, sa tragédie de *Saül*¹ et devint légitimiste exalté.

¹ Trois ou quatre scènes de ce premier essai dramatique ont été conservées et publiées dans les *Harmonies*.

Nous verrons la roue tourner bien souvent encore et la girouette politique obéir à d'autres souffles.

Afin de ne plus assister à ce qu'il appelait le règne brutal du calcul, de la force, du chiffre et du sabre, le jeune homme quitta de nouveau la France et fit un second voyage en Italie. Nous avons entendu soutenir qu'il y suivait à la piste et de ville en ville une jeune comtesse mignonne et rose, dont les coquetteries l'avaient enflammé.

Ce fait est complètement inexact.

Lamartine repassa les Alpes, entraîné par sa nature rêveuse, et renonçant aux folles distractions du monde qui lui avaient fait un instant oublier ses souvenirs.

Il voulait aller pleurer sur la tombe de

sa douce Graziella, il voulait demander pardon à sa mémoire.

Près des lieux où il l'avait connue, sous les orangers en fleurs qui abritaient leurs amours, dans les anses solitaires où le flot les berçait ensemble, il composa une partie du premier volume des *Méditations*, sublimes et mélancoliques élégies, dictées par ses regrets et sa douleur.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Jamais aucun poète n'a porté plus loin que Lamartine la douceur du rythme et la pureté des accords.

Souvent l'idée chez lui n'a pas des contours bien nets ; elle voltige dans le vague, elle se perd dans un lointain vapoureux où l'on s'efforce vainement de la suivre. Mais, si le fonds manque de solidité et de richesse, la forme est toujours éblouissante. Le lecteur s'enivre d'harmonie et se laisse bercer doucement par les cadences sonores.

Comme Victor Hugo, l'auteur des *Méditations* n'a pas cette force suprême, ce nerf résolu, cette tenaille ardente de l'hémistiche qui tient le vers sur l'enclume, le façonne et le trempe énergiquement.

Flûte mélodieuse, Lamartine charme et parfois endort.

Clairon aux notes de cuivre, Hugo réveille, électrise et sonne le boute-selle, pour enfourcher Pégase au bord de l'Hippocrène.

Lamartine est un fleuve majestueux, qui coule paisiblement entre ses rives bordées d'un éternel ombrage ; Hugo est la cataracte rugissante, le torrent écumeux qui entraîne tout à sa suite au large sein des mers.

L'un est un cygne, l'autre est un aigle.

Hugo a la puissance du génie ; Lamartine a le calme, la grâce et la beauté du talent.

Sur les bords du golfe de Naples, notre jeune poète apprit l'envahissement de la

France par les troupes alliées et le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Il commanda des chevaux de poste, accourut à Paris et sollicita du service, à la plus grande joie de son vieux père, toujours fidèle à Bellone, et qui traitait cavalièrement les Muses de bégueules, pensant dégoûter son fils de leur culte.

Mais nous soupçonnons Lamartine de n'être entré aux gardes du corps que pour fléchir les rigueurs de la bourse paternelle.

Aux Cent-Jours, il jeta l'épée, et ne voulut plus la reprendre quand Louis XVIII regagna les Tuileries en traversant le champ muet et désolé de Waterloo.

Lamartine avait alors un amour sérieux et profond.

Ce n'était plus ce pâle adolescent qui restait froid devant les angoisses d'une âme passionnée. Il comprenait toutes les ivresses, tous les délires; mais il était écrit que le deuil impitoyable vengerait sur les joies présentes l'ignorance dédaigneuse et l'ingratitude involontaire du passé. La mort prit Elvire entre les bras du poète et l'emporta dans la tombe où Graziella dormait depuis cinq ans.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :

« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Le Lamartine chrétien date de cette époque.

Après une maladie grave, causée par la perte douloureuse qu'il avait faite, il brûla toutes ses poésies profanes et conserva seulement celles qui étaient empreintes du cachet de la foi.

Ses premières *Méditations* parurent en 1820¹.

Jamais le siècle n'avait été plus à la prose. Les plats versificateurs et les sots fabricants d'idylles de l'Empire avaient donné des nausées au public.

¹ Lamartine fut deux années entières sans trouver d'éditeur. Enfin un libraire, appelé Nicolle, se décida, par grâce, à publier le manuscrit du poëte. Il fit fortune.

On croyait la poésie morte.

Quand on la vit reparaître avec sa brillante auréole, quand les sons d'une autre harpe éolienne se firent entendre, un cri d'admiration retentit d'un bout de la France à l'autre. On salua le poète comme un nouveau rédempteur, qui, la croix en main, brisait l'idole du matérialisme et détrônait Voltaire.

Chose étrange, dont personne alors ne put se rendre compte, Lamartine profita de ce magnifique succès pour mettre le pied dans la carrière de la diplomatie.

De nos jours, il semble vraiment que les poètes prennent à tâche de se déconsidérer aux yeux de leurs admirateurs par une persistance incompréhensible à descendre de leur trône de gloire et à se

perdre dans l'ornière politique. On a beau leur crier gare! et les prévenir qu'il n'appartient pas au Dante de se faire disciple de Malthus et de Machiavel, ils se montrent sourds à toutes les représentations, marchent droit au casse-cou, s'y heurtent en vrais aveugles, font la culbute, et se relèvent sans leur couronne de lauriers.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Il fut permis tout d'abord à Lamartine de croire que la politique n'étoufferait pas son génie.

En moins de deux ans, l'éditeur des *Méditations* vendit ce livre à quarante-cinq mille exemplaires. Chacun lisait avec enthousiasme le *Lac*, la *Prière*, l'*Immortalité*, le *Chrétien mourant*, le *Soir*,

l'Automne, et vingt autres chefs-d'œuvre, parmi lesquels il ne faut pas oublier de mentionner cette magnifique *Ode à Byron*, de laquelle Châteaubriand disait :

« — Cela vaut mieux que tout mon *Génie du Christianisme*. »

Écoutons le prélude de ce combat sublime, où le poète de la foi lutte corps à corps avec le poète du doute et du désespoir :

La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
 L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
 Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
 Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
 Des rivages couverts des débris du naufrage,
 Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
 Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
 Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
 Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
 Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
 Et là, seul, entouré de membres palpitants,
 De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,

Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !

Ce premier volume de poésie n'avait pas été signé, et pourtant toute l'Europe connut le nom de Lamartine.

Avec le succès le ciel lui accorda le bonheur.

Une autre Elvire, une blonde et gracieuse fille d'Albion, qu'il avait déjà rencontrée aux eaux d'Aix, lui apparut de nouveau sous le ciel de Florence.

Le poète venait d'être envoyé en Toscane comme attaché d'ambassade.

Deux mois après, il épousait la char-

mante Anglaise. Éprise de la gloire de Lamartine, elle lui donna son cœur et une dot splendide.

En 1823 parut le second volume des *Méditations*¹. Il eut tout le retentissement du premier. On trouva seulement que le royalisme du poète aurait dû se montrer plus généreux et ne pas récriminer sur la tombe du martyr de Sainte-Hélène.

L'Ode à Bonaparte et le *Chant du Sacre* décidèrent le gouvernement à offrir la croix à M. de Lamartine.

A cette époque, un de ses oncles mou-

¹ Ce volume contient, comme pièces éminemment remarquables : *Sapho*, le *Poète mourant*, *l'Esprit de Dieu*, *Bonaparte*, les *Étoiles*, une *Nuit à Rome*, le *Crucifix* et le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*.

rut et l'institua son légataire universel. Il eut, dès lors, une fortune considérable, dont il dépensa les revenus en prince, soit à Londres, soit à Naples, où il fut envoyé successivement comme secrétaire d'ambassade. Bientôt il obtint de monter un échelon de plus, et retourna en Toscane avec le titre de chargé d'affaires.

Ici nous nous arrêterons pour étudier un peu notre personnage.

Le moment est venu de tracer sa silhouette, au physique comme au moral.

M. de Lamartine est beau ; son front a un cachet de noblesse inouïe. Dans son regard on remarque tout à la fois de la dignité, de la douceur et de l'orgueil.

Gâté par les cajoleries du monde, il pose continuellement comme posait

Louis XIV, mais sans être aussi roide dans ses allures; il sait joindre une grâce exquise à son grand air. Pensant qu'on l'admire sans cesse, il se rengorge avec la plus parfaite conviction de son mérite et une bonne foi merveilleuse.

Un soir qu'il avait daigné lire quelques strophes dans un cercle, la maîtresse de la maison dit à une de ses amies :

— Tu viens de voir et d'entendre l'illustre poète. L'as-tu bien examiné?

— Oui.

— Comment le trouves-tu?

— Je trouve qu'il ressemble à un paon.

— Qu'oses-tu dire?

— Ma chère, le paon est un oiseau qui

a de fort vilains pieds ¹, qui chante mal et qui fait la roue : M. de Lamartine chante bien, voilà toute la différence.

Tout le monde ne juge pas avec autant de sévérité notre poëte. Nous avons entendu quelqu'un lui dire un jour : « Vous étiez né pour être roi. »

Effectivement, son imperturbable majesté, son amour de la représentation, son

¹ L'auteur des *Harmonies* a des pieds dans le genre de ceux de M. Dupin, et il se chausse aussi mal que lui. Ayant commandé son portrait à Couture, il le lui laissa pour compte, après avoir vu ses souliers trop exactement rendus sur la toile. Mieux inspiré que le peintre, Adam Salomon, sculpteur juif, auteur du médaillon de Charlotte Corday, a fait une statuette de Lamartine avec des pieds imperceptibles : aussi l'original daigne-t-il quelquefois venir poser dans son atelier. Ces jours-là, vingt personnes entrent, par le plus grand des hasards, et Salomon leur présente son illustre ami Lamartine.

goût pour la flatterie, sa manière large et généreuse de jeter l'or par la fenêtre, son courage que rien n'étonne, et surtout le sourire triomphant avec lequel il accueille les dames, en eussent fait un monarque accompli.

Un de nos plus spirituels feuilletonistes a dit de Lamartine :

« C'est un sultan qui n'a point de mouchoir. »

Il paraît que le mot ne manque pas d'une certaine justesse. Avec de grandes prétentions à régner sur les cœurs, et tout en se vantant de recevoir des lettres de femmes des quatre parties du monde, le poète n'abuse jamais de ses conquêtes ; il craint le tête-à-tête, sans doute au point

de vue de sa dignité, qu'il veut conserver toujours ¹.

Quand un sentiment d'admiration perce dans la contenance de ceux qui lui sont présentés, il conçoit pour eux une haute estime, et le contraire a lieu quand on s'avise de ne pas tomber des nues à son aspect.

— Recommanderez-vous au ministre le jeune homme qui vous a donné hier une lettre de ma part? lui demandait un de ses intimes.

— Non, vraiment, répondit l'auteur des *Méditations*; c'est un garçon sans

¹ De méchantes langues vont plus loin : « C'est, disent-elles, un autre Platon qui fait de l'esprit avec Aspasia, mais qui ne peuple pas la république. »

avenir ; il n'a pas été ému en ma présence.

Très-friand de popularité, Lamartine ouvre ses salons au premier venu. Quand il sort en équipage, il offre ses chevaux et sa voiture à des gens qu'il connaît à peine, et continue sa route à pied, le tout pour se faire des admirateurs et des amis.

Dans le cours de son existence littéraire, il a reçu plus de quatre-vingt mille lettres de félicitations, auxquelles il se gardait bien de ne pas répondre. Tous les élèves de seconde et de rhétorique lui ont envoyé des vers. Chacun d'eux peut montrer un autographe analogue à celui-ci :

« Monsieur,

« Vous êtes plus poète que moi. Tra

vaillez avec courage ; cultivez votre beau talent, et comptez sur la gloire.

« LAMARTINE. »

Avide de louanges, il les accepte comme on les lui donne et les rend avec usure ¹. On peut lui brûler intrépidement sous le nez tous les parfums de l'Arabie, sans qu'il se plaigne d'avoir mal au cerveau.

Mais, en laissant de côté ces petits ridicules, fort pardonnables après tout, on remarque chez notre poète les qualités les plus précieuses ; il est doué des plus riches dons du cœur. Jamais un malheureux n'a frappé à sa porte sans être secouru,

¹ Il a poussé l'abus de cette réciprocité de l'éloge jusqu'à comparer à *Horace* M. Adolphe Dumas, qui lui avait adressé une épître en vers.

Tous ses honoraires, comme membre du gouvernement provisoire, ont été distribués aux écrivains pauvres, sans demande de leur part, et avec des lettres charmantes qui doublaient le prix du bienfait.

Lamartine est une de ces belles natures chevaleresques des anciens jours, devenues si rares à notre époque.

Souvent, dans ses excursions lointaines, il a vu la mort en face sans pâlir, et plus d'une fois il a joué sa vie avec tout le calme du vrai courage.

Un matin, à Florence, la porte de son cabinet de travail s'ouvre avec fracas.

— Qui ose entrer ainsi chez moi ? dit le poète, quittant son siège et regardant avec surprise un militaire de haut grade,

qui s'approche l'œil menaçant et un livre à la main.

— Vous êtes M. de Lamartine ? demande ce visiteur inattendu.

— Oui, monsieur.

— Vous avez écrit le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* ?

— J'en conviens, répondit le poète. Daignez, je vous prie, m'expliquer le motif....

— Qui m'amène chez vous ? Il me semble que ce livre vous l'indique suffisamment. Je suis le colonel Pepé, frère du général de ce nom. L'Italie est ma terre natale ; or vous avez insulté l'Italie.

— Mais, monsieur....

— Peut-être ne vous souvenez-vous plus du passage ? il faut aider votre mémoire.

Ouvrant alors son volume, le colonel lut à haute voix :

« Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sous un sol vieilli les hommes naissent vieux... »

— Apprenez que je suis jeune et que j'ai du sang chaud dans les veines ! dit avec fougue le lecteur en s'interrompant. Mais permettez, j'achève :

« Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre... »

Corbleu ! mon épée vous prouvera le contraire, et nous allons nous battre à l'instant même, au grand jour, si vous n'effacez pas de votre œuvre ces vers ignominieux.

— Pardon ! dit Lamartine avec calme :

je cède quelquefois à une prière ; à une menace, jamais.

— Fort bien ! Voilà de la poésie qui vous mènera loin. Mais écoutez, ce n'est pas tout :

« Adieu ! pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine... »

Sangué di Cristo ! vous allez m'enlever cette poussière-là , monsieur !

— Non , dit le poète. Vous essayez d'employer avec moi l'intimidation, vous tombez mal. Je ne ferai point de ratures à mon œuvre. Du reste, je suis à vos ordres.

— Partons ! cria le colonel.

— Volontiers, dit Lamartine,

Ils se battirent au fond du jardin même de l'ambassade, et l'auteur du *Pèlerinage d'Harold* reçut une grave blessure.

Six semaines durant, il fut entre la vie et la mort.

Tout Florence blâma le brutal patriote qui avait failli tuer le plus aimable des poètes pour une antithèse. On alla s'inscrire chez Lamartine, on prenait d'heure en heure le bulletin de sa santé ; le jour de sa guérison fut un jour d'allégresse.

Les dames italiennes aiment les fêtes et le plaisir : elles eussent regretté vivement les soirées quasi-royales du chargé d'affaires de France.

Au milieu de ses travaux diplomatiques, Lamartine continuait de se livrer à la poésie. Son talent grandissait, bercé par d'u-

niversels éloges. De retour à Paris, il publia, au mois de mai 1829, les *Harmonies poétiques et religieuses*, livre sublime qui le fit entrer à l'Académie en triomphateur ¹.

Nous ne citerons pas la quantité de chefs-d'œuvre que les *Harmonies* contiennent. Les vers du poète spiritualiste sont dans toutes les mémoires ; ils renferment des consolations et de pieux accents pour tous les âges.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

¹ 1830.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

.....

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

On parlait d'envoyer, à cette époque,
un ministre plénipotentiaire en Grèce. Le
gouvernement se décidait à confier à La-

martine ces hautes fonctions, lorsque tout à coup la Révolution de juillet éclata.

Notre poète fut terrassé.

La vieille couronne de Charlemagne et de saint Louis tombait encore une fois dans les ruisseaux fangeux de l'émeute ; le peuple la ramassait pour l'offrir à Louis-Philippe, qui la prit telle quelle, et ne l'essuya pas.

Au lieu de partir pour la Grèce, Lamartine alla bouder sous les ombrages de Saint-Point, noble manoir féodal qu'il devait à l'héritage de son oncle.

Mais bientôt il se fatigua de sa retraite. La gloire des lettres était loin de lui suffire. N'être pour son pays qu'un grand poète, c'est triste !

Les succès de M. Guizot empêchaient Lamartine de dormir.

Écoutons ce qu'il écrivait alors :

« Le passé n'est plus qu'un rêve ; il ne faut pas le pleurer inutilement, il ne faut pas prendre sa part d'une faute que l'on n'a point commise ; il faut rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays ! »

Impossible de faire une avance plus directe au nouveau pouvoir.

Mais les électeurs de Toulon et de Dunkerque s'obstinèrent à ne point comprendre tout l'à-propos de ce revirement. Ils eurent l'indélicatesse de refuser leurs votes

à M. de Lamartine, bien qu'il les eût demandés avec beaucoup de grâce.

La *Némésis*, rédigée par Méry et Barthélemy, fouetta rudement le poète.

Celui-ci, pour répondre, se plaça, comme un aigle outragé, au plus haut sommet d'un nuage, oubliant qu'il se trouvait à terre, près d'une urne électorale, quand il avait reçu des coups de verge.

Humilié de ne pas entrer à la Chambre, M. de Lamartine résolut de priver son ingrate patrie de sa présence.

Il s'embarqua bientôt à Marseille avec sa femme et sa fille Julia, monté sur un navire qui lui appartenait et dont l'équipage était à ses ordres.

Si la politique perdit à ce départ, les lettres y gagnèrent un beau livre ¹.

Lamartine, comme on dit vulgairement, faisait contre fortune bon cœur, et sacrifiait provisoirement à sa muse toutes ses prétentions parlementaires.

« Je brûlais, dit-il, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Je rêvais un voyage en Orient comme un grand acte de ma vie intérieure ; je con-

¹ *Le Voyage en Orient.*

struisais éternellement dans ma pensée une vaste épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale. Il me semblait que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. »

A la bonne heure !

Nous retrouvons notre poète tel que nous aimons à le voir, tel qu'il aurait dû rester toujours s'il eût été conséquent avec lui-même.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie !

Hélas ! le démon jaloux de la tribune devait couper les ailes au cygne harmonieux !

Lamartine, au point où nous en sommes, est à l'apogée de sa gloire.

Maintenant il va redescendre et s'égarer dans un labyrinthe. Le *Voyage en Orient* et *Jocelyn* sont les derniers jalons de sa route poétique. Nous le verrons perdre de vue son étoile. Sa première chute sera la *Chute d'un ange*, et les *Recueils*¹ ne doivent plus être qu'un faible écho des *Méditations* et des *Harmonies*.

Ne croyez pas qu'en Orient il s'occupa

¹ « Une révolution, dit Sainte-Beuve, s'opère ici chez M. de Lamartine. Il veut prendre dans son rythme le trot de Victor Hugo, ce qui ne lui va pas. M. Hugo rachète ses duretés de détail par des beautés qui, jusqu'à un certain point, les supportent et s'en accommodent. Le vers de M. de Lamartine était comme un beau flot du golfe de Bafa : il le brise, il le saccade, il le fait trotter aujourd'hui comme le cheval bardé d'un baron du moyen âge. » Dans les *Recueils*, le même critique signale une pièce de vers dont le titre de mauvais goût : *A une jeune Fille qui me demandait de mes cheveux*, rappelle assez disgracieusement pour le poète un vaudeville burlesque du théâtre du Palais-Royal.

de ce vaste poëme dont il nous a solennellement parlé tout à l'heure.

D'Athènes et de Jérusalem il entretenait avec les électeurs de Dunkerque une correspondance active. Il rêvait le palais Bourbon sur la rive du Jourdain, et le portefeuille des affaires étrangères sous les murs de Jéricho.

Son plus grand désespoir était de penser que la France avait des illustrations politiques, et que lui Lamartine n'était pas au nombre de ces illustrations.

Dans ce *Voyage d'Orient*, raconté par lui-même, nous signalons un curieux épisode.

C'est la visite du poëte à lady Esther Stanhope, nièce de William Pitt, sorte de folle illuminée, riche à millions, qui, après

avoir passé la plus grande partie de sa jeunesse à courir d'un bout du continent à l'autre, avait fini par aller vagabonder en Syrie, où l'on affirme que les tribus arabes, émerveillées de sa magnificence, la proclamèrent, un beau jour, reine de Palmyre.

Notre voyageur la trouva dans une espèce de château fort, aux gigantesques remparts, qu'elle avait fait construire au milieu des solitudes du Liban.

Lady Stanhope ne croyait pas au Christ, mais elle croyait à l'astrologie.

— Vous êtes né, dit-elle à Lamartine, sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme.

Vous êtes un de ces hommes de désir et de volonté dont il a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il doit accomplir. Bientôt vous retournerez en Europe. L'Europe est finie ; la France seule a une grande mission, vous y participerez.

Avec les idées qui germaient déjà dans le cerveau du poète, il en fallait beaucoup moins pour l'emporter sur les hauteurs les plus étourdissantes de l'ambition.

Il quitta l'Anglaise astrologue, parfaitement convaincu qu'il était un homme providentiel et que les destins de la France devenaient inséparables de ses propres destins.

Hélas ! la reine de Palmyre, la sorcière des Druzes, n'avait pas lu dans les étoiles

que Julia, cette fille bien-aimée du poète, son unique enfant, sa fierté, sa joie, son amour, était atteinte d'une maladie mortelle, au moment même où il s'enivrait de si magnifiques prédictions !

Il l'avait laissée à Beyrouth, sous la garde de sa mère, et il la retrouva agonisante en revenant de Syrie.

.....
 Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure ;
 L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure :
 Elle m'attendait pour mourir !

C'était le seul débris de ma longue tempête,
 Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
 Une larme au départ, un baiser au retour,
 Pour mes foyers errants une éternelle fête ;
 C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
 Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
 Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
 Une caresse à mon réveil.

C'était plus : de ma mère, hélas ! c'était l'image ;
 Son regard par ses yeux semblait me revenir ;

Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage ;
Sa voix était l'écho de six ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Marseille , qui avait vu partir Julia pleine de santé, de force et de jeunesse, la vit revenir couchée dans un cercueil.

Pendant l'absence de Lamartine, le collège électoral de Dunkerque, travaillé par de chaleureux amis, s'était enfin décidé à confier au poète un mandat législatif.

Ici devrait se terminer notre tâche.

Rien n'est plus affligeant et plus pénible, pour les hommes restés fidèles à la religion de l'art, que la nécessité où ils se trouvent parfois, grâce aux folies et aux variations humaines, de descendre une

idole de son piédestal et de lui refuser l'encens qu'ils avaient brûlé devant son autel.

On eut beau dire à M. de Lamartine : « Restez poète ! » il haussa les épaules et répondit :

« — Vous n'y songez pas. La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus court des actes de la pensée, et celui qui dérobe le moins de temps au travail. Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul dans les routes solitaires des bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout. »

O poète ! poète ! est-ce bien toi qui tiens ce langage ?

Ainsi donc, cet enthousiasme que tu as jeté dans nos cœurs, ces inspirations sublimes avec lesquelles tu échauffais nos âmes, ces chants merveilleux que nous écoutions comme un écho du ciel, tout cela tu le dédaignes, tu le foules aux pieds, tu ris de notre admiration naïve ! La poésie pour toi n'était pas un sacerdoce, un culte ; c'était un passe-temps, une distraction, une manière d'occuper tes loisirs ; elle te marquait le pas, elle te donnait la cadence pour mieux avancer sur la route politique ?

Profanation !

Le jour où tu as traité ta Muse avec cette légèreté coupable, elle s'est envolée pour ne plus revenir.

Tu as souffleté sur les deux joues cette

noble fille du Pinde, tu l'as chassée hon-
teusement, et tu as mis à sa place une
Gorgone échevelée, qui t'a pris, pauvre
cygne, entre ses mains sèches, et a pour
jamais tordu le cou à ton génie.

Sans doute (nous le disons bien haut),
tu restes un prosateur de mérite, un hon-
nête homme, un citoyen recommandable,
un patriote consciencieux, même dans tes
plus grands écarts ; mais tu n'es plus un
poète.

Le Lamartine que nous applaudissions
dans notre jeunesse, le chantre d'Elvire,
le noble talent dont nous avons salué les
triumphes n'existe plus.

C'est d'un autre Lamartine que nous
allons achever l'histoire.

A la place du poëte sublime, on trouvera l'orateur nuageux, le déclamateur sonore et vide, l'homme de parti sans horizon, sans boussole, entraîné par toutes les vagues, se heurtant à tous les écueils. A la place du chrétien, nous verrons le philosophe inquiet, irrésolu, frappant à la porte de tous les systèmes, partageant tous les doutes, entrant aujourd'hui dans les idées de l'un, demain dans celles de l'autre, tâtonnant, pataugeant, ne voyant plus clair, et n'ayant pas le courage de remonter cette échelle radieuse d'où il est volontairement descendu.

A quelle cause devons-nous attribuer la décadence d'un esprit si noble et si élevé ?

Comme tous les anges de lumière, Lamartine s'est perdu par l'orgueil.

Voyant resplendir à côté de lui ces météores qui traversent les révolutions, il s'est mis à ambitionner leur éclat trompeur ; il a voulu se précipiter à leur suite, et n'a pas compris qu'il allait droit aux ténèbres.

Comme l'enfant auquel on montre un feu follet dansant au-dessus des roseaux, il s'est hâté de courir après la flamme fugitive et s'est embourbé dans le marécage.

Le député de Dunkerque n'eut d'abord aucun succès à la Chambre.

Quand on a contracté l'habitude de voyager dans les nues et de fréquenter les anges, on est fort mal à l'aise ici-bas avec les hommes. Ils vous appellent rêveur, ils se moquent de vos paroles creuses, ils vous

traitent de cymbales retentissantes, de séraphin parlementaire, et vous renvoient au troisième ciel.

M. de Lamartine jura qu'il n'y retournerait plus.

Les cieux, pensait-il, sont probablement fort bien organisés ; mon devoir est d'organiser la terre. Je veux y ramener les joies de l'Éden.

Et le voilà remuant tous les systèmes, caressant toutes les théories, fouillant dans toutes les doctrines.

Il se compose un bagage bizarre, une opinion bariolée. Tour à tour il devient humanitaire avec l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et industrialiste avec Saint-Simon ; il se rapproche même de l'école so-

ciétaire, étudie les *groupes*, les *attractions*, les *phalanges*, tout cela de la meilleure foi du monde, avec une confiance et une vanité d'enfant, persuadé que lady Stanhope a lu son avenir au grand livre des astres et que Dieu le destine à opérer dans les sociétés modernes une réforme éclatante.

Sa renommée, sa haute position de fortune, le rendent propre à devenir chef de parti.

Bientôt le radicalisme le range sous sa bannière. On lui prodigue la flatterie, on excite toutes les fibres de son amour-propre.

Ses nouveaux amis sont pauvres, il faut es abriter de son opulent manteau ; mais

à force d'en donner une part à chacun, il n'en reste plus pour lui.

Notre saint Martin politique se trouve dépouillé.

Lors de ses ambassades, M. de Lamartine dépensait déjà beaucoup plus que ses revenus ; le voyage en Orient lui avait coûté près d'un demi-million. Ne retranchant rien à sa magnificence, il voyait sa fortune décroître rapidement, et la vente de ses livres était loin de combler le déficit.

Sous sa noble main, creuset où se fondait l'or, des mains étrangères s'ouvraient sans cesse.

Lamartine donnait, donnait toujours.

Quand sa bourse était vide, il empruntait.

« Je meurs de faim, » lui écrivit laco-
niquement un personnage très-connu.

Lamartine répondit aussitôt :

« J'ai cinq cents francs, les voici : par-
donnez-moi de faire si peu. Tout à vous
de cœur. »

— Ah ! si j'étais riche, mais véritable-
ment riche, seulement pour un jour ! s'é-
criait Lassailly, ce bohème du bon Dieu,
qui vivait au hasard et sans toit, comme
les oiseaux des champs.

— Riche? lui demanda Lamartine, com-
bien vous faut-il pour l'être?

— Cinq louis.

Il lui en donna cinquante.

Aussitôt notre bohème d'acheter souliers vernis, chapeau lustré, gants beurre frais, manchettes fines, et point de chemise. Il déjeune au café de Paris, dîne chez Véfour, fume les plus délicieux cigares et se permet, pendant toute une semaine, une existence parfumée de joie et d'amour.

Arsène Houssaye, qui était au courant de l'anecdote, le vit passer dans une calèche à deux chevaux, et s'écria :

— Voilà les mille francs de Lamartine qui sont bien heureux !

Ces générosités folles et imprévoyantes réduisirent plus d'une fois notre poète aux expédients. Son coffre une fois à sec, il était

obligé de puiser dans celui des libraires, et ceux-ci l'ont cru souvent un homme avide.

Mon Dieu, non ! c'était un écrivain ruiné ¹.

Quant à cette fameuse histoire de lettres, commencée en Angleterre et terminée aux Tuileries, nous ignorons jusqu'à quel point les détails en sont authentiques.

— Si l'on ne fait pas droit à ma requête, aurait dit M. de Lamartine, je publie les *Girondins*.

¹ Son éditeur dit à qui veut l'entendre : « Quand je publie un livre de Lamartine, le public seul y gagne ; moi, j'y perds toujours. Il sait si bien me parler de ses chevaux, de ses serviteurs et de ses pauvres, qu'il me tire le double de ce que je voulais lui donner. »

Or la royauté de Juillet n'était pas prêteuse.

Elle avait, chacun le sait, une grande famille. Cette année-là précisément les récoltes avaient manqué par toute la France, le blé était cher. Avant de songer aux autres il faut songer à ses proches.

Louis-Philippe fit la sourde oreille, et les *Girondins* parurent.

Au point de vue littéraire, ce livre a un grand mérite peut-être ; mais, au point de vue de l'humanité, c'est une mauvaise action.

Si quelqu'un devait essayer de réhabiliter les hommes de la Terreur, ce quelqu'un-là ne devait pas être M. de Lamartine.

Jamais son encre, pas plus que celle de M. Thiers, n'effacera les taches de sang.

Pour avoir été trop économe, Louis-Philippe ne tarda à voir la République passer sournoisement la tête sous son trône. Il jeta des cris d'épouvante et appela M. Guizot ; mais il était trop tard.

Ni le ministre ni le roi n'avaient éventé cette mine souterraine.

La culbute eut lieu.

M. de Lamartine se trouva tout naturellement porté sur le pavois.

A force de prononcer des discours à la Chambre, il avait fini par acquérir beaucoup des qualités de l'orateur. Sa belle tête fièrement relevée, son geste digne et sobre, donnaient à son débit quelque chose de

solennel et d'irrésistible. On finissait par oublier son défaut de logique, ses argumentations incohérentes, et l'on se laissait entraîner au charme de cette phrase mélodieuse, qui murmurait en prose des réminiscences de poète.

Quand les collègues de Lamartine le voyaient se diriger vers la tribune, ils se disaient tout bas :

— Bon ! nous allons avoir de la musique !

Toute l'histoire du rôle que joua notre héros en 1848 est contenue dans ce mot.

Il avait travaillé quinze ans pour changer sa lyre contre un bâton de législateur, et, au bout du compte, c'était toujours la lyre qui lui restait entre les mains.

Dieu le permit ainsi, peut-être, pour sauver la France.

Quand les hordes populaires envahissaient les salons de l'Hôtel de Ville, furieuses, échevelées, rugissantes, Lamartine se montrait avec son œil majestueux, son front paisible.

Il ouvrait la bouche, tout se calmait.

— Nous allons avoir de la musique ! disait le peuple.

Absolument comme les députés à la Chambre.

Le jour du drapeau rouge, néanmoins, ce ne fut pas la lyre qui résonna seule ; il fallut que Lamartine fît appel aux plus énergiques élans de son courage.

En face du lion révolutionnaire qui préparait ses griffes et voulait boire du sang,

l'orateur ne donna pas un signe de crainte ou de faiblesse. Il étendit sa main puissante, mata le monstre et le força de ramper à ses genoux ¹.

Voyant qu'il s'était, jusqu'à ce jour, ligué avec des incendiaires, M. de Lamartine se faisait pompier.

Un moment il put se croire l'arbitre des destinées de l'Europe ; la sorcière des Druzes faillit avoir raison.

Mais, pour organiser, il faut quelque chose de plus que de l'éloquence et du courage.

Lamartine garda son rôle d'Orphée poli-

¹ On connaît la phrase historique : « Citoyens, le drapeau rouge, que vous nous apportez, n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ! »

tique, et n'en put remplir un autre. Ses collègues le chargeaient de recevoir toutes les députations, de prononcer tous les discours.

Un matin, on annonce que les délégués du *Grand Orient*¹ approchent de l'Hôtel de Ville, au nombre de plus de deux cents hommes.

Pour recevoir cette multitude, il y avait là quatre membres du gouvernement provisoire, Lamartine, Ledru-Rollin, Armand Marrast et Crémieux.

— Ah ! ma foi, dit l'auteur de *Jocelyn*, ceci ne me regarde plus. Je ne saurais, en vérité, quoi leur dire. De ma vie je n'ai été franc-maçon.

¹ Loge centrale des francs-maçons.

— Ni moi ! fit Ledru-Rollin.

— Ni moi ! se hâta d'ajouter Marrast.

— J'avoue, dit Crémieux, que je fais partie de l'ordre ; mais j'ai la gorge prise par un rhume abominable. Impossible de prononcer un mot. Je me sauve !

— Et moi aussi ! dirent ensemble les deux autres.

Ils laissèrent Lamartine, qui ne pouvait plus s'esquiver : la députation entra.

Notre malheureux provisoire ne savait comment sortir d'embaras ; il contemplait tous ces hommes d'un œil effaré, cherchant une phrase dans sa cervelle, ne trouvant rien.

Tout à coup ses yeux rencontrent la bannière de la députation.

Il respire, son discours est là.

— Soyez les bienvenus, citoyens! s'écrie-t-il. J'aperçois votre noble drapeau, et je vous reconnais pour frères. La devise qu'il porte est la devise de la France, c'est la mienne, c'est la nôtre à tous : *Liberté, égalité, fraternité* ! Je suis franc-maçon ! j'ai toujours été franc-maçon ! je serai franc-maçon jusqu'à la mort !...

Pendant trois quarts d'heure il broda des périodes sur ce thème au milieu d'applaudissements frénétiques.

Et voilà ce qu'on appelle l'éloquence.

Un autre jour, ses collègues le prirent

dans un guet-apens semblable, mais dont il sortit avec moins de bonheur. Il s'agissait de remercier les piqueuses de bottines et les cardeuses de matelas, qui venaient apporter leur offrande à la patrie.

Lamartine regarda cette troupe enjuvonnée : pas un visage présentable.

C'était la députation de la laideur.

Il ne pouvait parler ni de charmes, ni de beaux yeux, ni de blanches mains. De quoi parla-t-il ? Jamais il n'a pu se le rappeler lui-même. Sa harangue faite, il suait à grosses gouttes.

O l'ambition ! ô l'amour du pouvoir ! ô la tarentule politique !

Ils en ont tous été mordus.

Rentré dans ses magnifiques salons de la rue de l'Université, Lamartine se consolait des ennuis de l'Hôtel de Ville en recevant les hommages de ses flatteurs.

Ce fut là qu'une des plus jolies femmes de Paris voulut, un soir, baiser son illustre main, et s'écria :

— Franklin disait à Voltaire *Dieu et Liberté* ; moi, je dis *Dieu et Lamartine !* »

Et le cercle d'applaudir.

Un autre soir, un courtisan moins adroit insinua au maître de la maison que, selon toute évidence, il allait être nommé président de la république.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit froidement Lamartine. Le titre dont vous

parlez appartient à Victor Hugo. Moi, je serai président de la république universelle.

Quarante personnes ont entendu cette réponse.

Niez donc à présent les morsures de la tarentule.

Hélas ! le rêve a été court, et le réveil bien triste ! Les oiseaux de la prospérité s'envolent quand le malheur se montre¹.

¹ Le chef du gouvernement provisoire n'a pas revu depuis sa chute, un seul de ses flatteurs. Personne ne l'a consolé, personne ne lui a tendu la main. Pendant un mois, on put remarquer, chez un brocanteur de la rue de la Madeleine, un portrait de Lamartine, peint par Lawrence. Ce fut un homme de lettres qui l'acheta, fatigué de voir l'ingratitude bourgeoise le laisser exposé à la honte du bric-à-brac.

Aujourd'hui Lamartine n'a plus son hôtel, sa cour est dispersée.

Près de lui la ruine est venue s'asseoir.

Toujours courageux, il la chasse par le travail ; mais elle revient sans cesse avec le noir cortège des huissiers et lui montre un gouffre, où il jette volume sur volume, sac d'or sur sac d'or, sans pouvoir le combler. Les innombrables livraisons du *Conseiller du Peuple*, *l'Histoire de la Restauration*, *Raphaël*, *Geneviève*, *Toussaint - Louverture*, les *Constituants*¹,

¹ M. de Lamartine écrit l'histoire aussi vite que s'il l'inventait. Il sait presque tout sans avoir jamais rien appris, et ce qu'il ne sait pas, il le devine. « C'est un ignorant, dit Sainte-Beuve, qui ne sait que son âme. » Sa facilité de travail est prodigieuse. Un directeur de

vingt ouvrages sont engloutis, et l'écrivain travaille toujours.

Il travaille, à soixante-quatre ans, quand il devrait se reposer dans sa gloire.

Il travaille pour empêcher des créanciers avides de lui arracher, pièce de terre par pièce de terre, muraille par muraille, ombrage par ombrage, ce vieux manoir de Saint-Point, où dorment ses aïeux, et qu'il conserve religieusement, à tout prix, malgré le timbre et les hypothèques.

Tous les ans il y passe l'automne avec madame de Lamartine, l'ange de son foyer, la consolation de son déclin ¹.

journal vint lui demander un extrait des *Girondins*. L'auteur n'avait rien de prêt : il écrivit trois colonnes en une demi-heure, tout en causant avec le personnage qui lui rendait visite.

¹ « Au château de Saint-Point, dit M. Arsène Hous-

Elle a toujours été aussi bonne, aussi généreuse, aussi grande que lui.

Dargaud, leur ami fidèle, impatienté de la voir éternellement complice de la dépense, entra, un matin, tout en colère, dans le modeste pavillon qu'ils occupent aujourd'hui rue de la Ville-l'Évêque¹, et s'écria :

— Qu'on me donne toutes les clefs ! Je m'installe ici ; je serai le factotum l'in-

saye dans un de ses derniers livres, Lamartine se lève comme les oiseaux, travaille comme les laboureurs et se couche avec le soleil. Il mène la vie d'un patriarche, qui, au lieu de tracer ses sillons sur la terre, les trace sur le papier. »

¹ En sortant aujourd'hui de chez Lamartine, et en se rappelant son habitation première, on éprouve un serrement de cœur, et l'on se demande s'il doit finir comme les autres poètes commencent, par le grenier.

tendant. C'est moi qui tiendrai la bourse à l'avenir.

Pauvre Dargaud ! quelle tâche il s'imposait !

Une dame de charité de la Madeleine vint, le lendemain, quêter pour les pauvres.

Le factotum, la clef du secrétaire en poche, avait cru pouvoir s'absenter sans crainte.

Madame de Lamartine ordonna au valet de chambre de forcer la serrure. Elle prit huit cents francs qui restaient en billets de banque, les plia délicatement de sa blanche main et les glissa dans la tirelire de la quêteuse.

Son mari la regarda faire en souriant et en caressant ses charmantes levrettes.

Quand Dargaud rentra, il n'y avait plus de quoi dîner.

On ne se corrige pas de la bienfaisance.

Mais Dieu veille sur les âmes d'élite, et le bruit a couru, ces derniers jours, qu'un message, envoi d'une main mystérieuse, avait été remis inopinément à M. de Lamartine. Brisant l'enveloppe, il aurait trouvé, dit-on, sous cet heureux pli, vingt cinq mille livres de rente, payables au porteur.

Si le fait est véritable, bénie soit la providence anonyme qui vient noblement et saintement au secours du poète !

Nous la remercions pour les lettres, nous la remercions pour la France.

Car, si M. de Lamartine a eu, selon nous, des torts politiques; si nous osons le lui dire en vertu de notre droit d'historien, il n'en est pas moins vrai que ses œuvres nous restent, œuvres sublimes, œuvres éternelles, qui sont la gloire du pays et obtiennent les applaudissements du monde.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE

La lettre de Lamartine dont nous donnons le *fac-simile* à nos lecteurs prouve combien il soignait cette réputation parlementaire à laquelle il a si malheureusement sacrifié la poésie.

Les Mages
En l'attendant
ou l'attention, by
sensation etc ou
l'na memorepelles
es tel qu'on
reproduit l'impulsion
fil general
marting

Handwritten text, possibly a list or index, oriented vertically along the left edge of the page. The text is extremely faint and illegible.

VICTOR HUGO

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^o, 1, RUE D'ERFURTH.





HUGO

Imp F. Chardon A^e So r Hautesfeuille Paris

LES CONTEMPORAINS

VICTOR HUGO

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE,

1854

Les Éditeurs se réservent le droit de traduct



ardon A° 30 r Hautefeuille

LES CONTEMPORAINS

VICTOR HUGO

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

Les Éditeurs se réservent le droit de traduction.



VICTOR HUGO

Lorsque la France traverse le gouffre des révolutions, il est rare qu'elle n'y laisse pas tomber quelques-uns de ses plus nobles enfants. Victor Hugo, comme autrefois Alighieri chassé de Florence par les Guelfes, pleure sur la terre étrangère.

Il ne nous appartient pas d'écrire l'histoire de l'homme politique ; nous voulons seulement raconter celle du poète.

C'est une tâche délicate, presque impossible, et que nous n'eussions jamais osé aborder peut-être, si Hugo (nous disons Hugo comme nous dirions Dante ou Shakspeare) n'était pas un de ces esprits heureux, un de ces rares écrivains qui assistent vivants à leur apothéose, et pour lesquels, sur le cadran de la postérité, l'aiguille avance toujours.

D'une ancienne et vaillante famille de Lorraine, anoblie sur les champs de bataille, le comte Victor Hugo porte d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable.

Il est né à Besançon, en 1803.

Son père, général au service de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples, fut choisi pour combattre Fra-Diavolo, ce brigand terrible qui jetait l'effroi dans les contrées italiennes, et dont il parvint à disperser la bande.

Le général Hugo suivit ensuite Joseph Bonaparte en Espagne.

Il s'y distingua par sa science militaire et ne repassa les Pyrénées qu'en 1814, époque où Napoléon l'envoya défendre Thionville. Avec une poignée d'hommes, le courageux gouverneur protégea contre des armées entières de Cosaques et de Prussiens les remparts confiés à sa garde.

Victor Hugo, dès sa plus tendre enfance, voyagea donc en Italie et en Espagne.

Le soleil du Midi chauffa de ses plus ar-

dents rayons cette jeune tête enthousiaste,
dont la poésie déborda bientôt comme
d'une source féconde :

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie ;
Et, tout enfant encor, les vieillards recueillis
M'écoutaient, racontant d'une bouche ravie
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée ;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas ,
Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas ! »

A quatorze ans et quelques mois, Victor Hugo concourut pour un prix académique. Il obtint seulement la première mention honorable, et cela par une susceptibilité bizarre de messieurs les Quarante. On prétendit que le candidat, en se donnant cet âge, s'était moqué de ses juges. L'Académie

ne voulait pas comprendre que la poésie, comme la valeur, n'attend pas le nombre des années. Elle partagea le prix entre Saintine et Lebrun.

Victor Hugo, son acte de naissance à la main, réclama ; mais il était trop tard.

Ces messieurs, ne pouvant plus lui donner de couronne, lui accordèrent leur estime.

Toutefois le mot devenu célèbre de Châteaubriand ne remonte point à cette époque, ainsi que l'insinue M. Alexandre Dumas au dix-septième volume de ses Mémoires.

Voici dans quelle circonstance il fut prononcé.

Charles X, à son retour de Reims, avait accordé une audience à Victor Hugo, alors

âgé de vingt-deux ans, mais qui paraissait en avoir quinze. Le jeune auteur de l'*Ode sur le Sacre* devait présenter lui-même au roi ses vers imprimés. Charles X prit la feuille, la parcourut et la tendit à M. de Châteaubriand, debout à sa droite.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de ce jeune homme ?

— Sire, répondit l'auteur d'*Atala*, c'est un enfant sublime !

Révolté de l'injustice de l'Académie, Victor Hugo fit choix d'un autre tribunal pour juger ses vers. Il envoya trois morceaux de poésie à Toulouse, remporta trois victoires successives et reçut avant Châteaubriand lui-même le brevet de maître ès jeux Floraux.

Il habitait alors avec sa mère l'ancienne

abbaye des Feuillantines ; sa mère, noble et digne femme qui lui prodiguait tous les trésors de son amour. Aussi la reconnaissance de son fils l'a rendue immortelle : on dira la mère de Victor Hugo, comme on dit la mère des Gracques et la mère de saint Louis.

Vendéenne et royaliste, elle fut tout naturellement la première muse du jeune poète. Les *Destins de la Vendée*, la *Statue de Henri IV* et les *Vierges de Verdun* sont autant d'échos du cœur maternel.

Toutes ces poésies furent couronnées à l'académie de Clémence Isaure avec l'ode de *Moïse sur le Nil*.

Quand il perdit sa mère, Victor Hugo n'avait pas dix-neuf ans.

Il écrivit pendant son deuil ce livre d'un

cachet si sombre, *Han d'Islande*, dont le héros épouvanta notre jeunesse à tous : espèce de Barbe-Bleue poussé jusqu'au sublime, statue hors nature, mais taillée dans du granit.

Le roman de *Han d'Islande* fut le signal de cette lutte de géant soutenue par Victor Hugo contre son siècle, et dont il devait sortir vainqueur. De toutes parts on attaquait ce jeune audacieux, qui secouait l'entrave des vieilles traditions littéraires et semblait vouloir se proclamer chef d'école.

Hugo compta ses ennemis et prépara ses armes.

Presque toujours, à cette époque, il allait passer la soirée chez le père d'Antony Deschamps. Il était fort timide ; mais

sous cette timidité même perçait une dignité grave et presque austère, qui causait à tous une impression très-vive et laissait deviner ce qu'il serait par la suite.

On le saluait déjà comme le maître.

A ces réunions il connut une douce jeune fille qui éveilla son cœur à l'amour. Bientôt il osa lui dire :

Goûtons du chaste hymen le charme solitaire,
Que la félicité nous cache à tous les yeux.

Le serpent couché sur la terre
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux.

Victor Hugo épousa mademoiselle Foucher au commencement de l'année 1823. Le mari avait vingt ans, l'épouse en avait quinze. S'ils étaient riches, c'était d'amour, de jeunesse et d'espérance.

La bien-aimée avait tous les chants du poète et tout son cœur :

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre,
Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans
[l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux !

Hélas ! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure ;
Je pleure, car la vie est si pleine de maux !
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs des rameaux.

Mon Dieu ! mettez la paix et la joie auprès d'elle ;
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur !
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur !

Mais ces inquiétudes du poëte sur le sort de sa compagne ne devaient pas être de longue durée. La première édition de *Hán d'Islande* s'épuisa très-vite. Charles Goselin, en achetant la seconde, apporta l'aïssance dans le jeune ménage, qui alla s'établir au numéro 42 de la rue Notre-Dame-

des-Champs, dans une ravissante petite maison en chartreuse, cachée sous les arbres comme un nid d'oiseau.

Il y avait un salon d'été avec terrasse et un salon d'hiver.

On était reçu par madame Hugo, l'ange du foyer. Tout près de leur mère, de beaux enfants jouaient autour des grands meubles. Entrait ensuite le poète, accompagné d'amis déjà nombreux à cette époque. Paul Foucher, Dumas, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Louis Boulanger, Méry, Gustave Planche, Arnould Frémy, Jules Lefebvre, Sainte-Beuve, commençaient à former, dans l'intérêt de l'art, un cénacle puissant, dont Victor Hugo était le chef.

On causait, on lisait des vers.

Louis Boulanger dessinait les portraits de la famille.

Puis, avant le coucher du soleil, on allait tous ensemble faire de longues promenades du côté de Montrouge ou dans les plaines de Vanvres et de Vaugirard.

Souvent alors on rencontrait par les chemins, le long des haies d'aubépine et de sureau, les membres d'un autre cénacle, installés chez la mère Saget, bonne femme qui tient encore aujourd'hui un cabaret à Plaisance, et que Béranger a dû connaître avant de chanter *Madame Grégoire* : Victor Hugo et ses amis pressaient la main de Thiers, de Mignet, de Peisse, d'Armand Carrel, de Chenavard; on opérait une fusion des deux cénacles.

La poésie accueillait la politique et la traitait en sœur.

Hugo n'avait pas cessé d'être royaliste ; mais chez lui c'était une affaire de sentiment plutôt que de conviction. Les odes sur la mort du duc de Berry et sur la naissance du duc de Bordeaux datent de 1820. Celle adressée à Châteaubriand, lorsqu'il cessa d'être ministre, est de la même année. Le jeune poète le console et l'encourage déjà dans son opposition :

Aussi, dans une cour, dis-moi, qu'allais-tu faire ?
N'es-tu pas, noble enfant d'une orageuse sphère,
Que nul malheur n'étonne et ne trouve en défaut,
De ces amis des rois, rares dans les tempêtes,
Qui, ne sachant flatter qu'au péril de leurs têtes,
Les courtisent sur l'échafaud ?

Le même sentiment patriotique dicta l'ode à Bonaparte. Tout le pays était en-

core sous l'impression du cri de désespoir poussé par les mères. « Rachel pleurait ses enfants et ne voulait point être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. »

En 1826, le libraire Ladvocat réunit les *Odes et Ballades* ; il en forma deux volumes, que le public accueillit avec enthousiasme, et qui donnèrent à l'auteur gloire et fortune.

Assis à l'ombre de son jardin solitaire, entre une femme adorée et de beaux enfants qui lui envoyaient leurs sourires, le poète vivait heureux. Souvent les promenades de la plaine de Vanvres étaient d'une gaieté folle.

Hugo jouait avec ses fils et se roulait sur les pelouses verdoyantes.

Un soir, on gravit une colline, au som-

met de laquelle un moulin à vent agitait ses bras gigantesques. Le poëte offrit de parier qu'il s'accrocherait à l'un d'eux et ferait un tour dans les airs.

Madame Hugo poussa des cris d'épouvante.

Son époux voulut bien renoncer à cet aérien et périlleux voyage. Toutefois, afin de prouver que la chose était possible, il jeta le mouchoir de sa femme sur une aile qui montait, puis courut de l'autre côté pour le reprendre à la descente.

Mais tout à coup, dans la cage du moulin, s'ouvrit une lucarne.

Un visage railleur parut, une main s'avança, et le mouchoir, au plus beau de son ascension, devint la proie du meunier,

qui referma la lucarne avec un grand éclat de rire.

La batiste et les dentelles de madame Hugo furent offertes sans doute à quelque grosse paysanne des environs par son galant enfariné.

Cependant, au milieu de ces joies de famille et de ce bonheur de chaque instant, l'écrivain ne se reposait pas. La lutte que nous avons annoncée devenait imminente. Chaque jour une nouvelle attaque harcelait Victor Hugo dans sa retraite. On osait dire qu'il avait pris à Byron les cordes de son luth pour les attacher au sien. Lorsque *Bug-Jargal* fut publié, la troupe ennemie signala ce livre comme un pastiche

des romans de Walter Scott ¹. On alla plus loin. Victor Hugo fut traité de barbare. Tous les feuilletons crièrent qu'il était en dehors des préceptes du goût, qu'il méprisait le dictionnaire de l'Académie, la poétique d'Aristote et les vers de Racine. On voulut lui couper les ailes et l'emmailletter dans les vieux langes du passé.

L'injustice de l'attaque devait, comme toujours, amener l'exagération de la défense.

On mettait le poète dans la nécessité d'adorer l'idole ou de la brûler. Il la brûla.

¹ *Bug-Jargal* est le premier roman qu'a écrit Victor Hugo.

« En 1818 l'auteur de ce livre avait seize ans. Il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours, et fit *Bug-Jargal*. »

(PRÉFACE de *Bug-Jargal*.)

Cromwell et sa *préface* furent le signal d'une guerre acharnée, terrible, implacable, d'un autre combat des Thermopyles, où une poignée d'hommes, conduite par un chef plein de vaillance, osa combattre des milliers d'ennemis, et ne fut pas vaincue.

Victor Hugo quitta la rue Notre-Dame-des-Champs, parce qu'il voyait les architectes bâtir au milieu de ses belles promenades, déraciner les arbres, couper la perspective, et lui amener Paris dans sa solitude.

Madame Hugo, d'ailleurs, avait perdu là son premier-né.

Dans un cœur maternel, les souvenirs de deuil sont assez ineffaçables déjà, sans que tout autour de vous les excite encore.

Le poète s'en alla donc, après avoir écrit ces quatre vers sur la tombe de la douce créature, qui était allée retrouver les anges :

Oh ! dans ce monde auguste, où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ?

On dressa, rue Jean-Goujon, aux Champs-Élysées, la nouvelle tente sous laquelle s'abrita la famille. Victor Hugo y resta jusqu'en 1830, époque où il vint s'établir au milieu même de Paris, dans la maison n° 6 de la place Royale.

C'est là que toute notre génération littéraire l'a connu.

Dans ce vieil hôtel Louis XIII, silencieuse et solennelle demeure, trôna pen-

dant quinze ans le roi de la poésie moderne. Il avait sa cour comme le roi des Tuileries, cour assidue, dévouée, pleine de vénération pour le maître, toujours prête à l'applaudir, toujours prête à le défendre.

On entrait chez Victor Hugo par une immense antichambre donnant sur la place Royale.

Cette antichambre conduisait à une salle à manger tendue de tapisseries de haute lisse et pleine de bahuts antiques. Le poêle se trouvait dissimulé derrière une splendide panoplie, dont vingt siècles semblaient avoir été tributaires. La flèche du soldat franc, la framée du Germain, s'y croisaient avec le glaive des légions romaines; le yatagan de l'Arabe y fraternisait

avec nos vieilles arquebuses, nos mousquets à mèche et la hache d'armes du chevalier.

De cette pièce on passait dans le grand salon, tendu de rouge, avec une merveilleuse tapisserie dont le sujet avait été tiré du roman de la *Rose*.

En face s'élevait une large estrade, sur laquelle était un divan, reconvert d'une espèce de dais. Au fond se déployait un étendard rouge brodé d'or, pris, en 1830, à la casbah d'Alger.

Victor Hugo est le premier qui nous ait rendu le goût des beaux ameublements historiques.

Son salon de la place Royale avait un caractère grandiose, qui faisait prendre en pitié les étroites cellules où l'avare maçon-

nerie parisienne nous claquemure. Deux grands portraits en pied représentant, l'un madame Hugo, l'autre son époux, avaient été suspendus là par Louis Boulanger, peintre de la famille et ami de la maison. Le talent de l'artiste leur donnait une expression si naturelle et si vivante, qu'ils semblaient prêts à descendre de leur cadre gothique pour vous saluer et vous faire accueil.

Non loin de là se trouvait le précieux tableau de Saint-Èvre, envoyé à Victor Hugo par le duc d'Orléans.

Au bout d'un long corridor, comme il y en avait jadis dans les cloîtres, on arrivait à la chambre à coucher, puis au cabinet de travail, admirable muséum, que la fantaisie du poète avait peuplé d'objets d'art

de toute sorte. Le jour y entrait par une fenêtre en ogive, garnie de vitraux peints, ce qui jetait une lumière étrange et fantastique sur les fauteuils de chêne sculpté, les tentures à haut ramage, les laques, les grès, les statuettes, le vieux Sèvres.

Et le tableau trouvé sous d'antiques décombres,
Et les Chinois ventrus, faits comme des concombres.

Aux anciens habitués de la rue Notre-Dame - des - Champs , Boulanger , Méry . Sainte-Beuve, Dumas, etc., étaient venus se joindre, dans le cénacle de la place Royale, une multitude de nouveaux amis.

Toute la jeune littérature accourait rendre hommage à celui qu'elle acceptait pour chef.

Alfred de Musset, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Paul Meurice, Laurent Pi-

chat. Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Félix Pyat, Gozlan, Sandeau, Vacquerie, et vingt autres, se rangeaient sous la bannière du romantisme, et formaient autour du maître une intrépide phalange.

Idolâtre de son talent, cette jeunesse le regardait comme un dieu.

C'était l'époque des grands succès de Hugo. Jamais pourtant écrivain n'avait rencontré sur sa route plus d'obstacles à vaincre.

« Lord Byron, pour nous servir d'une magnifique expression de Jules Janin, dormait enveloppé dans son linceul de gloire. »

Walter Scott était lu d'un bout de l'univers à l'autre, et Casimir Delavigne, romantique honteux caché sous la toge classique, se voyait, grâce à ce déguisement,

presque seul en faveur auprès du comité de la Comédie-Française.

La lutte, comme on le voit, devenait difficile.

Mais le poète l'avait acceptée dans toute son étendue.

Par ses *Odes et Ballades*, il fit rayonner son étoile à côté de l'astre de Byron.

Restait à lutter contre Walter Scott et à contraindre M. Delavigne à céder une portion du terrain dont il était possesseur.

Victor Hugo publia le *Dernier jour d'un condamné*, puis *Notre-Dame de Paris*, ce géant des livres, devant lequel toutes les œuvres du conteur anglais pâlissent et se prosternent.

Quant à M. Delavigne, il fut obligé de saluer *Hernani*, qui venait d'envahir

triomphalement le répertoire du Théâtre-Français.

Nous disons *envahir*, car si jamais auteur dramatique eut à lutter contre le mauvais vouloir des coulisses, ce fut bien certainement Victor Hugo. Mademoiselle Mars, la grande artiste, se permettait d'avoir des opinions littéraires et de conseiller les auteurs. Elle les traitait avec ce sans-façon curieux des comédiens, qui s'est perpétué depuis *Gil-Blas* jusqu'à nos jours. Voyant arriver Hugo, dont la dignité native et le caractère de bronze se cachent sous une apparence de timidité silencieuse, elle se posa devant lui comme une reine devant un page, et se mit à croquer des pastilles pendant la lecture d'*Hernani*.

Victor Hugo lisait lui-même sa pièce.

Lorsqu'il en fut à ces vers du troisième acte, qu'il place dans la bouche de dona Sol :

Moi, je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse.

Une voix l'interrompit, en disant :

— « Favorite! »

Hugo leva la tête et regarda mademoiselle Mars, qui avait les yeux au plafond et les doigts dans sa boîte de dragées.

Il crut avoir mal entendu et recommença :

Moi, je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine. . . .

— « Favorite! » dit la même voix.

C'était bien décidément mademoiselle Mars qui interrompait de la sorte; mais

elle ne regardait pas Victor Hugo. Ses yeux étaient toujours au plafond.

L'auteur d'*Hernani* reprit sans s'émouvoir :

Trop pour la concubine.

— « Favorite ! » répéta-t-on pour la troisième fois.

— Est-ce vous, madame, dit Hugo, saluant l'illustre comédienne, qui me faites l'honneur de m'interrompre ?

— Oui, monsieur, répondit mademoiselle Mars.

— Vous pensez alors que le mot *favorite* remplacerait avantageusement *concubine* ?

— J'en suis certaine. On n'a jamais dit *concubine* au théâtre.

— On le dira pour la première fois,

madame. Ce mot donne de la force à ma pensée, l'autre l'affaiblirait.

— Comme il vous plaira, monsieur. Toutefois, puisque vous avez l'obligeance de me destiner le rôle de dona Sol, il est bon de vous dire que je trouve très-dur de lancer un pareil mot au public.

— De vous, madame, le public accepte tout.

— C'est possible..... excepté *concube* pourtant ! *concube* ne passera jamais.

— Nous verrons cela, madame, à la première représentation, répondit Victor Hugo, saluant d'un air digne et coupant court à cet étrange dialogue.

Trois jours après, on répéta sur le théâtre.

A la Comédie-Française les auteurs se

tiennent au premier banc de l'orchestre. La rampe est faiblement éclairée. Ils voient les acteurs; mais ceux-ci ne les distinguent pas aisément dans l'ombre de la salle.

Quand on en fut au passage de l'avant-veille, mademoiselle Mars, son rôle à la main, s'approcha de la rampe, en clignant de l'œil, et dit avec un léger ton d'impertinence :

— Monsieur Hugo, s'il vous plaît?.....
Ah! très-bien!... je vous aperçois, monsieur... Ne vous dérangez pas! Tenez-vous toujours à *concubine*?

— Toujours, madame.

— Vous refusez de remplacer cela par *favorite*?

— Oui, madame. Soyez assez bonne pour dire le vers comme je l'ai écrit.

— Je le dirai ! monsieur, je le dirai ! .. Mais *concube* sera joli ! comme le public va siffler *concube* !

— Il sifflera, madame.

— Ce n'est pas tout, continua mademoiselle Mars. Pourquoi donc, monsieur Hugo, faites-vous dire à Hernani par dona Sol :

Vous êtes mon lion superbe et généreux ?

— J'ai cru devoir la faire parler ainsi, répondit le poète.

— *Lion* cependant me paraît étrange ; car enfin je ne suis pas une lionne, monsieur Hugo !

— Sans doute, madame, sans doute ; mais la métaphore est permise.

— Il me semble, reprit mademoiselle Mars, qu'il serait plus simple de dire :

Vous êtes mon seigneur superbe et généreux.

— Permettez ! je n'accepte pas *seigneur*.

— Tant pis pour vous ! *lion* partagera les sifflets avec *concubine*.

— Le public sera dans son droit, madame, répondit Victor Hugo, saluant toujours avec une extrême politesse ; mais vous n'êtes pas dans le vôtre en interrompant ainsi les répétitions. Continuons, si vous le voulez bien.

Chaque jour il avait de semblables tracasseries à subir. Si elles ne venaient pas de Célimène, elles venaient des autres ac-

teurs. Son calme merveilleux ne l'abandonna jamais.

Il y avait alors à la tête du Théâtre-Français un homme d'une intelligence rare, un véritable ami des lettres, qui, plus judicieux que mademoiselle Mars, annonçait une victoire éclatante au poète et le dédommageait par toutes sortes de prévenances du mauvais accueil des sociétaires. M. le baron Taylor avait confiance dans cette noble hardiesse du génie, qui sortait des routes battues de l'art pour courir à la découverte d'un monde nouveau.

Hernani n'était pas le premier drame commandé par M. Taylor au poète ; déjà Victor Hugo avait écrit *Marion Delorme* pour le Théâtre-Français. Mais la censure, offusquée du rôle de Louis XIII, défendit la

représentation de cette pièce. On eut recours à Charles X lui-même pour obtenir le droit de passer outre. Victor Hugo obtint à Saint-Cloud une nouvelle audience.

Dans les *Rayons et les Ombres* on trouve la description de cette entrevue.

.

.

Ah ! sire, tout est grave en ce siècle où tout penche !
L'art tranquille et puissant veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie, il faut la lui laisser ;
Il n'est pas ennemi, pourquoi le courroucer
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
Lui, dont la main fermée est pleine de tonnerres ?

.

Charles X, souriant, répondit : « O poète ! »

On comprend que le petit-fils de Louis XIII ne pouvait sacrifier son aïeul, et le *veto* de la censure fut maintenu. Charles X, toutefois, désirait accorder

une indemnité à l'auteur de *Marion Delorme*, qui avait déjà la croix et une pension. Cette pension fut portée de deux mille francs à six mille; mais, en pareille circonstance, Victor Hugo crut qu'il était de son devoir et de son honneur de ne point accepter.

Voilà ce que toujours ses ennemis ont en grand soin de taire.

Afin de consoler M. Taylor, à qui l'on enlevait une pièce sur laquelle il avait fondé les plus riches espérances, Victor Hugo se mit au travail et apporta, deux mois après, les cinq actes d'*Hernani*, où mademoiselle Mars fut sublime, en dépit de toutes ses prévisions et de toutes ses craintes.

Les comédiens eurent alors beaucoup plus de retenue.

Souvent le vieux Joanny, chargé du rôle de don Ruy Gomez, leur avait dit à l'oreille :

— Prenez garde ! n'attaquez pas M. Hugo ! Vous ressemblez à des bornes qui insultent une pyramide.

A la trentième représentation, Joanny, abordant le jeune auteur dans les couloirs du théâtre, lui demanda d'une voix émue :

— Monsieur Hugo, voulez-vous me faire l'honneur de venir dîner chez moi ?

— Très-volontiers, répondit le poète.

Et, le lendemain, il s'asseyait à une table, autour de laquelle le bon Joanny avait rassemblé sa patriarcale famille avec douze ou quinze amis de son âge. Hugo reçut de ces vénérables convives un accueil qui lui fit battre le cœur.

Au dessert, Joanny se leva et porta le toast suivant :

« A Victor Hugo ! » — Le vieillard inconnu qui joua dans le *Cid* le rôle de don Diégue, n'eût pas été plus fier en disant : « A Pierre Corneille ! »

Marion Delorme n'eut les honneurs de la représentation qu'à deux années de là, lorsque Juillet eut envoyé à Holy-Rood le petit-fils de Louis XIII. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, disputa le chef-d'œuvre aux sociétaires de la Comédie-Française, le leur arracha des mains et l'emporta comme un avare emporte son trésor.

A la dix-huitième répétition, les coulisses de la Porte-Saint-Martin offrirent un incident curieux.

Le dénouement qui termine aujourd'hui la pièce n'existait pas. Marion se traînait en vain à deux genoux pour obtenir le pardon de Didier ; celui-ci la repoussait et ne trouvait d'accents que pour la maudire.

— Pauvre femme ! disait-on, c'est bien dur !... pourquoi ne pas lui pardonner ?

— Parce que la moralité de la pièce le veut ainsi, répondait l'auteur.

— N'importe, murmurait madame Dorval, Didier est vraiment trop cruel.

— Faites pardonner ! monsieur Hugo ; faites pardonner ! s'écria-t-on de toutes parts.

Hugo se laissa fléchir, et, le lendemain, il apporta cette magnifique scène du par-

don, que le public ne peut entendre sans verser des larmes.

On accuse l'école romantique, dont Victor Hugo est le grand prêtre, d'avoir souvent outrepassé les bornes ; mais la contradiction a eu de tout temps et aura toujours un effet analogue. Il faut exagérer le principe pour mieux l'établir. Du reste, cette exagération même a eu son effet salutaire. *Marie Tudor*, *le Roi s'amuse*, *Lucrece Borgia*, *Angelo*, renferment des qualités dramatiques immenses. Il y a dans ces pièces toute une énergique révélation de ce qu'on peut oser au théâtre.

Un autre reproche adressé à Victor Hugo est celui d'aimer les monstres et de consacrer son talent à la réhabilitation de la laideur.

On aurait voulu sans doute qu'il négligeât l'épée pour le fourreau.

En effet, aux yeux de certaines gens le corps est tout, l'âme est fort peu de chose. Les dons précieux de l'intelligence, les saintes qualités du cœur, le dévouement, l'amour, la pitié, qu'est-ce que cela, bon Dieu ! sans la forme physique ? Un être disgracié sous ce rapport ne peut rien sentir, ne peut rien comprendre, ne peut rien aimer. *Quasimodo*, pour être accueilli de ces gens-là, devait ressembler de pied en cap à l'Apollon du Belvédère.

Les ennemis, qui ne reculent devant rien et calomnient toujours, parce qu'il en reste quelque chose, ont prétendu que Victor Hugo avait inscrit cette devise sur sa bannière : « *Le beau, c'est le laid.* »

Jamais on ne proféra plus impudent mensonge. Cette seconde maxime : « *L'art pour l'art,* » est une autre sottise dont, seuls, ils ont le droit de réclamer la découverte.

Malgré ces attaques de la malveillance, Victor Hugo, toujours sur la brèche, toujours luttant, toujours sûr de vaincre, ne recula pas d'une ligne dans sa route glorieuse.

Les directeurs de théâtre et les libraires assiégeaient sa porte ; on ne lui laissait aucun repos.

Gosselin, qui avait publié le *Dernier jour d'un condamné*, réclamait à grands cris *Notre-Dame*, et menaçait même, si le roman n'était pas prêt au jour convenu, de donner à l'écrivain de l'inspiration par huissier.

Victor Hugo n'habitait pas encore la

place Royale. Si l'on en croit M. Alfred de Musset, le livre fut commencé vers le milieu de 1830.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

Une fois à l'œuvre, le poète ne s'arrêta plus. *Notre-Dame* lui a coûté des recherches immenses : c'est tout à la fois une merveille d'intérêt, un chef-d'œuvre de style et un prodige d'études archéologiques. Pourtant il ne consacra pas plus de six mois à l'exécution de cette création gigantesque. Il y travailla sans relâche et ne sortit qu'un seul jour pour assister à une séance du procès des ministres. Le froid venu, ses domestiques allumaient un grand feu

dans son cabinet de travail, et, par ordre de leur maître, en laissaient continuellement la fenêtre ouverte.

Au jour stipulé dans le traité de Gosse-
lin, *Notre-Dame* était sous presse.

Victor Hugo ne se reposa pas : le libraire avait sa pâture, mais les théâtres réclamaient la leur. Aux Français on joua le *Roi s'amuse*, interdit presque immédiatement, et qui fut obligé de recourir à l'impression pour se faire connaître. Il s'en écoula quarante mille exemplaires.

Six semaines après, *Lucrece Borgia* eut à la Porte-Saint-Martin un succès énorme.

Nous pouvons nous le rappeler tous, l'armée classique eut, ce jour-là, son Waterloo.

Jamais applaudissements plus unanimes n'accueillirent une œuvre. Ça et là, dans

les couloirs se glissaient les vieux critiques honteux¹. S'ils hasardaient un mot de blâme, c'était pour le retirer presque aussitôt sur le passage des vainqueurs. Ceux-ci, du reste, ne les accablaient pas et se bornaient à les mystifier légèrement.

Un feuilletoniste de la *Quotidienne* répétait partout depuis une heure :

— Du vin de Syracuse!..... quelle bonne folie!... On parle du vin de Syracuse d'un bout à l'autre de ce drame : est-ce qu'il y a jamais eu du vin de Syracuse?

— Parbleu ! fit Méry, qui se promenait dans le voisinage, si vous le désirez, je vais vous en faire boire.

— Du vin de Syracuse?

¹ C'est assez dire que ni Janin ni Théophile Gautier n'étaient du nombre.

— Oui.

— Et où en trouverez-vous ?

— Dans le premier restaurant venu.

— Allons donc !

— C'est comme je vous l'affirme. Je gage qu'on va nous en servir au café du théâtre.

— Du vin de Syracuse ?

— Du vin de Syracuse. L'entr'acte a douze minutes, suivez-moi !

Pendant ce dialogue, l'auteur de la *Flo-ride* avait poussé du coude Gérard de Nerval, qui se trouvait auprès de lui. Gérard devina la signification de ce geste et descendit le premier.

Sur la route on rencontra d'autres feuilletonistes.

Ceux-ci, émerveillés d'apprendre que

le vin de Syracuse n'était point un mythe, un symbole, une chose qui n'avait pu fermenter que dans le cerveau du poète, suivirent leur confrère pour goûter de cette divine liqueur, que l'île aux trois caps, l'heureuse Trinacrie, fait mûrir.

— Un instant, messieurs! dit Méry, lorsqu'on fut à la porte du café. C'est une gageure. Il s'agit de l'accepter ou de la refuser. Je mets au jeu cinquante louis contre un article flamboyant de chacun de vous en faveur de *Lucrece Borgia*.

— Bon! c'est convenu! dirent en chœur les feuilletonistes.

Méry entra gravement au café, salua la dame de comptoir et cria très-haut :

— Une bouteille de vin de Syracuse, s'il vous plaît?

— Voilà, messieurs, voilà ! répondit un garçon : le temps d'aller à la cave, et vous êtes servis !

Un instant après, sans remarquer le sourire narquois de Gérard, qui se tenait dans un coin, la troupe entière des critiques trinquait à la santé de Victor Hugo et absorbait une bouteille de vin de grenache, fabriqué par un pharmacien du boulevard.

Le lundi suivant, un admirable concert d'éloges retentit dans la presse : messieurs du feuilleton payaient leur gageure perdue.

Méry était, avec Alphonse Karr, Foucher, Vacquerie, Paul Meurice et Sainte-Beuve, l'habitué le plus fidèle du salon de la place Royale. Il y apportait cet esprit charmant, cette inépuisable et chatoyante facilité de narration qui le distinguent.

Ce fut là qu'un soir, arrivant de Marseille, il raconta son étrange aventure avec un procureur général.

« J'étais dans ma chambre, commençait-il, en train de faire un volume pour Dujarrier, lorsque tout à coup deux gendarmes entrent, viennent à moi et me déclarent en état d'arrestation.

« — Vous vous trompez, messieurs, leur dis-je.

« — Non, vraiment. Vous êtes bien monsieur Joseph Méry?

« — Sans doute, mais...

« — Pas d'observations ! suivez-nous !

« Ils déployaient sous mes yeux un mandat d'amener parfaitement en règle.

« — Où va-t-on me conduire ? demandai-je tout consterné.

« — Peu vous importe. En route !

« Nous descendîmes. Une chaise de poste attendait en bas. Les gendarmes y prirent place à côté de moi.

« — Nous voulons bien, dirent-ils, ne pas vous mettre les menottes, si vous jurez de ne faire aucune résistance.

« Je promis d'être sage. La chaise de poste partit ventre à terre. \

« Nous roulâmes cinq heures sans interruption. Je finis par m'endormir entre mes deux gendarmes, et je me réveillai dans les rues d'Aix.

« Le premier visage que j'aperçus fut celui du procureur général lui-même, accouru au-devant de son prisonnier.

« Ce terrible magistrat me dit en écla-

tant de rire et en m'embrassant sur les deux joues :

« — Ah ! parbleu ! je te tiens ! Voilà trois ans que tu me promets de venir me voir... tu ne partiras que dans huit jours !

« Je venais de reconnaître un ami, un vieux camarade de classe. Il n'avait trouvé que ce moyen de me forcer à tenir parole. »

On s'amusa beaucoup de l'anecdote de Méry.

Alphonse Karr, seul, ne riait pas.

Depuis quelque temps, il ressemblait à un homme poursuivi par un songe. Son œil devenait chaque jour plus inquiet, son front plus taciturne. Il y avait là une tête qui lui déplaisait souverainement.

C'était la tête pointue de M. de Sainte-Beuve.

Néanmoins ce dernier prodiguait, comme les autres, à Victor Hugo les témoignages de l'amitié la plus vive et de l'admiration la plus sincère. Il s'écriait avec enthousiasme :

Oh ! qu'il chante longtemps, car son luth nous entraîne,
Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène

Tant qu'il retentira !

Deux ou trois tours encore au son de la trompette,
Aux éclats de sa voix, que tout un chœur répète,

Jéricho tombera !

Par *Jéricho*, M. de Sainte-Beuve entendait l'Académie.

Ses opinions, comme ses affections, ont bien changé depuis cette époque. Il n'attaque plus *Jéricho*, qui lui a permis de s'asseoir dans ses murs ; mais, en revanche,

il devient de jour en jour moins enthousiaste de Victor Hugo.

Tout le monde s'étonne, avec raison, que M. de Sainte-Beuve ait laissé outrager son ancien ami dans le feuilleton du premier de nos journaux, et cela par un homme dont la plume est sous sa dépendance directe.

Il y a des dévouements toujours prêts à saluer le bonheur et à désertier devant l'infortune.

Le futur auteur des *Guêpes* flairait déjà cette triste défection.

Un beau jour, Alphonse Karr n'y tint plus et fit insérer dans le *Figaro* un article ayant pour titre : l'*Affreux Bonhomme*. Beaucoup de lecteurs trouvèrent

que la silhouette ressemblait, à s'y méprendre, à M. de Sainte-Beuve.

Dernièrement, au cercle de madame de Girardin, quelqu'un hasarda cette question :

— Pourquoi M. de Sainte-Beuve, qui faisait jadis des œuvres assez remarquables, reste-t-il constamment aujourd'hui dans l'ornière du médiocre ?

— En voici la raison, répondit madame de Girardin : Sainte-Beuve était un poète où Victor Hugo mettait du bois. Victor Hugo n'en met plus.

Vers cette époque, la *Revue de Paris* inséra *Claude Gueux*, pendant que le public, avec un empressement qui faisait le désespoir de l'école rivale, accueillait tour

à tour les *Feuilles d'automne*, les *Orientales* et les *Chants du crépuscule*.

Chacun de ces volumes de vers se lit d'une seule haleine, ce qui arrive rarement aux autres livres du même genre. A côté des inspirations les plus sublimes, Victor Hugo trouve des pages remplies de sentiment et de grâce. Jamais la monotonie, cet écueil du musicien et du poète, ne se rencontre sous sa plume. Il sait descendre des hauteurs olympiennes de son génie pour tendre la main à ceux qui souffrent, pour consoler ceux qui pleurent ; il se fait l'avocat du pauvre et prêche la sainte aumône :

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;

Quand ses petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Plus loin, comme le Christ, Victor Hugo
relève la femme coupable et dit aux pharisiens de nos jours :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe,
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber, et fange après sa chute !

La faute en est à nous : à toi, riche ! à ton or !
Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour !

Le 10 septembre 1844, Victor Hugo adressa une supplique au duc d'Orléans en faveur d'un malheureux vieillard dont les filles, sans travail et sans pain, n'avaient plus en perspective que la mort ou la prostitution. Le duc d'Orléans donna cent louis ; la famille fut sauvée.

Prince, vous avez fait une sainte action !
Loin de la haute sphère où rit l'ambition,
Un père et ses enfants, cheveux blancs, têtes blondes,
Marchaient enveloppés de ténèbres profondes,
Prêts à se perdre au fond d'un gouffre de douleurs,
Le père dans le crime et les filles ailleurs.
Je vous ai dit : « Voici, tout près du précipice,
Des malheureux perdus dont le pied tremble et glisse ;

Oh ! venez-leur en aide et tendez-leur la main ! »
Vous vous êtes penché sur le bord du chemin ;
Sans demander leurs noms vos mains se sont tendues,
Et vous avez sauvé ces âmes éperdues.
Puis à moi, qui, de joie et de pitié saisi,
Vous contemplais rêveur, vous avez dit : « Merci ! »

Un pareil trait fait tout à la fois l'éloge
du poëte et du prince. On ne dira pas
qu'un sentiment stérile et une compassion
menteuse dictent les vers qui se traduisent
par de tels actes.

Si maintenant nous entrons dans le do-
maine de la grâce, nous y voyons, comme
partout, Victor Hugo régner en maître.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu l'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Ah ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi !
Prends comme moi racine ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

Les *Chants du crépuscule* sont remplis d'une multitude de petits chefs-d'œuvre. Hugo ressemble à cette filleule des fées, qui n'ouvrait la bouche que pour laisser tomber des perles, des diamants et des roses.

Mais tout à coup, et sans transition, nous le voyons reprendre le fouet de Juvénal, s'il trouve une ignominie à maudire ou un traître à souffleter.

Quand Deutz, ce juif infâme, eut livré

l'héroïne vendéenne, Victor Hugo lui
cria :

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable !
Que la proscription est toujours vénérable,
Qu'on ne bat pas le sein qui nous donna le lait,
Qu'une fille des rois, dont on fut le valet,
Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
Et que, n'étant plus reine, elle était encor femme !

.
Oh ! lorsqu'ils te verront paraître au milieu d'eux,
Ces fourbes dont l'histoire inscrit les noms hideux,
Judas qui vend son Dieu, Leclerc qui vend sa ville,
Groupe au louche regard, engeance ingrate et vile,
Tous en foule accourront joyeux sur ton chemin,
Et Louvel indigné repoussera ta main !

Mais arrêtons-nous dans les citations.
De même qu'on veut tout lire, quand on
ouvre un volume de Victor Hugo, de même
nous sommes entraînés par tant de ri-
chesses qui débordent, et que le cadre
etroit de cette biographie ne peut contenir

Harel, alléché par le succès de *Lucrèce Borgia*, vint offrir au célèbre écrivain dix mille francs de prime, s'il voulait lui donner une autre pièce. *Marie Tudor* ne tarda pas à être mise à l'étude; mais une rivalité entre deux actrices jeta le trouble dans les répétitions.

En tout et partout le directeur était de l'avis de mademoiselle Georges, et celle-ci, chaque jour, suscitait de nouvelles querelles.

Le poète ne prenait pas garde aux fantaisies belliqueuses de la grande tragédienne. Il se renfermait dans cette dignité calme et dans cette force de volonté qui le caractérisent.

Toutefois il ne put se défendre d'une certaine émotion quand il aperçut, à la

porte du théâtre, l'affiche qui annonçait son drame.

Cette affiche portait :

« *Après-demain, première représentation. — MARIE TUDOR.* »

Et plus bas, en petites lettres perfides :

« *Incessamment, première représentation d'ANGÈLE.* »

On ne pouvait, ni plus clairement, ni d'une façon plus nette, prévenir le public que la direction ne comptait pas sur *Marie Tudor*.

— Monsieur Harel, dit le poète, voici un bon sur mon notaire : allez reprendre votre prime, et rendez-moi ma pièce !

— Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria le protecteur de mademoiselle Georges.

Hugo montra l'affiche, étalée, comme

c'est l'usage, dans le cabinet de la direction.

— Mais c'est une erreur, je vous le jure ! dit Harel ; une bévue de mes employés, dont je ne suis pas responsable ! Nous allons, à l'instant même, ôter cela !

Il sonne, donne des ordres, et, moins d'une heure après, la bévue des employés de M. Harel était complètement réparée.

Victor Hugo s'en alla tranquille.

Le lendemain soir, comme il se retrouvait au même endroit à discuter le nombre de ses billets d'auteur, entre tout à coup un petit garçon, coiffé d'un bonnet de papier. C'était un coureur d'imprimerie.

— Monsieur Harel, dit-il, je vous apporte l'affiche de demain.

— Ah ! voyons cela ! dit Victor Hugo.

C'était l'affiche sérieuse, l'affiche qui

devait rayonner sur tous les murs de Paris le jour même de la représentation.

— Va-t'en, gamin ! Pourquoi nous déranges-tu ? cria M. Harel, se levant à la hâte et voulant pousser le petit garçon dehors.

Mais Hugo retint l'enfant, lui prit le rouleau des mains et déploya l'affiche. Il vit qu'on avait eu soin de rétablir au bas, en lettres beaucoup plus apparentes :

« *Incessamment, première représentation d'ANGÈLE.* »

— Savez-vous, monsieur, dit-il en écrasant le directeur de son regard calme et froid, que ceci est une assez remarquable trahison ?

— C'est possible, répondit Harel.

Au point où en arrivaient les choses, le plus court était de lever le masque.

— Rendez - moi le manuscrit sur - le - champ, dit Victor Hugo. .

— Désolé ! vous n'êtes plus en droit de le reprendre.

— La raison, je vous prie ?

— *Marie Tudor* est définitivement annoncée. Le ministère sera pour moi contre vous. Demain je fais tomber votre pièce !

— Et moi, dit Hugo, je ferai tomber votre théâtre !

Malgré cette cabale insolente, montée par la direction même, le drame eut un grand succès. Mademoiselle Georges et Harel firent aussitôt amende honorable ; mais le poète avait été blessé trop profon-

dément : il ne voulut plus travailler pour la Porte-Saint-Martin.

La Comédie-Française venait de recevoir *Angelo*.

Sachant que mademoiselle Mars, fidèle à ses habitudes de taquinerie, créait difficulté sur difficulté, Harel reprit quelque espérance.

Il courut place Royale, et dit au poète :
— Je vous apporte huit mille francs. Retirez *Angelo* des mains de Buloz. Je vais réengager madame Dorval pour jouer *Catharina*, et mademoiselle Georges prendra le rôle de la *Thisbé*.

Hugo n'avait pas oublié le tour de l'affiche.

Il refusa.

Moins de six semaines après, le théâtre

de la Porte Saint-Martin faisait banqueroute.

Au lieu d'être réengagée par M. Harel, madame Dorval entra à la Comédie-Française ; mais elle eut à subir de mademoiselle Mars toutes sortes de rebuffades. Aux répétitions, celle-ci ne lui donnait aucune réplique, se posait mal et lui coupait ses plus beaux effets.

— Voyons, disait doucement l'auteur à Célimène, soyez plus complaisante, ne vous montrez pas mauvaise camarade.

— Eh ! monsieur, répondait mademoiselle Mars avec aigreur, ce n'est pas ma faute si madame joue de travers !

— Mais vous absorbez sciemment tout l'effet des situations où elle pourrait briller.

— Je suis ce que je dois être !

— Puisqu'il en est ainsi, madame, dit Victor Hugo, veuillez, je vous prie, me rendre votre rôle.

Une exclamation de stupeur s'échappa du sein de mademoiselle Mars et trouva de l'écho d'un bout à l'autre des coulisses. Lui reprendre un rôle, à elle, reine du théâtre ! cela devenait impossible, cela ne s'était jamais vu !

Victor Hugo, digne et sévère, n'écoutait point les murmures. Il persistait.

— Allons, monsieur, dit Célimène vaincue, je ferai ce qu'il vous plaira !

Dès ce moment, elle fut douce et bonne, ménagea madame Dorval et n'éteignit aucun effet à la représentation.

Il est juste de dire que, malgré son détestable caractère, lors de la mise à l'é-

tude des pièces, mademoiselle Mars, une fois sur la brèche et devant le public, défendait intrépidement ce qu'elle avait le plus attaqué aux répétitions.

A cette époque, c'est-à-dire en 1835, Victor Hugo allait souvent à Bièvre, où la famille Bertin le recevait dans une magnifique maison de plaisance. Il rencontrait là Châteaubriand, son ancien et fidèle admirateur.

Mademoiselle Louise Bertin faisait de la musique aux deux poètes.

Voyant que la gracieuse fille de ses hôtes avait un talent de composition remarquable, l'auteur de *Notre-Dame* écrivit tout exprès pour elle le libretto de la *Esméralda*. C'était un don vraiment royal, refusé jusqu'à ce jour à Meyerbeer lui-même.

On passait, à Bièvre, des soirées délicieuses.

Après avoir écrit des vers sur l'album de mademoiselle Louise Bertin, Victor Hugo tournait la page, laissait la plume du poète pour prendre le crayon de l'artiste et dessinait de petites fantaisies ravissantes.

Nous sommes peut-être un des premiers à instruire le public de cette particularité : le grand poète est excellent dessinateur.

Son ami, Louis Boulanger lui-même, a plus d'une fois admiré ce talent original et sans modèle connu.

M. Vacquerie possède un album tout entier, plein de caricatures, que Victor Hugo s'amusait à crayonner, pendant le choléra de 1832, pour distraire sa femme et ses enfants.

On voit encore aujourd'hui, chez M. Paul Meurice, un immense dessin, dans le genre de Martyn, représentant un vieux manoir fantastique, dont les tourelles dentelées, les pignons et les hauts remparts se déroulent à perte de vue et se perdent au milieu d'une perspective brumeuse. Ce dessin a quelque chose de gigantesque et de sombre, de solennel et d'étrange, qui vous saisit et vous emporte dans les régions du rêve.

Il y a chez le dessinateur comme un reflet puissant du caractère et du génie du poète.

M. Paul Meurice nous montra deux autres dessins de son illustre ami. Le premier porte ce titre : *Un de mes châteaux en Espagne*. Le second représente un na-

vire battu par la tempête. Courbés sous la violence du vent, les mâts se joignent et prennent la forme d'une croix. Au bas, on lit cette légende : *In mare malus fit crux.*

Nombre de ces beaux dessins disparurent à la vente qui eut lieu, l'an dernier, rue de la Tour-d'Auvergne.

Victor Hugo avait changé de domicile en 1848.

On venait de lui causer un chagrin véritable, en ôtant la belle grille Louis XIII qui s'harmoniait si bien avec l'architecture de la place Royale.

L'auteur de *Notre-Dame* a toujours lutté contre cette manie du badigeon, qui consiste à effacer le cachet de notre histoire ou à détruire les monuments qui la consacrent. On lui doit le salut d'un grand

nombre de vieux châteaux et de métropoles gothiques, voués à la ruine par l'incurie du gouvernement ou menacés du marteau par la bande noire. La Providence a soin de faire surgir, par intervalles, de ces intelligences puissantes qui unissent les siècles entre eux, apprennent aux descendants à connaître leurs ancêtres et font respecter le passé dans l'intérêt de l'avenir.

Grâce au goût de Victor Hugo pour les meubles antiques et pour les curiosités de tout genre, les marchands de bric-à-brac assiégeaient constamment sa porte et le décidaient à acheter de nouveaux objets chaque jour, de sorte que l'appartement du poète était encombré.

A cette vente de la rue de la Tour-d'Auvergne, où se dispersèrent de si pré-

cieuses collections, le commissaire-priseur découvrit derrière un meuble une robe de mandarin, d'une richesse surprenante, que ni madame Hugo ni ses fils ne connaissaient au poète.

Celui-ci voulait toujours, à l'époque des emménagements, surveiller lui-même les tapissiers, auxquels il donnait des instructions en dehors de toutes leurs habitudes.

— Vous allez, leur disait-il, me clouer cette peinture au plafond.

— Mais, monsieur...

— Clouez toujours !

On lui obéissait avec répugnance. Il s'agissait d'un tableau fort remarquable, et dont la place ne semblait pas merveilleusement choisie.

— Maintenant, disait Hugo, remplissez

les vides avec des bandes égales de damas de Lyon.

Les ouvriers tombaient des nues.

— Jamais, murmuraient-ils, nous n'avons rien fait de semblable.

— Tant mieux ! Ramenez le damas sur un plan incliné... c'est cela même ! Attachez à présent tout autour ces baguettes d'or.

Les tapissiers, descendus de l'échelle, regardaient leur ouvrage et s'écriaient :

— Ma foi, c'est superbe !

Hugo venait de cacher son plafond jaune et coupé de lézardes sous une riche peinture, entourée d'un cadre de tapisserie d'un effet majestueux.

De 1837 à 1838 se fonda le théâtre de de la Renaissance. Anténor Joly, nommé

directeur, écrivit à Frédérick-Lemaître, alors à la campagne :

« Accourez, mon cher, accourez vite ! Nous avons *Ruy Blas*. Votre rôle est splendide ! »

Frédérick-Lemaître arrive en poste et descend à la Renaissance. Le directeur lui prête le manuscrit de la pièce, mais sans lui annoncer quel personnage il doit remplir.

— Demain, lui dit Anténor, nous avons lecture chez Hugo. Renvoyez-moi le manuscrit ce soir.

— Je vous le renverrai, dit Frédérick.

Il descend, remonte en voiture, et parcourt la pièce en se faisant reconduire chez lui.

— « Don Salluste, se dit-il, belle tête !

c'est mon affaire... Ah ! don César ! serait-ce don César qu'ils me destinent ? Cette création se rapproche un peu de celle de Robert Maçaire... n'importe, ça me va ! »

De feuillets en feuillets il arrive à la première scène de Ruy Blas.

— Corbleu ! s'écria-t-il, voilà mon rôle !... superbe ! superbe !

Tout à coup il songe qu'Anténor a signé l'engagement de Guyon : ce ne peut être que pour confier Ruy Blas à cet acteur.

Frédéric devient sombre.

Il entre, le lendemain, au salon de la place Royale avec un visage funèbre, écoute la pièce tout entière sans sourciller, et laisse les autres auditeurs applaudir seuls.

Anténor, surpris de cette conduite, l'aborde à la fin de la lecture, et lui dit :

— Comment, vous n'allez pas remercier Hugo ?

— Remercier ! remercier ! c'est facile à dire. Qu'est-ce qu'on me donne ?

— Le rôle de Ruy Blas, parbleu !

— Ah ! diable ! c'est bien différent ! je croyais jouer don César.

Et le grand acteur, s'élançant vers le grand poète, lui prit les mains avec effusion. Il se confondit en remerciements et en excuses.

Victor Hugo dit dans la préface de *Ruy Blas* :

« Pour M. Frédérick-Lemaître, la soirée du 8 novembre n'a pas été une représentation, mais une transfiguration. »

Cette soirée, du reste, ne se passa pas sans tumulte. Le poète avait de nouveau jeté le

gant à l'école classique. Au milieu des scènes les plus merveilleuses de l'œuvre se glissaient çà et là des hardiesses étranges :

. Horrible compagne,
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne,

manqua de donner une attaque d'apoplexie à trois membres de l'Académie, et M. Vignet proposa de mettre le feu au théâtre, lorsque vinrent ces autres hémistiches :

. Je suis émerveillé,
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Il est constant pour nous que Victor Hugo aime ces orages ; il court au-devant de la tempête, il l'affronte. Le combat l'anime, la lutte le transporte ; il veut un ennemi qui résiste et qui attaque intrépidement le bataillon de César, la phalange d'Alexandre.

Nous nous rappelons une scène dont nous avons été témoin le soir de la troisième représentation de *Ruy Blas*.

Saint-Firmin soutenait médiocrement son rôle. Accueilli chaque jour par une bordée de sifflets, le malheureux tremblait que le public n'allât à son égard jusqu'aux projectiles. Regardant par les trous du rideau, qui n'était point encore levé, il aperçut une salle comble, et sentit un frisson lui courir dans les veines.

— Monsieur Hugo, balbutia-t-il, s'approchant du poète qui causait dans les coulisses avec Frédéric ; je vous en supplie, ne lâchons pas *cela* ce soir !

Il entendait par *cela* les deux passages cités plus haut.

Le poète vint regarder à son tour par le

trou de la toile. Voyant une salle magnifique et remplie de spectateurs, il se retourna gravement vers Saint-Firmin et lui dit :

— « Lâchez tout ! »

Quelques années plus tard, les *Burgraves*, joués à la Comédie-Française, furent attaqués d'une manière plus violente encore. On organisa contre eux le succès de *Lucrèce*. M. Ponsard, avec son idylle tragique, fut déclaré le poète par excellence.

Il y a des gens qui préfèrent le pastiche du premier rapin venu à une toile de Michel Ange.

Le 3 juin 1841, Victor Hugo entra à l'Académie comme un boulet qui fait sa brèche et qui passe en dépit du rempart.

— Il y a ici deux académies, lui dit, ce jour-là, M. de Lamartine : la petite et la

grande; vous avez toute la grande pour vous.

Deux ans après; on éleva Victor Hugo à la dignité de pair de France. Le duc d'Orléans, suivi de sa jeune femme, vint le féliciter au moment où il terminait au Luxembourg son discours de réception.

Nous avons omis de parler d'un fait qui remonte à 1839.

La sœur de Barbès, de Barbès condamné à l'échafaud, était venue supplier le poète, afin qu'il demandât au roi la grâce de son frère. Une première démarche avait été sans résultat. La cour portait alors le deuil de cette douce Marie de Wurtemberg, ange de la famille, touchée si jeune par les mains de la mort, et le comte de Paris venait de naître. Victor Hugo retourna chez le roi,

le 12 juillet, à minuit. Sa Majesté n'était plus visible. Alors il écrivit cette strophe, qu'il laissa sur une table:

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe !
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

A son réveil, Louis-Philippe lut ces quatre vers, et Barbès fut sauvé.

L'exactitude que nous avons mise à rendre compte du théâtre nous a fait négliger trois publications importantes : le *Rhin*, deux volumes de lettres, où le charmant esprit du poète s'offre sous un point de vue aussi neuf qu'original ; puis les *Voix intérieures* et les *Rayons et les Ombres*. On trouve dans ces derniers recueils, publiés, l'un en août 1837, l'autre

en mai 1840, toute la verve, toute la grâce, et tout le génie des beaux jours de Victor Hugo. Comme autrefois, il console le pauvre et lui crie : — « Dieu est toujours là ! »

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
« Eh bien ! viens sous mon dôme bleu !

« Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphyr !

« J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours.
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours.

« C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.
Viens, je suis la grande nature !
Je suis l'aïeule, et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras ;
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras !

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau !
Et puis tout bas j'irais le dire
A ta mère dans son tombeau ! »

Prenez au milieu de ces deux volumes les pièces les plus longues, lisez les plus courtes, vous n'y trouverez jamais ce vague insoutenable qui règne dans les œuvres des autres poètes. Jamais les vers de Victor Hugo ne sentent la fatigue ; tout est plein d'idées, tout a le cachet du cœur, tout est marqué au coin du chef-d'œuvre.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :

— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel !

Pourquoi donc, ô poètes ! vous que Dieu nous envoie, comme une émanation de sa pure essence, pour consoler, chanter et bénir, semblez-vous perdre de vue cette mission sainte ? Pourquoi vous mêlez-vous, fils du ciel, aux luttes insensées de la terre ?

Victor Hugo nous répondra :

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs.

C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tous temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !

Ce sont là de grandes pensées, ce sont
là de beaux vers.

Mais qu'il nous soit permis de regretter
le jour où Victor Hugo ne portait au front
que la radieuse couronne du poète, sans
ambitionner celle du réformateur. Les
lettres françaises redemandent, avec nous,
leur plus glorieux enfant. Tout ce qui af-
flige l'art nous afflige.

Victor Hugo habite, à l'île de Jersey,
une petite maison anglaise fort simple,
mais assez confortable. Derrière est un

beau jardin, terminé par une terrasse, que viennent baigner les flots.

De sa fenêtre l'exilé voit la côte de France.

Il n'a pu se plaire ni en Belgique, ni à Londres, où le mauvais temps et les brouillards le chagrinaient sans cesse.

« Le bon Dieu, écrivait-il, qui nous a ôté la patrie, devrait bien ne pas nous ôter le soleil. »

Dans sa retraite, Victor Hugo s'occupe de travaux littéraires. En ce moment, il achève un volume de poésie, composé de récits et de légendes, et qui aura, d'un bout à l'autre, la forme épique.

Après avoir chanté comme Horace, il racontera comme Homère.

Les autres ouvrages qu'il a sur le chantier sont :

Un volume de philosophie.

Un drame en cinq actes et en vers, où Mazarin jouera le principal rôle.

Deux volumes de poésies lyriques.

Enfin un grand roman en six volumes et d'un sujet tout moderne, qui a pour titre les *Misères*. On lui a déjà offert cent vingt mille francs pour une exploitation de ce livre pendant dix années.

Madame Hugo partage l'exil de son époux.

Leurs enfants, deux grands fils, Charles et Victor, et une fille, mademoiselle Adèle, sont avec eux à Jersey, ainsi que M. Auguste Vacquerie, dont le frère a épousé cette pauvre Léopoldine Hugo, victime d'un accident si funeste et si imprévu.

On sait qu'elle se noya dans la rade du

Havre, en 1843, à l'âge de dix-neuf ans.

Charles Hugo, comme son père, est d'une nature énergique et résolue. Le danger ne l'intimide pas ; il joue sa vie, dans l'occasion, avec beaucoup d'héroïsme. Lors de son duel avec M. Viennot, du *Corsaire*, il trouva pour l'assister les deux plus vieux amis du poète : Alexandre Dumas et Méry.

A Jersey, Charles Hugo consacre ses loisirs à prendre des vues au daguerréotype.

Il a déjà fait de cent façons diverses le portrait de son père, et il l'envoie aux amis de France. Celui que nous donnons en tête de ce petit livre a été copié sur une photographie venue en ligne directe de Jersey.

Victor Hugo, pensif, est assis sur sa terrasse et regarde la mer.

On voit qu'il a cinquante ans à peine. Il est encore plein de séve et de verdeur. Son dernier mot n'est pas dit à la gloire. Cependant on peut, dès aujourd'hui, le déclarer le plus illustre dans cette galerie des contemporains, que nous offrons au public, et que le public juge sans partialité, comme nous faisons nous-même.

Victor Hugo est un géant littéraire, dont peu d'écrivains de nos jours atteignent la hauteur et qu'aucun ne surpasse.

Il a le front dans les nuages ; il est le roi des poètes, comme l'aigle est le roi des oiseaux.

Son nom restera perpétuellement sur un étendard.

La postérité nous imitera, et le saluera du nom de maître, parce qu'il est un vé-

ritable chef d'école, parce qu'il s'est dressé sur un immense et nouveau piédestal.

Laissez vieillir l'école-Hugo, laissez passer un siècle, et l'on verra que le piédestal est d'airain, comme celui de Corneille et de Molière.

Déjà Rachel, elle-même, se fatigue avec le public de ces longues et pompeuses tirades, de ces rôles drapés, de cette monotonie sublime de la tragédie classique. Hier elle a joué *Angelo*, demain elle jouera *Marion Delorme*.

Personne n'a le droit de mesurer le vol du poète ; on ne réussira jamais à lui imposer des chaînes.

L'art, c'est la liberté.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

Le précieux autographe de Victor Hugo que nous avons l'honneur d'offrir, pour la première fois, au public et aux éditeurs futurs du grand poète, est la variante INÉDITE d'une strophe de *Sara la Baigneuse*, l'une des plus charmantes et des plus célèbres pièces des *Orientales*. Cette annotation était écrite à la marge d'un exemplaire égaré dans un lot de livres à la vente de la rue de la Tour-d'Auvergne. La strophe primitive porte :

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide
Qui ride son clair tableau ;
Du beau pied rougit l'albâtre ;
La solâtre
Rit de la fraîcheur de l'eau.

On voit que l'heureuse correction du maître dégage la ravissante strophe avec plus de pureté encore.

Elle bat d'un pied timide
l'onde humide
Où tremble un mouvant tableau,
fait rougir son pied d'albâtre
Et, folâtre,
rit de la fraîcheur de l'eau.

.....
—————

Victor Hugo

L'ABBÉ DE LAMENNAIS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^e, RUE D'ENFANTIN, 4.




E. Gervais

del. et sc.

LAMENNAIS

Imp. Charbon. N° 30 r. Haute-Seuille Paris

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



Imp Chardon A° 30 - Haute-Seuille Paris

LES CONTEMPORAINS

L'ABBÉ

DE LAMENNAIS

PAR

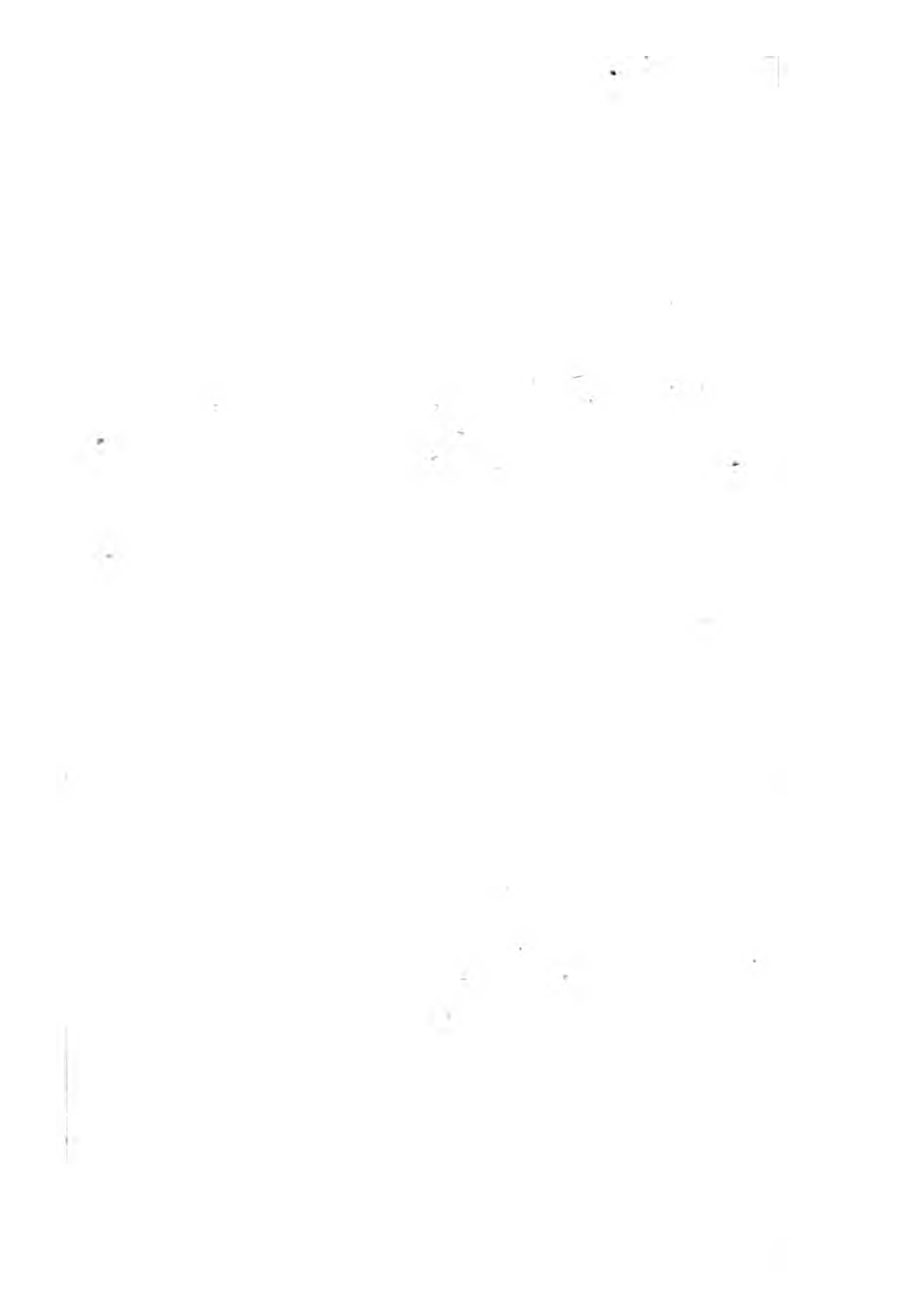
EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854



AVANT-PROPOS.

La tâche que nous avons entreprise est quelquefois pénible et toujours délicate. Pour oser la poursuivre, il nous faut tout le courage puisé dans le sentiment de notre conscience et de notre bonne foi. Entre nous et ceux qui nous réprimandent, le public est seul juge. Nous allons lui met-

tre sous les yeux les pièces du procès.

Voici ce qu'on a pu lire dans la *Presse* du 14 février dernier :

A MONSIEUR EUGÈNE DE MIRECOURT.

Monsieur,

Tout en vous remerciant de beaucoup d'éloges et de bienveillance que vous m'accordez, permettez-moi de rectifier plusieurs faits absolument controuvés dans ma biographie écrite par vous, et dont une Revue (*la Presse littéraire*) me fait connaître des fragments.

Je sais, comme tout le monde, le genre d'importance qu'il faut attacher à ces biographies contemporaines faites par inductions, par suppositions plus ou moins ingénieuses, plus ou moins gratuites. La mienne, surtout, n'a aucune chance d'être fidèle de la part d'un

écrivain dont je n'ai pas l'honneur d'être connue, et qui n'a reçu de moi, ni des personnes qui me connaissent réellement, aucune espèce de communication.

Ces biographies contemporaines peuvent avoir une valeur sérieuse comme critique littéraire ; mais, comme document historique, on peut dire qu'elles n'existent pas.

Je le prouverais facilement en prenant d'un bout à l'autre celle dont je suis le sujet. Il ne s'y rencontre pas un fait exact, pas même mon nom, pas même mon âge. Je ne m'appelle pas *Marie*, et je ne suis pas née en 1805, mais en 1804. Ma grand'mère n'a jamais été à l'Abbaye-aux-Bois. Mon père n'était pas colonel. Ma grand'mère mettait l'Évangile beaucoup au-dessus du *Contrat social*. A quinze ans, je ne maniais pas un fusil, je ne montais pas à cheval, j'étais au couvent. Mon mari n'était ni vieux ni chauve ; il avait vingt-sept ans et beaucoup de cheveux. Je n'ai jamais in-

spiré de passion au moindre armateur de Bordeaux. Le *vingtième chapitre d'un roman CÉLÈBRE* est un chapitre de roman. Il est vraiment trop facile de construire la vie d'un écrivain avec des chapitres de roman, et il faut le supposer bien naïf ou bien maladroit pour croire que si, dans ses livres, il faisait allusion à des émotions ou à des situations personnelles, il ne les entourerait d'aucune fiction qui déroutât complètement le lecteur sur le compte de ses personnages et sur le sien propre.

Le trait que vous rapportez de M. Roret est très-honorable, et je l'en crois très-capable; mais il n'a pu m'apporter mille francs après le succès d'*Indiana*, en déchirant le traité primitif, puisque je n'ai jamais eu le plaisir de traiter avec lui pour quoi que ce soit.

M. Kératry ni M. Rabbe n'ont jamais été appelés par M. de Latouche à juger *Indiana*. D'abord, M. de Latouche jugeait lui-même; ensuite, il n'avait aucune espèce de relations

avec M. Kératry. Je n'ai pas eu, après le succès d'*Indiana*, un appartement et des réceptions. Pendant cinq ou six ans j'ai habité la même mansarde et reçu les mêmes amis intimes.

J'arrive au premier des faits que je tiens à démentir, faisant très-bon marché de tous les autres. Je vous citerai; permettez-le-moi, monsieur :

« Au milieu de cet enivrement du succès,
« elle eut le tort d'oublier le fidèle compagnon
« de ses mauvais jours. Sandeau, blessé au
« cœur, partit pour l'Italie, seul, à pied, sans
« argent. »

1° M. Jules Sandeau n'est jamais parti pour l'Italie à pied et sans argent. Bien que vous sembliez insinuer que, s'il était sans argent, c'était ma faute, ce qui suppose que, brouillé avec moi, il en eût accepté de moi (supposi-

tion injurieuse, et que vous n'avez pas eu l'intention de faire), je vous assure, et il vous assurerait, au besoin, qu'il avait des ressources acquises à lui seul.

2° Il ne partit pas le cœur blessé. J'ai de lui des lettres, aussi honorables pour lui que pour moi, qui prouvent le contraire, lettres que je n'ai pas de raisons pour publier, sachant qu'il parle de moi avec l'estime et l'affection qu'il me doit.

Je ne défendrai pas ici M. de Musset des offenses que vous lui faites. Il est de force à se défendre lui-même, et il ne s'agit que de moi pour le moment. C'est pourquoi je me borne à dire que je n'ai jamais confié à personne ce que vous croyez savoir de sa conduite à mon égard, et que, par conséquent, vous avez été induit en erreur par quelqu'un qui a inventé ces faits. Vous dites qu'après le voyage d'Italie je n'ai jamais revu M. de Musset. Vous vous trompez, je l'ai beaucoup revu, et

je ne l'ai jamais revu sans lui serrer la main. Je tiens à cette satisfaction de pouvoir affirmer que je n'ai gardé d'amertume contre personne, de même que je n'en ai jamais laissé de durable et de fondée à qui que ce soit, pas même à M. Dudevant, mon mari.

Vous ne m'avez jamais rencontrée avec M. de Lamennais, ni dans la forêt de Fontainebleau, ni nulle part au monde. Je vous demande mille pardons, mais vous ne connaissiez de vue ni lui ni moi, le jour où vous avez fait cette singulière rencontre, racontée par vous d'ailleurs avec beaucoup d'esprit. Je n'ai jamais fait un pas dehors avec M. de Lamennais, que j'ai toujours vu souffrant et retiré.

Puisque nous en sommes à M. de Lamennais, voici le second fait que je tiens essentiellement à démentir. Vous dites que, plus tard, « lorsqu'on amenait l'entretien sur le « rédacteur en chef du *Monde*, » je m'écriais : « *Taisez-vous. il me semble que j'ai connu*

« *le diable!* » Je déclare, monsieur, que la personne qui vous a rapporté ceci a chargé sa conscience d'un gros mensonge. Mon *intimité* avec M. de Lamennais, comme il vous plaît d'appeler mes relations respectueuses avec cet homme illustre, n'a jamais changé de nature. Vous dites : « George Sand ne tarda pas à rompre une intimité qui n'avait pu devenir sérieuse que par distraction ou surprise. » Il n'y a de distraction et de surprise possibles à l'égard de M. de Lamennais que celles dont vous êtes atteint en parlant de la sorte à propos d'une des plus pures gloires de ce siècle. Mon admiration et ma vénération pour l'auteur des *Paroles d'un Croyant* ont toujours été et demeureront sans bornes. La preuve ne me serait pas difficile à fournir, et vous eût frappé si vous aviez eu le temps et la patience de lire tous mes écrits.

Je passe encore bon nombre d'erreurs sans gravité, et dont je me borne à sourire dans

mon coin pour arriver à cette phrase : « *Elle fermait l'oreille quand il parlait d'une application trop directe du système.* » Ceci n'a pas l'intention d'être une calomnie, je le sais ; mais c'est un ridicule gratuit que vous voulez prêter à un homme non moins éminent et respectable que M. de Lamennais. N'auriez-vous pu trouver deux victimes moins sacrées qu'un vieillard au bord de la tombe et un noble philosophe proscrit ? Je suis sûr qu'en y songeant vous regretterez d'avoir trop cédé au penchant ironique qui est la qualité, le défaut et le malheur de la jeunesse en France.

Permettez-moi aussi de vous dire qu'une certaine anecdote enjouée à propos d'un M. *Kador* que je ne connais pas (du moins avec cette initiale) est très-jolie, mais sans aucun fondement.

Enfin, la modestie me force à vous dire que je n'improvise pas tout à fait aussi bien que Listz, mon *ami*, mais non pas mon maître. Il

ne m'a jamais donné de leçons, et je n'improvise pas du tout. Le même sentiment de modestie m'oblige à dire aussi qu'on dîne fort bien en blouse à ma table, et que je n'ai pas tant d'élégance et de charme que vous voulez bien m'en supposer. Là, il m'en coûte certainement de vous contredire, mais je crois que cela vous est fort égal, et qu'en me prenant pour l'héroïne du roman plein d'esprit dont vous êtes l'auteur, vous ne teniez pas à autre chose qu'à montrer le talent et l'imagination dont vous êtes doué.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGE SAND.

Nohant, le 12 février 1834.

Nous avons répondu :

A MADAME GEORGE SAND.

Paris, le 14 février 1854.

Madame,

Vous me faites l'honneur de m'écrire dans la *Presse*, et vous attaquez mes pauvres et modestes petits livres avec cette plume puissante qui a remué le monde intelligent. Permettez-moi de vous adresser quelques observations, sans m'écarter du respect que je dois à votre sexe et à votre gloire.

Je ne suis plus un enfant, madame ; je ne suis plus même un jeune homme, comme vous semblez le supposer. J'ai beaucoup vécu, beaucoup vu et beaucoup appris. Avant d'in-

introduire mes lecteurs dans cette galerie des personnages illustres de mon époque, j'ai su parfaitement à quoi je m'exposais. On ne touche pas à l'histoire vivante sans exciter les muscles et sans faire palpiter la chair ; on n'entre pas dans la vie intime sans qu'il y ait une tentative immédiate pour mettre le curieux dehors.

C'est ce que vous essayez de faire, madame, avec beaucoup de politesse, j'en conviens, avec un tact exquis et avec ce style dont vous seule avez le secret ; mais, somme toute, le but est de me fermer au nez la porte de votre histoire.

Malheureusement ce n'est pas chose facile. La célébrité est une maison transparente où l'on peut regarder à toute heure, en dépit des portes closes. Vous habitez cette maison, madame ; je regarde, je vois et je raconte. Si vous me dites que j'ai mal vu, je vous répondrai que mes yeux sont excellents ; si vous

persistez à soutenir que... je suis myope , je m'inclinerai sans rien répondre.

Les égards dus à une femme , et à une femme de votre talent, me feront toujours reculer devant une polémique que, d'ailleurs , madame , je ne me crois pas de force à soutenir avec vous.

Il en est de l'histoire des personnes de votre sexe comme de leur cœur : presque toujours il y a un coin qu'elles désirent laisser dans l'ombre. Or, quand on est femme et grand écrivain tout ensemble, on a dû nécessairement rédiger quelques *Mémoires*, préparer quelques *Révélations*. Le manuscrit est vendu à un libraire ; il s'imprime quelque part, et le biographe étourdi qui vient éclairer , sans intention perfide, il le jure , mais avec maladresse, le petit coin dont nous parlions tout à l'heure, mérite une bonne leçon.

J'accepte , madame , celle que vous avez bien voulu me donner ; je ne veux vous en

tredire en rien. Je suis de votre avis en tout. Vous ne vous appelez pas *Marie*, vous vous appelez seulement *Amantine-Aurore*, deux noms divins et doux comme un rayon de miel. Votre grand'mère n'a pas lu Jean-Jacques; votre père était un simple capitaine, et, si j'ai dégarni trop tôt le crâne de votre époux, je confesse humblement mes torts. L'armateur de Bordeaux, puisque cela vous plait, madame, est un mythe. M. Roret s'est vanté d'un acte d'héroïsme dont les éditeurs de nos jours sont incapables. Jules Sandeau est parti pour Naples avec le portefeuille de Rothschild, et M. de Musset a eu pour vous, à Venise, les plus charmants égards. Bref, je suis coupable d'irrévérence envers M. de Lamennais et M. Pierre Leroux, deux de vos patriarches, dont vous deviez, madame, en tout état de cause, prendre la défense.

Je ne parle pas de M. *Kador*. Les noms propres n'ont pas d'orthographe, et un K pour

un C n'est qu'une médiocre inexactitude. Vous pouvez, d'ailleurs, madame, manquer un peu de mémoire et ne pas vous souvenir de tous vos traits d'esprit.

Un dernier mot, je termine.

Toutes mes biographies sont dictées par le sentiment le plus consciencieux. La vôtre surtout, la plus délicate sans contredit, a été l'objet d'un soin particulier. Pourtant, vous le voyez, madame, avec tout le désir possible de vous être agréable, je n'ai réussi qu'à m'attirer vos reproches. Dois-je en conclure que l'histoire contemporaine est une arche sainte à laquelle il ne faut jamais porter la main? Non vraiment, et je vous affirme qu'on peut en approcher sans être frappé de mort.

Agréez, je vous prie, madame, l'hommage de mon respectueux dévouement et de mon admiration profonde.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Nos lecteurs doivent comprendre toute la difficulté de la situation, aujourd'hui que M. de Lamennais est mort et que la tombe donne en quelque sorte aux reproches de madame Sand une sanction lugubre.

Nous marchons sur un terrain brûlant.

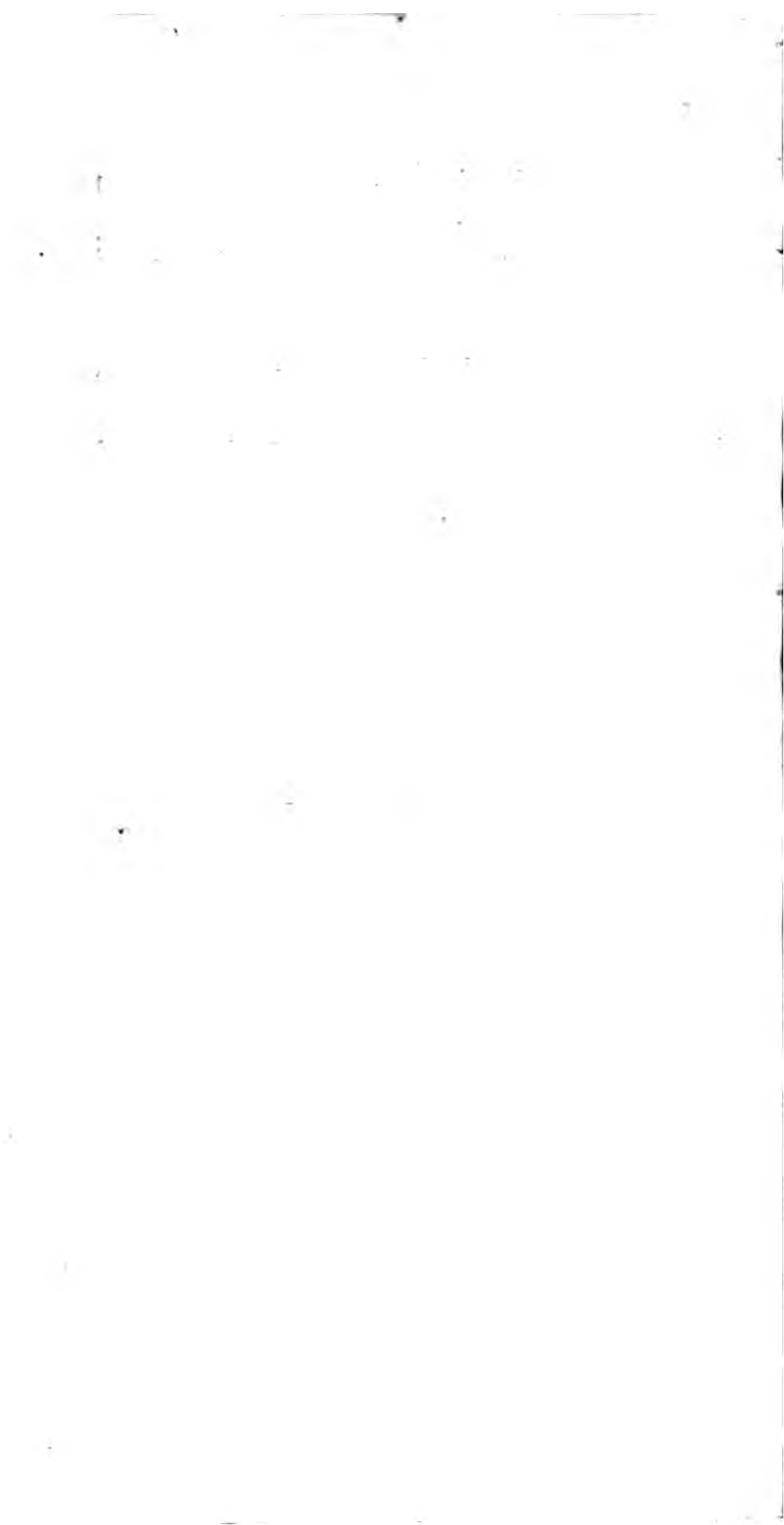
Mais est-ce une raison de briser notre plume et de nous taire ? Nous ne le pensons pas.

Si l'ombre du grand écrivain se dressait devant nous à cette heure, nous lui dirions sans crainte en quoi sa vie a été

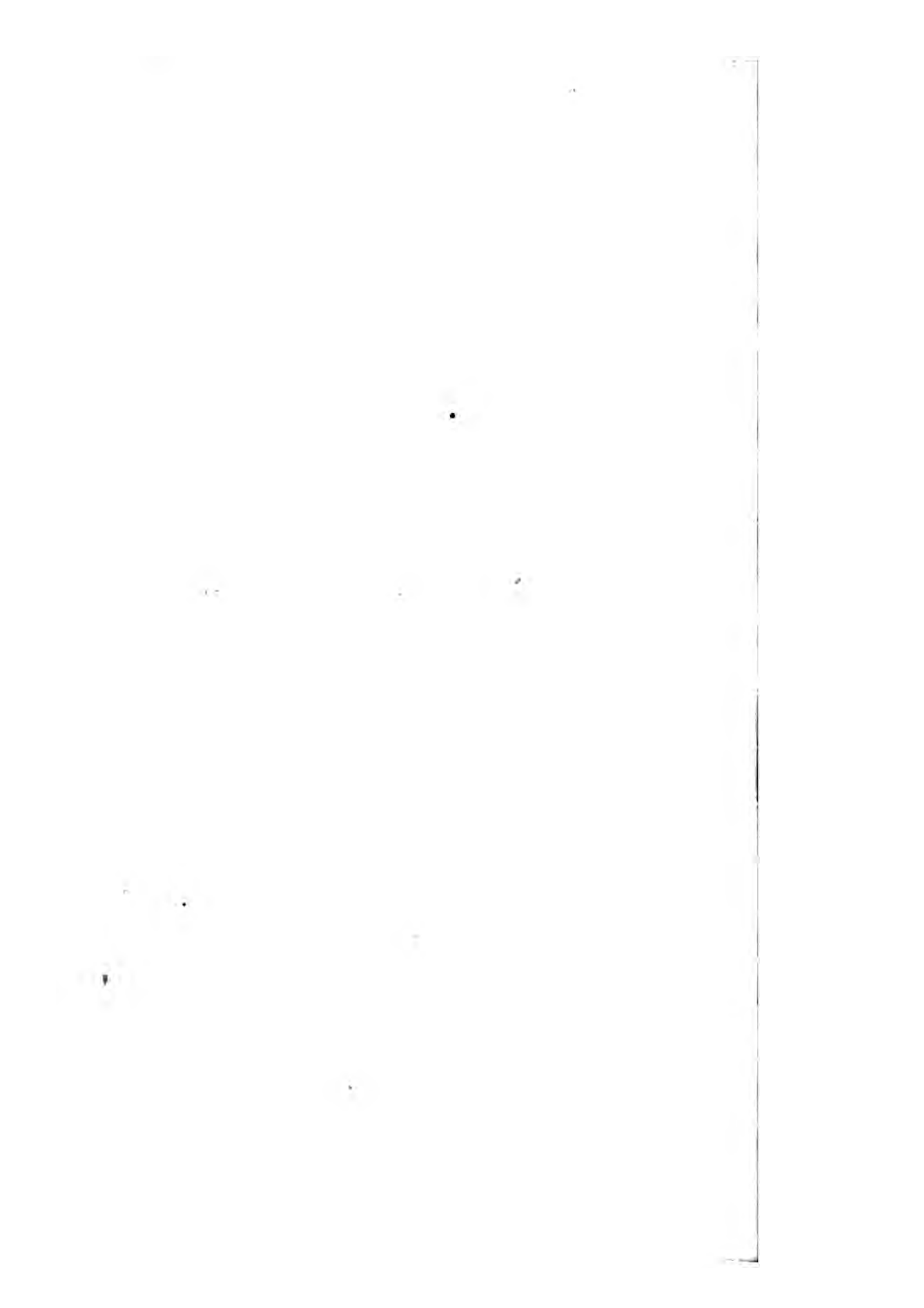
glorieuse, en quoi ses actes nous ont paru blâmables.

C'est surtout le jour où une tombe se ferme qu'il est permis d'ouvrir l'histoire.

E. de M.



L'ABBÉ DE LAMENNAIS



Félicité de Lamennais est né à Saint-Malo, le 19 juin 1782, dans la rue où, à treize années de là, Chateaubriand avait vu le jour.

Ces deux défenseurs du catholicisme ont eu le même berceau.

L'un et l'autre ont combattu l'hydre de l'irréligion. Chateaubriand luttait jusqu'à sa mort. Son compatriote avait depuis

longtemps jeté les armes et laissé passer le monstre.

Issu d'une ancienne famille d'armateurs, anoblie par Louis XIV¹ pour avoir aidé Duquesne à battre les flottes hollandaises², le jeune Lamennais manifesta, dès son plus jeune âge, une répugnance invincible à embrasser la carrière du commerce.

Enfant de chœur à la cathédrale, il avait été frappé des pompes diocésaines, et, de retour à la maison, il édifiait de petites chapelles, imitant ce qu'il avait vu à l'église et s'exerçant aux cérémonies du culte.

¹ Avant les lettres patentes du roi, cette famille s'appelait *Robert*.

² Les négociants de Saint-Malo avaient, en outre, prêté douze millions au Trésor public pour construire les remparts de la ville.

Sa mère, pieuse et sainte femme, était ravie des dispositions de son fils.

Quant au père, moins dévot ou plus prévoyant, il renversa les chapelles et envoya leur jeune desservant à l'école.

Malheureusement il fallait passer à côté de la cathédrale pour s'y rendre. L'enfant céda presque toujours à la tentation de servir cinq ou six messes de chanoines. Cette nouvelle façon de faire l'école buissonnière lui attira de vertes réprimandes. M. de Lamennais père alla se plaindre à l'abbé de Pressigny, évêque de Saint-Malo, accusant les sacristains d'attirer son fils et de l'encourager à la désobéissance.

— Vous avez tort, monsieur, répondit

le prélat. Ce serait un acte coupable que de combattre l'attrait religieux et le sentiment de dévotion précoce qui poussent votre fils aux autels. Laissez faire, et ne vous opposez point aux vues de la Providence. Un jour cet enfant sera la gloire de l'Église.

Si monseigneur l'évêque de Saint-Malo n'a pas fait dans sa vie d'autres prédictions mieux justifiées par l'événement; il risque de voir écrire son nom sur la liste des faux prophètes.

La Révolution, qui persécuta les prêtres et ferma les temples aux fidèles, mit un terme aux pieuses révoltes de l'enfant de chœur, ou plutôt lui donna l'occasion d'en essayer d'autres.

Il était d'une nature opiniâtre, d'un caractère aigre, insoumis, chagrin.

Plus on essayait de lui prouver la nécessité de l'étude, plus il cultivait la paresse, plus il s'obtenait dans l'ignorance.

Cet entêtement de Breton devait s'accroître avec l'âge et causer à M. de Lamennais tous les malheurs qui ont affligé son âge mûr.

La mort prématurée de sa mère, qui peut-être, à force de tendresse, aurait corrigé ce défaut, le laissa en butte à toute l'impulsion de ses instincts. Un trouble subit, apporté par les événements révolutionnaires dans les transactions commerciales de la famille, obligeait son père à de

fréquents voyages. L'enfant resta sous la garde d'une vieille gouvernante qui l'aimait, le gâtait, céda à ses mutineries et désespérait de lui apprendre à lire.

On n'avait point osé l'envoyer au collège, comme on y envoyait un frère plus âgé que lui de cinq ou six ans.

Son caractère indomptable eût mis à bout la patience des maîtres et l'eût exposé à de perpétuelles corrections, à une époque où la verge et la fêrule passaient encore pour le moyen le plus infailible d'inculquer la science aux cerveaux rétifs.

Un jour sa gouvernante n'y tint plus, et jeta, par un mouvement de colère, le livre sur lequel, depuis un temps indéfini, elle s'efforçait de lui enseigner les lettres.

— Va-t'en, lui cria-t-elle, va-t'en ! tu ne seras qu'un âne, et tu viendrais me supplier désormais à deux genoux de t'apprendre à lire, que je ne t'écouterais pas. J'y renonce.

— Bon ! fit Lamennais. Alors j'apprendrai seul.

— Je te le défends bien, par exemple !

— Tu me le défends ? Raison de plus.

La vieille femme piquait l'amour-propre du jeune mutin. Tout lui était possible dès que son entêtement se trouvait en jeu. Il ramassa le livre, courut s'enfermer dans sa chambre, retrouva le nom des lettres dans sa mémoire devenue docile, étudia, combina, fit des efforts inouïs d'intelli-

gence pour assembler les syllabes, pour composer les mots, et sut lire au bout de trois jours.

Il apprit à écrire en suivant le même procédé, sans le secours de personne.

Un de ses oncles se chargea de continuer son éducation.

Son frère, Jean-Marie de Lamennais, voulut essayer, pendant les vacances, de lui donner quelques leçons de langue latine ; mais l'obstination recommença. L'élève têtue déchirait l'une après l'autre les pages de son rudiment. On l'enferma dans la bibliothèque pour le punir, et, chose prodigieuse, une fois livré à lui-même, il ouvrit intrépidement un dictionnaire, prit quel-

ques ouvrages latins avec la traduction en regard, procéda comme il avait fait pour la lecture, surmonta tous les obstacles avec une sorte de rage mêlée d'orgueil, et, quand son frère revint aux vacances suivantes, il se mit à le narguer et à traduire couramment *Horace* et *Tacite*.

A partir de cette époque, il conquit sur tous les siens une supériorité brutale, une sorte de droit de despote qu'il n'abandonna plus.

Son oncle, grand partisan de Voltaire et presque athée, s'inclinait devant cette intelligence puissante qui se développait sans maîtres.

Il permettait à son neveu de tout lire.

Celui-ci, dévorant les volumes, passa des œuvres de Rousseau à celles de Malebranche ; il chercha tour à tour la vérité dans Voltaire, Bayle, Spinoza, Condillac, se perdit au milieu du chaos des doctrines philosophiques et n'arriva qu'au doute.

La foi s'éteignit dans son âme.

A la réouverture des églises, il refusa de faire sa première communion.

— Plus tard ! j'y réfléchirai ! disait-il quand on lui parlait de ce devoir religieux à accomplir : je ne suis pas convaincu de la divinité du christianisme.

Et il se replongea dans l'étude, demandant à la philosophie un flambeau et n'en obtenant qu'un surcroît de ténèbres.

A dix-huit ans, il sortit de sa bibliothèque poudreuse et voulut voir le monde.

C'était un horizon nouveau pour lui.

Du premier coup d'œil il crut apercevoir le bonheur en perspective. Il salua ce fantôme brillant des illusions, qui nous entraîne tous tant que nous sommes à sa poursuite, pour nous laisser bientôt, halepants et désolés, dans les steppes arides du regret.

Le monde juge un homme par son extérieur. Jamais il ne cherche à découvrir nos mérites cachés. Malheur à quiconque a contre soi les apparences.

Notre jeune philosophe n'eut aucun succès dans les sociétés qu'il fréquenta.

Pâle, chétif et malingre, il voyait les femmes passer auprès de lui d'un air dédaigneux. Il essaya, mais en vain, d'acquérir les manières sémillantes et le ton léger des beaux fils dont il ambitionnait les triomphes ; toutes ces qualités mondaines étaient antipathiques à sa nature.

Il craignit le ridicule, et tomba dans l'aigreur.

Sa parole brève, saccadée, tranchante, déplaisait souverainement et lui attirait ces railleries déguisées, ce sarcasme poli, ces humiliations sourdes, en présence desquelles la colère est impuissante et ne réussit qu'à vous donner les torts.

Un amour violent, une passion malheureuse et sans espoir, acheva de découra-

ger le jeune homme. Il prit en dégoût et en haine ce monde qu'il avait voulu connaître et rentra dans la solitude, honteux, désespéré, pleurant tous ses rêves évanouis, toutes ses espérances perdues.

Son frère, qui se destinait à la prêtrise, le visita dans sa retraite et lui prodigua les consolations chrétiennes, les seules qui dans un malheur sérieux puissent, ici-bas, sécher nos larmes.

Félicité de Lamennais fut touché de la grâce et se décida à faire sa première communion.

Il entra dans sa vingt-deuxième année.

Le collège de Saint-Malo l'accepta comme

professeur de mathématiques. Il reprit ses chères études, les dirigeant toutes, à partir de cette époque, vers un point de vue religieux.

Dès lors, il songeait à imiter son frère et à demander les ordres.

M. de Lamennais père venait de mourir, sans avoir pu réparer les brèches faites à sa fortune. Plusieurs millions s'étaient engloutis dans le gouffre révolutionnaire, et les fils de l'armateur n'héritaient que de la ruine. Ils s'établirent à la Chênaie, modeste maison de plaisance, située à deux lieues de Dinan, hypothéquée au delà de sa valeur, et dont ils ne purent empêcher la vente qu'à force de travail et de sacrifices.

Ils se décidèrent à chercher des ressources dans leur plume.

Vers la fin de 1808, ils publièrent un ouvrage intitulé : *Réflexions sur l'état de l'Église en France.*

Dans ce livre, ils reprochaient au clergé son ignorance et prouvaient que ses membres n'étaient point assez unis pour reconquérir la force et la considération enlevées à ce grand corps par les événements.

La police de l'Empire ne goûta pas l'argumentation des auteurs.

Elle leur signifia de garder le silence et fit saisir tous les exemplaires de l'œuvre.

En devenant décidément religieux,

Félicité de Lamennais n'avait pas dépouillé ce caractère mutin, cet entêtement despotique, inhérent en quelque sorte à sa nature, et que nous l'avons vu conserver jusqu'à ses derniers jours. L'Empereur osant juger et condamner ses livres lui semblait une énormité sans exemple. Il déclara qu'il voulait venir à Paris lutter contre le colosse et lui démontrer que son pouvoir devait s'arrêter au seuil de la pensée.

Son frère, nommé supérieur du séminaire de Saint-Malo, ne parvint qu'à grand-peine à le détourner de ce projet dangereux.

M. de Lamennais, alors âgé de vingt-neuf ans, reçut la tonsure et les ordres mi-

neurs. Vers la fin de 1812, il fut promu au sous-diaconat.

Il travaillait à un nouveau livre, *De l'institution des évêques*, et à une traduction très-estimée du *Guide spirituel* de Louis de Blois.

Cet ouvrage fut le dernier qu'il écrivit avec son frère.

Poussé par sa rancune, que six années n'avaient pu éteindre, il sortit du séminaire avec le titre de diacre, et prit, en 1814, le chemin de la capitale. Il désirait être témoin de la chute prévue du persécuteur de son livre et appelait de tous ses vœux le retour des rois légitimes.

Il ne tarda pas à être satisfait.

Le jour où les Bourbons rentrèrent à Paris, il donna, comme beaucoup d'autres, un coup de pied au lion qui ne pouvait plus se défendre ; il l'accabla d'injures au sujet de l'établissement de l'Université, la désignant au nouveau pouvoir comme une institution vicieuse , immorale , impie , bonne à renverser sur l'heure et de fond en comble.

M. de Lamennais habitait alors une mansarde de la rue Saint-Jacques. Il était fort pauvre.

Sa publication allait lui rapporter d'assez beaux bénéfices, quand tout à coup la nouvelle du débarquement de l'Empereur à Cannes vint le frapper d'épouvante.

Sans prendre le temps de demander aux

libraires qui avaient vendu son pamphlet un règlement de comptes, il se hâta de fuir et de se réfugier à Londres.

Il y arriva dénué de toute espèce de ressource.

Un ecclésiastique français, l'abbé Carron, directeur d'un pensionnat spécial pour les enfants des émigrés, lui offrit un asile.

Chez ce compatriote généreux, M. de Lamennais se vit entouré d'égards. Il y resta jusqu'au jour où il connut assez la langue anglaise pour chercher un emploi.

Lady Jerningham, sœur de lord Strafford, avait besoin d'un précepteur pour ses enfants. Le diacre de Saint-Malo se présenta chez elle, muni d'une lettre de l'abbé Carron.

Timide, embarrassé, vêtu d'une soutane qui montrait la corde, et roulant entre ses doigts un chapeau crasseux, il fut assez mal reçu par la grande dame. Elle ne lui offrit même pas un siège et le renvoya, disant qu'elle aviserait.

Le solliciteur parti, elle se hâta d'écrire à l'abbé Carron :

« Je ne veux pas de cet homme-là ; il est trop laid et il a l'air trop bête. »

Sur le premier point, lady Jerningham n'avait pas tort ; mais elle se montrait sur le second d'une médiocre sagacité. Quelle que soit la laideur d'un homme de génie, il est rare que son visage n'ait pas un rayonnement visible pour tous, excepté

pour les sots. Nous regrettons de le dire à la sœur de lord Strafford, si elle est toujours de ce monde.

L'abbé Carron consola son compatriote et le garda chez lui.

Au mois de novembre 1815, après la chute définitive de l'Empire, le directeur du pensionnat traversa le détroit, avec tous ses élèves et M. de Lamennais, pour venir s'installer à Paris aux Feuillantines.

— Tout va bien, le pays est calme, dit-il au diacre. Vous avez trente ans ; n'attendez pas davantage et faites-vous ordonner prêtre.

M. de Lamennais suivit ce conseil. Il entra à Saint-Sulpice.

Mais il était écrit que les tribulations et les déboires le suivraient en tous lieux.

Soit qu'il y eût en lui quelque chose d'antipathique, soit que son entêtement naturel et la difficulté de son caractère indisposassent les supérieurs, on le fatigua par des taquineries constantes. Là aussi on lui trouvait l'*air bête*. Ses confrères les séminaristes le fuyaient comme un lépreux. On le laissait se promener seul, mélancolique et morne, dans les jardins et dans les cloîtres.

Il sortit avant l'ordination et regagna les Feuillantines, où il composa les premiers chapitres de l'*Essai sur l'Indifférence*.

Quelques mois après il partit pour la

Bretagne, afin d'aller demander la prêtrise à l'évêque de Rennes ; puis il revint à Paris achever son livre.

Qu'on ouvre aujourd'hui ce premier ouvrage de M. de Lamennais, et l'on y trouvera la plus belle défense du catholicisme qui ait été présentée depuis Origène et saint Augustin. Le jeune prêtre avait, en quelque sorte, tâté le pouls de son siècle ; il avait compris sur-le-champ de quelle maladie profonde il était atteint. Sauf une certaine brutalité de logique et un peu d'emphase dans le style, toutes les pages de l'œuvre ont un cachet de vérité lumineuse, de conviction sincère et d'orthodoxie qui seront à tout jamais la condamnation de l'homme qui les a écrites.

Après s'être élevé de prime abord à la hauteur des Pères de l'Église, après s'être construit un édifice de gloire sur les bases de la foi, on a vu M. de Lamennais le démolir de ses propres mains et en semer les débris dans le champ de l'erreur.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Quelle fut la cause de ce revirement fatal, de cette incompréhensible volte-face, de cette métamorphose inouïe d'un ange de lumière en démon ? Qu'aviez-vous besoin d'aller frapper à la porte du sanctuaire et de vous le faire ouvrir pour le désertir lâchement ? Fils de l'autel, ne deviez-vous en approcher que pour y déposer des souillures ? Ministre du Christ, était-ce à vous de le trahir comme Judas et de lui donner

un baiser vendu? Quoi! vous prenez en main le flambeau, vous éclairez les peuples, et vous essayez ensuite de les rejeter dans l'ombre! Vous érigez vos rancunes en doctrines, votre apostasie en système, et vous croyez qu'on peut ainsi mentir impunément à sa conscience et à Dieu?

Non, détrompez-vous.

Ceux-là mêmes qui ont profité de vos parjures ne vous ont jamais accordé leur estime.

Si vous avez pu croire que vous étiez populaire, vous avez cru à un mensonge. On n'aime pas, en France, le soldat qui change de drapeau. Chez nous, pour être pasteur du peuple, il faut de l'honnêteté dans la doctrine. Si vous aviez une fois re-

connu la fausseté de vos enseignements, il ne fallait pas remonter en chaire et prêcher de nouveau.

Qui nous dit, docteur, que tu ne te trompes pas encore? Cet autre flambeau ne va-t-il pas s'éteindre dans d'autres ténèbres?

Toi qui trébuches et chancelles, oses-tu bien avancer le bras pour nous soutenir?

Arrière, faux apôtre!

Libre à toi de ne plus croire à l'infaillibilité du pape, après l'avoir hautement proclamée dans tes écrits; mais aussi, libre à nous de ne pas croire à ta propre infaillibilité, bâton rompu qui se briserait entre nos mains.

Il est temps de parler haut et d'arra-

cher les masques. Dieu a jugé M. de Lamennais, nous le jugeons à notre tour.

Cet enfant mutin, que nous avons vu, dès le berceau, s'obstiner à ne croire qu'en lui; cette nature bretonne, en lutte incessante avec la première des autorités, celle de la famille, devait se révolter plus tard contre toutes les autres autorités, politiques et religieuses. Chez M. de Lamennais, l'orgueil marchait de pair avec l'obstination. Physiquement antipathique à la plupart de ceux qui l'entouraient, il jura de les dominer par la puissance morale, par la force du génie, et l'ambition vint se mettre en tiers avec son entêtement et son orgueil.

Après le succès du livre sur l'*Indiffé-*

rence, il se vit recherché de MM. de Villèle, de Chateaubriand, de Bonald et de Frayssinous.

Par eux et avec eux, il fonda le *Conservateur*, afin de battre en brèche le ministère Decazes, qui bientôt croula sous leurs efforts.

Honoré de la confiance du roi, M. de Villèle ne put donner des portefeuilles à tous ses amis de la presse qui l'avaient aidé à vaincre. Ceux qui le suivirent au pouvoir furent pour lui; mais les autres se déclarant *incorruptibles*, recommencèrent la bataille contre le ministre gourmand qui mangeait le gâteau sans eux.

L'abbé de Lamennais, Martainville et Saint-Victor firent ensemble une ligue of-

fensive et défensive, et le premier numéro du *Drapeau blanc* parut¹.

En griffant chaque jour M. de Villèle de leur plume, ils pensaient l'amener facilement à composition.

Martainville ne voulait que des billets de banque, Saint-Victor désirait une place de maître des requêtes, et M. de Lamennais se fût modestement contenté du chapeau de cardinal.

Ne le voyant pas venir, il prit le parti de montrer les dents à la cour de Rome.

Croyez-vous, très-saint-père, qu'un homme de notre sorte va s'escrimer du

¹ M. de Lamennais travaillait également, à cette époque, dans le *Mémorial catholique* et dans la *Quotidienne*.

matin au soir à rompre des lances en votre honneur, sans obtenir pour récompense un peu d'écarlate? La barrette, s'il vous plaît, et nous continuerons à vous défendre, sinon Votre Sainteté pourra s'en repentir.

Et voilà M. de Lamennais semant de droite et de gauche, sur les pages du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, nombre de théories sociales et religieuses, passablement suspectes et frisant l'hérésie. Dans les deux derniers tomes, il continue de lancer les mêmes flèches, regardant toujours du côté des Alpes s'il ne voit rien venir.

Fatigué d'attendre, il part pour Rome, curieux de sonder lui-même les intentions

du sacré collège au sujet de ce chapeau tant désiré.

Le pape et les cardinaux le reçoivent à merveille. On le fête; le Vatican lui ouvre ses portes toutes grandes comme à un hôte de distinction; l'accueil est on ne peut plus honorable. Avec des formes douces, insinuanes et paternelles, on lui conseille de mettre quelque modération dans ses écrits, mais on ne lui parle pas du chapeau ¹.

Désappointé, furieux, M. de Lamennais

¹ Quelques intimes, entre autres M. de Bonald, firent courir le bruit que le pape avait offert la pourpre à l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence*, mais que celui-ci l'avait noblement refusée. Cette adroite imposture, acceptée par le public, consola un peu M. de Lamennais de ses mécomptes. M. de Loménie, dans ses *Contemporains illustres*, y est pris lui-même et donne ce faux bruit pour une vérité.

revient en France, et va boudier deux ans sous les ombrages de la Chênaie.

Il traduit dans sa retraite *l'Imitation de Jésus-Christ*, tout en cherchant par quels moyens il décidera Rome à le satisfaire.

Évidemment on ne l'estime pas à sa valeur. D'autres manœuvres deviennent indispensables pour amener le pape et le sacré collège à contenter son désir. En conséquence il écrit un nouveau livre ¹, où il souffle sur les vieilles haines du gallicanisme. La cendre s'anime, l'étincelle jaillit, le feu se rallume.

¹ *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre social et politique.*

— Voyons, dit M. de Lamennais, ce que Rome pensera de cet incendie !

Mais, sans attendre l'avis du pouvoir spirituel, le pouvoir temporel crut qu'il était de son droit de châtier l'écrivain.

L'abbé de Lamennais, cité devant les tribunaux et défendu par Berryer, ne fut condamné qu'à trente-six francs d'amende. C'était presque un acquittement. Néanmoins il ne pardonna point aux juges, et leur cria d'une voix courroucée :

— Je vous apprendrai ce que c'est qu'un prêtre !

Ce mot peint l'homme.

Rancune, violence, colère, ambition hainense, voilà tout M. de Lamennais.

Indignés de sa conduite, les évêques de France fulminent contre lui ¹. L'orage est terrible ; il a peur et retourne s'enfermer à la Chênaie, où il semble manifester quelque repentir de ses torts, et donner au clergé une sorte de réparation, en composant de petits livres pieux et remplis d'onction chrétienne ².

Il passa de la sorte les années 1827 et 1828.

On pouvait le croire revenu à résipiscence ; mais ce n'était qu'un repos hypocrite, un temps d'arrêt pour tromper ses

¹ « N'ayez pas peur, lui écrivait M. de Bonald. Allez toujours, et laissez coasser les grenouilles ! » Mais M. de Bonald n'était pas encore évêque.

² *Le Guide du premier âge* et *la Journée du chrétien*.

antagonistes et les attaquer à coup sûr quand ils ne seraient plus en état de défense.

Ah ! très-saint-père , vous êtes têtue ? Je suis Breton. Ah ! vous persistez à me refuser la pourpre ? Nous allons voir.

Et M. de Lamennais, sans hésitation et sans retard, publie un volume avec ce titre : *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*¹.

¹ Voici quelques jugements portés sur M. de Lamennais à cette époque :

« Prêtre paradoxal, dissemblable à lui-même ; philosophe-théologien , combattant la raison par la tradition, et prouvant la tradition par la raison ; républicain , soumettant la souveraineté du peuple à un pontife par son propre droit souverain. Papiste, allant à Rome proposer un duel mystique au pape ; traducteur de « *l'Imitation de Jésus-Christ*, » appe-

Il faut, en vérité, que, chez nous, l'esprit de parti soit bien aveugle ou bien dépourvu de conscience, pour que certaines gens aient cru devoir appuyer de leur approbation ce prêtre ambitieux, dont tous les actes avaient l'intérêt personnel pour mobile et qui mettait le feu au saint-siège,

lant les peuples à la révolte, et, pour en finir, Rousseau en soutane, simple, naïf, dialecticien, éloquent et sublime, comme l'auteur des *Confessions*, de la *Lettre à l'archevêque de Paris*, d'*Héloïse* et d'*Emile*.

Le baron MASSIAS, *Coups de pinceau historiques*.

« L'abbé de Lamennais est une sorte de Diderot catholique ; s'il continuait, nous tremblerions qu'il ne devint l'autre. Sa célébrité est supérieure à son génie. S'il n'y prend garde, elle se modifiera beaucoup avec le temps. »

MADROLLE, *Défense de l'ordre social*.

« Le Diderot catholique et le Rousseau en soutane, dit Quérard dans une brochure publiée en 1849, est aujourd'hui un Babeuf en rabat. »

comme un incendiaire brûle la maison qu'on lui défend de piller.

Tout est permis, va-t-on nous dire, quand il s'agit du triomphe d'un principe.

Cela n'est pas vrai.

Il y a des secours qui flétrissent, il y a des interventions qui déshonorent.

Et vous l'avez si bien compris vous-mêmes, que jamais vous n'avez regardé cet homme comme un frère. Il était votre instrument, votre esclave, il vous servait de levier. Sa haine était un brandon que vous acceptiez pour allumer vos torches ; mais votre main ne cherchait pas la sienne ; mais votre regard se détournait de son regard. Vous aviez lu sur son front ce mot

honteux qu'aucun parti n'accepte : Apostat !

Il est mort, allez-vous dire ; au moins respectez sa tombe.

Nous répondrons : Que Dieu ait son âme et lui pardonne !

Mais il serait immoral, il serait impie de garder le silence et de tromper le présent au préjudice de l'avenir. Il est bon de dessiller les yeux des peuples et de leur montrer le squelette de ces grands agitateurs qui n'ont obéi qu'à leur instinct haineux et à leur ambition effrénée, tout en essayant de convaincre de leur désintéressement les classes naïves.

Nous ne changeons pas une ligne aux biographies déjà connues de M. de La-

mennais, nous n'ajoutons pas une lettre à son histoire ; nous le jugeons sans rancune, sans colère.

Il faut que toute vérité se dise.

Les opinions démocratiques de ce prêtre n'ont jamais été sincères ; elles n'étaient chez lui qu'un calcul, elles n'avaient pour but qu'une vengeance. Si l'on eût donné le chapeau de cardinal à M. de Lamennais, vous n'auriez pas eu d'ennemi plus fougueux, plus acharné, plus implacable.

Posez la main sur votre conscience, et soutenez le contraire.

En parcourant les œuvres de cet écrivain, œuvres de style et de génie, mais plus tristes par cela même et plus dange-

reuses, on est effrayé de l'audace avec laquelle ses doctrines du lendemain donnent le démenti à ses doctrines de la veille. Il se soufflette lui-même, sur sa propre joue, sans que rougeur s'ensuive. Il n'a plus de honte, il n'a que du fiel. Peu lui importent les contradictions, peu lui importent les mensonges, pourvu que Rome sache de quel homme elle refuse de satisfaire l'orgueil.

L'archevêque de Paris condamna par un mandement le dernier volume dont nous avons donné le titre.

M. de Lamennais, qui avait cru, jusquelà, devoir jouer une comédie de soumission, jeta brusquement le masque et

répondit au prélat par deux lettres furibondes.

Il voyait la Révolution de juillet en perspective.

Quand elle éclata, il poussa un cri de victoire, dont tous les organes de la publicité se firent l'écho et qui retentit d'un bout du monde à l'autre.

« Eh bien, criait-il, où étaient les torts ? Ne vous disais-je pas que la société marchait sur une route fatale ? Tous les rois de l'Europe avaient perdu le sens, et le pape lui-même était frappé de vertige. Le ciel est pour moi, la Providence consolide mes doctrines. Vous l'avez voulu ! vous l'avez voulu ! »

Jusqu'à ce jour, il y avait eu simple-

ment protestation de la part des évêques et du saint-siège.

M. de Lamennais n'était pas condamné.

Comme les événements semblaient lui donner raison, presque tout le clergé de France prit parti pour lui.

Nombre de jeunes prêtres le proclamèrent un réformateur sublime et se déclarèrent hautement ses prosélytes.

Au premier rang de cette troupe enthousiaste se distinguaient l'abbé Bautain, l'abbé Lacordaire, l'abbé Gerbet et l'abbé de Salinis, depuis évêque d'Amiens.

Montalembert appuya de son influence l'apôtre et ses disciples.

L'Avenir se fonda. L'épigraphe du nouveau journal était *Dieu et Liberté*.

Regardant toujours du côté de Rome

et ne voyant point arriver la barrette, M. de Lamennais glissa dans l'*Avenir* certains articles où il présentait aux sociétés modernes la théocratie comme unique refuge.

C'était allumer une mine capable de faire sauter le monde.

Gardant le silence, au moment où se prêchaient de semblables doctrines, Rome pouvait laisser croire aux rois de l'Europe qu'elle approuvait le novateur et qu'elle se disposait à fondre toutes les couronnes pour les réunir en une seule sur la tête du pape.

Décidément il fallait en finir.

Averti qu'il allait être condamné, M. de Lamennais suspendit son journal, et courut en Italie pour conjurer l'orage.

« Il voulait, dit M. de Loménie, deman-

der lui-même à Rome une sanction ou une censure. Ce voyage n'eut aucun résultat. Après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir une décision formelle, il se déterminâ à revenir en France, annonçant la résolution de recommencer ses travaux¹. »

Mais à peine était-il sorti de Rome que les foudres du Vatican tonnèrent.

Une lettre encyclique du 15 août 1852 condamna les articles de l'*Avenir*, déclarant qu'ils étaient rédigés avec *une méchanceté sans retenue, une science sans pudeur et une licence sans bornes*.

Ceux qui ont pu voir la colère de l'abbé de Lamennais à cette nouvelle terrible ne peuvent se la rappeler sans effroi.

¹ *Galerie des Contemporains illustres* (1840).

Tous ses amis, tous ses disciples, lui criaient en vain :

— Soumettez-vous ! soumettez-vous !

Il les repoussait d'un air sombre, serrait les poings, et répondait :

— Jamais !

Son frère, arrivé de Bretagne en toute hâte, vint joindre ses supplications à celles des rédacteurs de l'*Avenir*. M. de Lamennais lui tourna le dos et ne daigna même pas lui répondre.

Le pauvre Jean-Marie insista, supplia, pleura.

— Ah ! mon frère, disait-il avec des sanglots, vous voulez donc être hérétique ?

M. de Lamennais haussa les épaules,

prit une chaise et s'assit dans un coin de la chambre, la face contre le mur. Il resta deux heures ainsi sans prononcer une syllabe et sans regarder son frère, qui parlait et suppliait toujours.

Le lendemain, le rédacteur en chef de *l'Avenir* dit la messe comme de coutume.

Au moment où il descendait de l'autel, l'abbé Gerbet et l'abbé Lacordaire firent une nouvelle tentative pour le fléchir. Ils tombèrent tous les deux à ses genoux en le conjurant de rentrer dans le giron de l'Église.

— Retirez-vous ! cria-t-il avec une sorte de rage. Me donner de semblables conseils est une trahison ! Vous m'abandonnez, je marcherai seul.

— Ainsi vous persistez? demanda Laccordaire.

— Je persiste.

— En ce cas, Dieu vous sauve!... Adieu, tout est fini entre nous!

Et les disciples quittèrent le maître pour ne plus le revoir.

On ne savait quel parti prendre pour briser cette tête de fer. Quelqu'un nous affirme que l'archevêque s'entremet officieusement, et laissa voir en perspective le chapeau de cardinal comme prix de l'obéissance.

Le fait nous paraît bien invraisemblable.

Toujours est-il que M. de Lamennais, au moment où l'on ne devait plus s'y attendre, fit une première adhésion, puis

une seconde, trouvées l'une et l'autre incomplètes par la cour de Rome. Enfin, il se décida à accepter purement et simplement les doctrines de l'encyclique, disant à l'archevêque :

— Je signe que *le pape est Dieu*, mais je le signe pour avoir la paix.

Il quitta Paris et alla de nouveau s'enfermer dans sa solitude de Bretagne.

Dix-huit mois durant il y resta sans donner signe d'existence.

Qu'attendait-il ? sa nomination au sacré collège ? On serait tenté de le supposer, et les *Paroles d'un Croyant*, publiées vers le milieu de 1834, ne sont peut-être que le résultat fatal d'une dernière espérance trompée.

Chacun de nous se rappelle le tressail-

lement de la vieille Europe à la publication de cette œuvre terrible¹.

¹ Tous les hommes d'intelligence amis de M. de Lamennais n'eurent qu'une voix pour lui jeter le blâme.

— Que pensez-vous des *Paroles d'un Croyant*? demandait-on à Jules Lechevalier. — C'est l'Évangile diabolique de la science sociale, répondit-il, l'Apocalypse du démon.

Chateaubriand s'écria : — Mais à quoi songe donc ce prêtre? Il ouvre un club sous un clocher!

— Bon! dit Michaud, voilà 95 qui fait ses Pâques!

M. de Sainte-Beuve, seul, l'illustre critique actuel du *Motiteur*, aujourd'hui homme d'ordre par excellence, approuvait cette œuvre antisociale et impie. Il se chargeait d'aller corriger les épreuves chez Pagnerre, éditeur du livre, et préparait dans la *Revue des Deux-Mondes* un article flamboyant pour lancer la première édition.

Un poète anonyme de cette époque, indigné des insinuations perfides de l'auteur des *Paroles d'un Croyant* pour exciter les classes indigentes contre les riches, envoya les vers suivants à M. de Lamennais :

S'il est vrai que, courbé sous des lois homicides,
Le pauvre est là qui meurt de faim,

Jamais le génie d'un homme ne s'était élevé plus haut dans les régions de la poésie et de l'éloquence.

A côté de pages célestes et remplies d'une évangélique douceur, il y a dans ce livre des pages sanglantes marquées au fer rouge de la haine :

« C'était par une nuit sombre ; un ciel sans astres pesait sur la terre comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau.

Pour apaiser le cri de ses entrailles vides,
De grands mots galopant sur des coursiers sans brides
Ne valent pas un peu de pain.

Et du pain, ce n'est pas des phrases factieuses,
Des déclamations furibondes et creuses,
Effets tirés sur lui par la mauvaise foi.
Tes pamphlets qu'il achète à l'étal de Pagnerre
Sont un dernier impôt levé sur sa misère,
Et ne profiteront qu'à Pagnerre et qu'à toi.

« Et rien ne troublait le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes, que de fois à autre on entendait au-dessus des campagnes et des cités ;

« Et alors les ténèbres s'épaississaient, et chacun sentait son âme se serrer, et le frisson courir dans ses veines.

« Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes, vêtus de pourpre et la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur sept sièges de fer.

« Et au milieu de la salle s'élevait un trône composé d'ossements, et au pied du trône, en guise d'escabeau, était un crucifix renversé ; et devant le trône, une table d'ébène, et sur la table un vase plein de

sang rouge et écumeux, et un crâne humain.

« Et les sept hommes couronnés paraissaient pensifs et tristes, et, du fond de son orbite creux, leur œil, de temps en temps, laissait échapper des étincelles d'un feu livide.

« Et l'un d'eux s'étant levé s'approcha du trône en chancelant, et mit le pied sur le crucifix.

« En ce moment ses membres tremblèrent, et il sembla près de défaillir. Les autres le regardaient immobiles ; ils ne firent pas le moindre mouvement, mais je ne sais quoi passa sur leur front, et un sourire qui n'est pas de l'homme contracta leurs lèvres.

« Et celui qui avait semblé près de dé-

àillir étendit la main, saisit le vase plein le sang, en versa dans le crâne, et le but.

« Et cette boisson parut le fortifier.

« Et, dressant la tête, ce cri sortit de sa poitrine comme un sourd râlement :

« — Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la liberté ! »

Il est impossible de voir un style plus énergique; mais, nous le demandons, est-il permis de présenter une fantasmagorie plus odieuse? A-t-on jamais écrit des phrases plus entachées de mensonge et de mauvaise foi?

Où donc les avez-vous aperçus, ces princes de la terre qui foulent aux pieds le crucifix et qui boivent du sang dans un crâne d'homme?

Nous regardons autour de nous chez les peuples civilisés, et nous voyons le pouvoir monarchique protéger partout la religion et les lois. S'il y a d'abominables impiétés commises, elles le sont par ceux dont vous allumez la haine et que vous poussez à l'émeute. Quant aux buveurs de sang, tournez-vous, ils vous présentent la main.

Dans le même livre, à quelques pages plus loin, on lit cet autre passage :

« Lorsque vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, votre âme plus contente ?

« La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

« Que faites-vous sur la terre, et n'avez-

vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

« Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

« Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

« Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

« Et qui donc a fait ces créatures chétives ; qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

« Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait ja-

mais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

« Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

« Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

« Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. »

Croira-t-on que le même homme, sur le verso d'une page âcre et féroce, ait écrit ces lignes suaves, parfumées d'espérance et d'amour? Au moment où M. de Lamennais composait ce livre, l'esprit du mal et l'ange du bien ont dû tour à tour combattre dans son âme.

Il est à tout jamais déplorable que la victoire soit restée à Satan.

Rome alluma de nouveau ses foudres et condamna, par une seconde lettre encyclique du 25 juin 1835, les doctrines contenues dans les *Paroles d'un Croyant* comme fausses, calomnieuses, téméraires, conduisant à l'anarchie, contraires à la parole de Dieu, impies et scandaleuses. Le pape ajoutait « que ce livre, peu considé-

rable par son volume, était immense par sa perversité. »

M. de Lamennais ne voulut plus entendre parler de soumission.

Dès ce jour il fut hérétique.

Peu de temps après parut le *Livre du Peuple*, dicté dans les mêmes principes et renfermant les mêmes contrastes.

L'auteur cherchait à conquérir une popularité pour lui-même et pour la justification apparente de sa conduite.

Il excitait les passions, les passions seules lui répondirent.

Une fois les masses orageuses rentrées dans le calme, une fois les colères éteintes, la foule passait à côté de l'écrivain sans lui donner la moindre marque de recon-

naissance et d'affection. Chez elle, il y avait un sentiment instinctif qui, sans lui faire prendre M. de Lamennais en haine, la rendait en quelque sorte honteuse d'avoir écouté sa voix. Elle comprenait qu'elle se rendait complice d'une apostasie, que l'homme qui lui parlait avait le pied sur des ruines et trébuchait à chaque pas contre le parjure.

M. de Lamennais n'a jamais été accueilli par ces témoignages enthousiastes dont les assemblées révolutionnaires se montrent si prodigues envers ceux qu'elles estiment.

Le peuple voyait passer la robe noire du prêtre sous le manteau du tribun, et se demandait ce que cet homme avait fait de son Dieu.

Abordez le premier venu, dans nos campagnes, dans nos villes, n'importe où ; que ce soit un homme dans la force de l'âge, une femme, un vieillard, un enfant, peu importé encore ; ouvrez les *Paroles d'un Croyant* à la scène des rois, lisez le chapitre dans son entier, et dites en terminant : « C'est un prêtre qui a écrit cela ! » Vous verrez l'homme pâlir et le vieillard chanceler sur ses genoux ; la femme et l'enfant feront le signe de la croix, comme pour conjurer l'esprit infernal.

Non, M. de Lamennais n'a jamais été populaire.

Là fut son premier châtiment.

Non, vous n'avez jamais cru en lui ; non, vous ne l'estimiez pas.

Vous le poussiez en avant à l'heure des agressions, parce que vous saviez de quelle force était le venin distillé par sa haine, sa douleur et ses remords.

Vous le trouviez bon pour sonder l'âme, voilà tout.

M. de Lamennais, cédant aux fatales influences qui le poussaient de plus en plus à sa perte, sollicita la permission de défendre les prévenus d'avril. Sur le refus de la cour des pairs, il protesta, et se vit, presque aussitôt, pour ce fait, traduit lui-même devant la haute chambre. Il fut acquitté; mais sa plume déversa le fiel sur les juges qui l'avaient cité à leur barre.

La France assista, dès lors, à un triste spectacle.

Elle vit un des plus beaux talents du

siècle, un écrivain supérieur, un génie incontestable, descendre si bas dans l'opinion publique et dans tous les esprits honnêtes, que chacun refusait de le lire.

Chez M. de Lamennais, l'orgueil blessé se changeait en frénésie.

Dans ses paroles, dans ses écrits et même dans sa personne, il y avait quelque chose de satanique et d'étrange qui faisait peur.

Si madame Sand n'a pas dit le mot fameux : « Taisez-vous, il me semble que j'ai connu le diable ! » elle a dû le penser plus d'une fois. En tout cas, la collaboration de l'illustre auteur de *Lelia* ne put sauver le journal le *Monde*, que M. de Lamennais tua sous lui.

Toutes ses tentatives, comme publiciste, étaient frappées de stérilité.

En février 1848, il fonde le *Peuple constituant*¹, cette feuille n'existe qu'un jour.

¹ M. de Lamennais s'attira dans le *Corsaire*, au mois de juin 1848, le spirituel article qui va suivre, et qu'on attribue à la plume fine et déliée de M. Lepoitevin-Saint-Alme :

« Voilà l'ex-abbé La Mennais qui met décidément « le *Peuple constituant*, » journal socialiste, au-dessus de l'Évangile.

« L'Évangile est un petit livre qui obtint autrefois à son apparition une certaine vogue ; il eut douze éditeurs, nommés apôtres, qui le répandirent dans le petit univers alors connu. Ces éditeurs furent décapités ou crucifiés à cause de ce livre, ce qui n'est jamais arrivé encore au gérant du journal de M. La Mennais, ni à M. La Mennais lui-même.

« Chez les Corinthiens, les Galates, les Éphésiens, les Alexandriens, le petit volume fut tiré à un nombre inouï d'exemplaires. Des légions romaines qu'on appelait la *Foudroyante* et la *Victoriense*, ayant pour co-

M. de Lamennais entre à la *Réforme*, la *Réforme* meurt.

Une sorte de malédiction le suit partout.

A l'une des premières séances de l'Assemblée constituante, il voit entrer dans la salle un homme dont la vue le fait pâlir.

C'est l'abbé Lacordaire, vêtu de son blanc costume de dominicain.

M. de Lamennais baisse les yeux et sem-

lone's Maurice et Victor, se firent massacrer pour l'Évangile. Jamais succès pareil. Homère fut éclipsé.

« Entre autres choses remarquables, ce livre disait : *Celui qui s'abaisse sera exalté, celui qui s'élève sera abaissé. — Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais point qu'il te fût fait. — Heureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés. — Aimez Dieu et votre prochain, voilà la loi et les prophètes.*

« L'ex-abbé La Mennais arrive mil huit cent quarante-huit ans après l'Évangile, et publie le *Peuple constituant*, feuille socialiste adressée nécessairement

ble regarder très-attentivement une feuille de papier placée sur son pupitre.

Pourtant la Chambre entière est émue à l'aspect du grand prédicateur. On le suit des yeux, on est émerveillé de son costume, on est curieux de savoir quelle place il va choisir, et on le regarde passer tout près de M. de Lamennais, qui ne relève pas le front.

Lacordaire monte à l'extrême gauche et va s'asseoir au faite de la seconde travée,

au peuple. Il y a cette différence pourtant que l'Évangile des apôtres se délivre gratis dans les églises, et que le « *Peuple constituant* » se vend 24 francs par an. Aussi le peuple ne balance pas un instant, il va écouter l'Évangile à Saint-Eustache ou à Notre-Dame, et il achète pour 24 francs de pain, de viande et de vêtements. Il n'y a pas encore de journal qui vaille cela.

« L'ex-abbé de La Mennais est un homme de talent et de style, qui paraît garder un ressentiment profond de ce qu'on ne l'a pas nommé pape. »

quatre ou cinq rangs au-dessus de l'ancien rédacteur en chef de l'*Avenir*.

M. de Lamennais regardait toujours sa feuille de papier.

— Savez-vous qui nous arrive là ? lui dit un de ses voisins.

Point de réponse. M. de Lamennais fait la sourde oreille.

— Retournez-vous donc, c'est Lacordaire.

M. de Lamennais ne bouge pas. Son voisin lui tire la manche.

— Là, voyez, tout à fait au-dessus... Il est là.

— Eh ! pour Dieu, laissez-moi ! dit M. de Lamennais poussé à bout. Ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules comme un monde ?

Il n'osait pas dire comme un remords.

Dans ces derniers temps, M. de Lamennais finit par s'apercevoir qu'il avait été le jouet des démocrates. On lui faisait tenir la mèche et allumer la poudre. Il ne voulut pas néanmoins en convenir, obéissant toujours à ce démon de l'obstination qui le possédait dès l'enfance.

Comme tous les hérétiques, il avait un cerveau de bronze, une âme inflexible, un orgueil insensé.

Au quinzième siècle, il serait monté sur le bûcher de Jean Huss plutôt que de convenir de ses torts.

Le dernier travail de M. de Lamennais a pour titre *Esquisse d'une philosophie*. C'est un livre fort beau comme talent et comme style, mais la partie morale est

nulle. M. de Lamennais a bâti sur du sable un édifice qui manque de clef de voûte.

Il commençait une traduction du Dante, quand la mort est venue le saisir.

Son but était d'éclairer les hautes questions scolastiques soulevées par Alighieri et qui sont jusqu'à présent restées obscures.

M. de Lamennais a rendu l'âme le 27 février dernier, dans son logement de la rue du Grand-Chantier, au Marais, où un très-petit nombre de personnes étaient admises à le voir durant sa longue et douloureuse maladie.

Dieu lui a laissé le temps du repentir.

Essayerons-nous de pénétrer les secrets de l'agonie? Faut-il reproduire les versions différentes qui nous sont parvenues? Est-il vrai que des amis impitoyables aient

chassé de la chambre du malade l'Église, qui venait, en mère tendre, lui apporter le pardon?

Cela nous paraît impossible.

Personne au monde ne doit prendre une responsabilité semblable en face de la mort et des jugements de Dieu.

Après tout, certaines gens regardent cela comme fort peu de chose. Qu'importe la damnation d'un homme quand il s'agit de l'honneur d'un drapeau? Perdons les âmes, mais sauvons notre orgueil.

Si la contrainte ne s'est pas assise au chevet du moribond, si M. de Lamennais a conservé jusqu'à son heure dernière cette énergie fouguese dans l'entêtement qui a caractérisé toute sa vie; s'il n'a pas tremblé devant le spectre qui allait lui ouvrir

la tombe, si la vue de l'éternité ne l'a pas glacé d'épouvante, nous n'hésitons pas à dire que ce prêtre est plus fort que Voltaire.

M. de Lamennais était né pour être le Bossuet de notre siècle.

Dieu lui avait mis autour du front l'aurole du génie. Toutes les splendeurs de l'intelligence éclairaient son âme. Hélas ! ôtez au plus pur et au plus radieux des anges son immortelle couronne de soumission et de candeur, vous aurez Satan !

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

M. Dentu fils, libraire au Palais-Royal, a bien voulu nous communiquer une lettre écrite par M. de Lamennais à l'époque de ses plus beaux jours de ferveur chrétienne. Elle est adressée à M. de Nugent, que de cruelles épreuves avaient dégoûté du monde et qui voulait chercher le repos et des consolations dans une retraite religieuse. M. de Lamennais l'y exhorte vivement. Il nous a paru curieux de montrer quel était alors le langage de l'homme qui a refusé les sacrements de l'Église à son heure suprême.

M. de Lamennais a signé *de la Mennais* jusqu'en 1848. A cette époque, il a supprimé la particule et adopté l'orthographe républicaine, qu'il a conservée depuis.

Voici dans toute sa teneur la lettre

adressée à M. de Nugent, et dont il ne nous a été possible de donner qu'un extrait ci-contre.

Paris, 6 juin 1819.

Je pars dans un moment, monsieur ; je n'ai que le temps de vous adresser la lettre que vous désiriez pour M. l'abbé Frayssinous. Depuis hier, j'ai pensé bien des fois à vous avec autant de respect que de tendresse. Je vous porterai tous les jours à l'autel, n'en doutez pas. De grâce, ne différez point d'accomplir ce que Dieu demande de vous ; je vous en conjure en son nom, et c'est en son nom aussi que je vous promets un bonheur tel que vous n'en avez pas goûté depuis longtemps. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Adieu, monsieur ; je suis à jamais tout à vous.

Dimanche.

L'A. F. DE LA MENNAIS.

... grâce, ne
diffère bien demande
le vau du non
r e' en vout prout
re l'anné par quité
epuis mes qui laborat
r ancoral. Adieu,
Mous vout

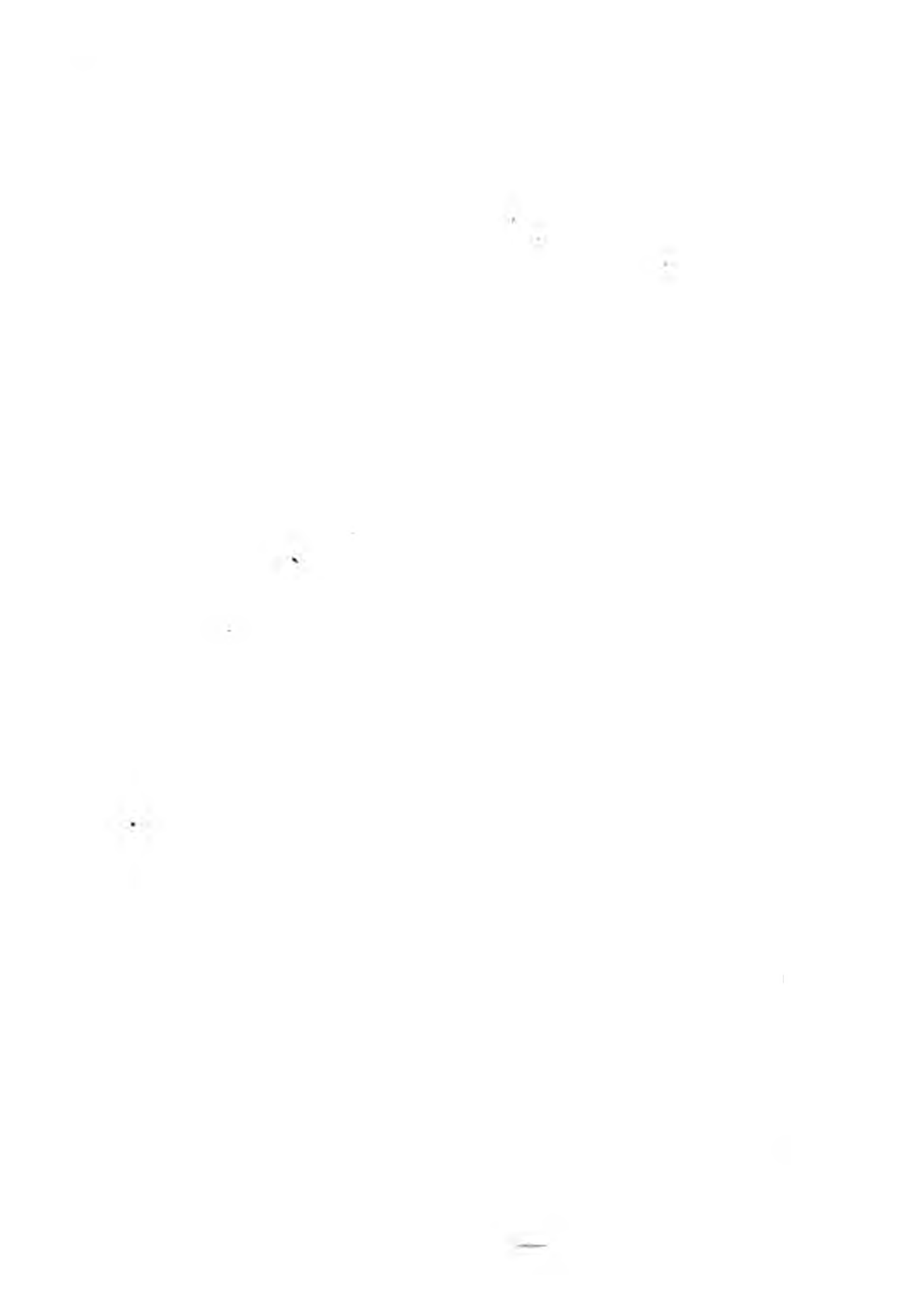
De la Meunier

1875

1875

ALFRED DE MUSSET

PARIS. — IVI. SIMON BACON ET C^e, RUE D'ERFURTH, 1





E. Gervais

A. DE MUSSET

Imp. F. Chardon 1° 30 r. Haute-Seuille Paris

action et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

**ALFRED
DE MUSSET**

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

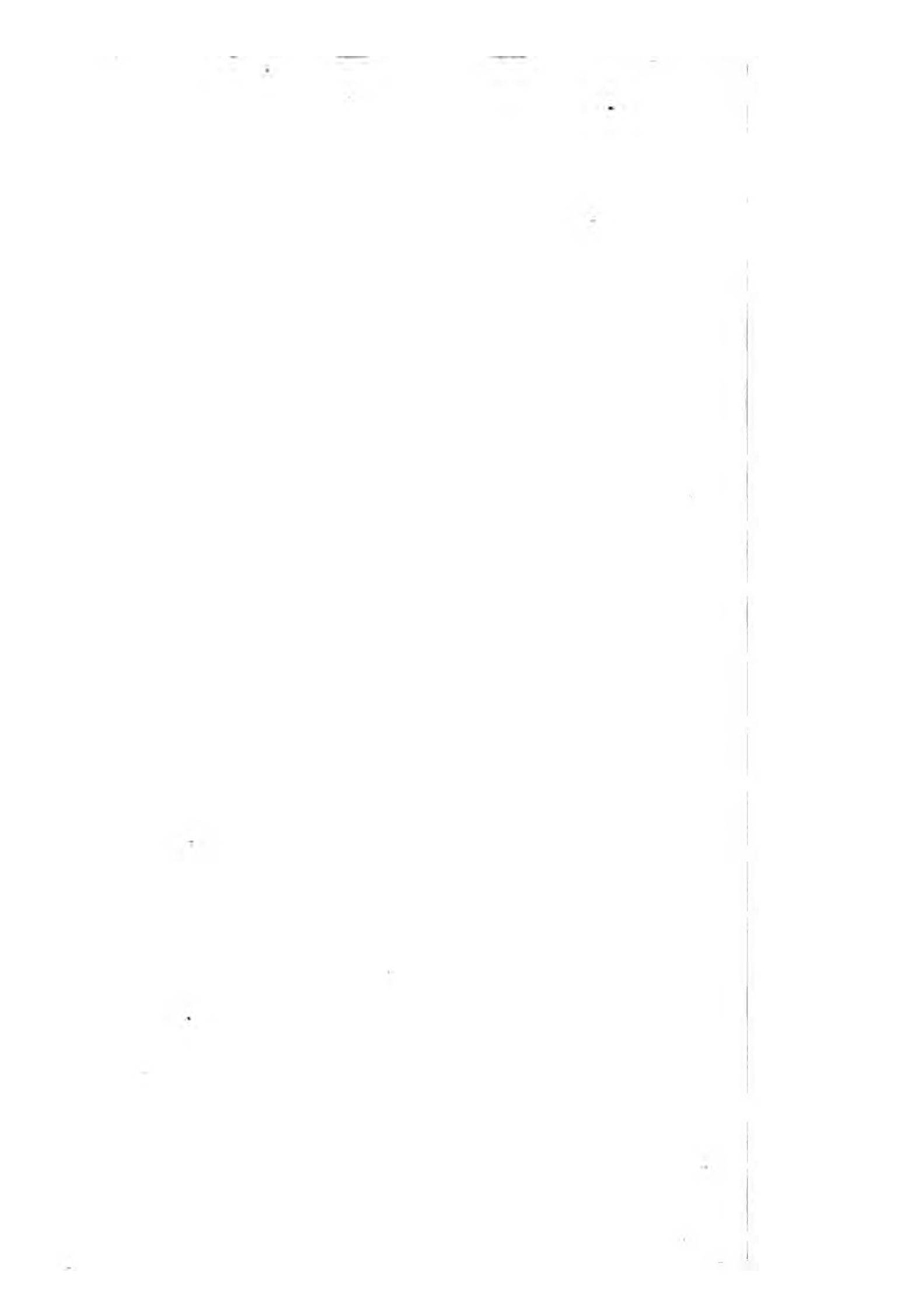
PARIS

J.-P. RORET ET C^{ie}, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE, 9

1854

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



ALFRED DE MUSSET

Oui, nous avons entrepris une rude tâche ; oui, les fibres contemporaines sont irritables, les amours - propres extravagants, les terreurs puériles, les récriminations insensées.

La noble baronne Dudevant (George Sand), traitée d'un bout à l'autre de sa

biographie en véritable reine littéraire, est celle qui nous a, jusqu'à ce jour, causé le plus d'ennuis, suscité le plus d'embaras ¹.

Que feront alors les personnages auxquels nous distribuerons beaucoup de blâme et peu de louange? A quoi faut-il nous attendre de leur part?

Nous sommes dans une véritable fosse aux lions.

Mais devant Dieu, et devant notre conscience, nous avons fait serment d'arracher les masques et de déchirer ce vieux voile d'hypocrisie sous lequel notre siècle cache sa face gangrenée.

¹ Voir les trois lettres imprimées à la fin de ce volume comme pièces justificatives.

Juvénal n'est pas mort : il nous prêtera,
s'il le faut, ses verges inflexibles.

Criez, messieurs, criez au scandale !

Faites-nous des procès, tâchez de tromper le public et de nous donner le cachet d'un diffamateur : le public est avec nous, il rit de vos efforts, il berne votre orgueil, il applaudit à notre hardiesse.

Ah ! vous avez la prétention d'enseigner les peuples ! vous vous posez en réformateurs, vous faites une morale à votre usage. vous prenez une hache et vous démolissez sans être prêts à reconstruire ; et, quand vous montez en chaire, quand vous levez votre étendard, quand vous vous escrimez à l'envi l'un de l'autre de la parole et de la plume, quand tous les échos de la presse sont à vos ordres, vous ne voulez pas qu'on

dise à ceux qui vous écoutent comme à ceux qui vous lisent :

Prenez garde!

Vous voyez bien, là-bas, cet homme pâle, dont les lèvres et la plume distillent le fiel? Il a eu le malheur d'entrer dans le monde par une porte maudite. Au lieu de demander à la résignation, au courage et à la vertu le dédommagement du tort que lui causait sa naissance, il a voulu l'obtenir de la haine, de l'ambition, de l'industrialisme, du mensonge. Il a saisi la société corps à corps pour l'étouffer dans ses bras ; il a prêché toutes les religions, embrassé tous les drapeaux, pour mieux les renier et les conspuer ensuite. Jamais ses principes du lendemain ne ressemblent aux principes de la veille. Ne le croyez pas!

Et cet autre qui, d'apostasies en apostasies, en est arrivé, au bord de sa tombe, à souffleter la foi chrétienne, vous vouliez, n'est-ce pas, transformer son endurcissement en héroïsme? Il vous plaisait d'en faire un demi-dieu? Dans ce cerveau breton résidait, selon vous, toute la raison des siècles, et vous étiez heureux de voir un prêtre renverser l'autel? Eh bien! nous l'avons dit et nous le répétons : vous n'estimiez pas cet homme, vous n'avez pas tendu franchement la main au parjure. Si vous affirmez le contraire, tant pis pour votre logique et tant pis pour vous!

Un biographe n'a point de drapeau; son guide est la vérité, son unique loi la conscience.

Nous laissons de côté les systèmes, nous ne voyons que les hommes.

C'est notre droit, notre droit absolu, de vous regarder et de vous peindre, vous tous tant que vous êtes, qui vous dressez sur les hauteurs de la publicité comme sur un immense piédestal.

Vous posez devant le public, vous posez devant nous.

Si vous êtes en relief, vous l'avez voulu : votre intention formelle a été de vous soumettre à la discussion. Vous parlez haut, il faut vous répondre de même, et votre existence tout entière est justiciable de la critique.

Nous devons, si vous êtes de faux docteurs, ouvrir votre histoire et la donner à lire à ceux que vous avez pu tromper.

Poètes, philosophes, romanciers, hommes de tribune ou hommes de presse, vous nous appartenez tous. Il vous est défendu de vous retirer sous votre tente quand vous avez jeté vos prédications à la foule : elle veut savoir qui vous êtes, elle veut juger votre conduite, elle veut aller jusqu'au fond de votre pensée, elle veut apprendre enfin à qui elle accorde sa confiance.

Ainsi, voilà qui est dit. Poursuivons notre œuvre.

.
.

Nous nous trouvons en présence d'un homme sur lequel ne s'est exercée jusqu'à ce jour la plume d'aucun biographe.

Louis-Charles-Alfred de Musset, né à Paris le 11 novembre 1810, est fils de

M. de Musset-Pathay, ancien chef de bureau du ministère de la guerre, mort en 1832.

La souche nobiliaire de la famille est incontestable.

Elle avait un domaine modeste aux environs de Vendôme, où, de père en fils, ses membres ont pu trancher du hobereau et recevoir les hommages des paysans de l'Orléanais.

Depuis environ quatre-vingts ans, les de Musset cherchent leur illustration dans la plume.

Il y eut, à la fin du dernier siècle, un certain Alexandre-Marie de Musset, marquis de Cogners, qui écrivit des mémoires apocryphes et des *Contes moraux* un

peu plus médiocres, il faut le dire, que ceux de Marmontel.

Digne émule de la gloire de son cousin, le père d'Alfred employa les nombreux loisirs que nos administrations laissent aux employés à composer une multitude de volumes, qui dorment profondément aujourd'hui dans la poudre des bibliothèques ¹.

¹ En voici les titres : — ANECDOTES INÉDITES (pour faire suite aux œuvres de madame d'Épinay). — L'ANGLAIS COSMOPOLITE (traduction supposée. — La CABANE MYSTÉRIEUSE, avec cette épigraphe : *O miseri quorum gaudia crimen habent!* « O qu'ils sont à plaindre ceux dont les joies sont filles du crime ! » (roman dans le goût d'Anne Radcliffe). — PARIS AU PALAIS-ROYAL (œuvre scabreuse). — Les TROIS BÉLISAIRES (le véritable, celui de Marmontel et celui de madame de Genlis). — VOYAGE EN SUISSE ET EN ITALIE (suite de lieux communs très-rebattus). — VIE MILITAIRE ET PRIVÉE DE HENRI IV, etc., etc. — Les deux seuls livres estimés de M. de Musset-Pathay sont : L'HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE J.-J. ROUSSEAU, et la SUITE AU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.

Il n'eut de renommée sérieuse que dans sa famille.

Ses deux fils ont marché sur ses traces avec plus de retentissement et plus de bonheur.

L'aîné, Paul-Edme de Musset, débuta le premier dans les lettres par la *Table de nuit, équipées parisiennes*, et par la *Tête et le cœur, autres équipées*. Il a publié, depuis, beaucoup de romans très-remarquables sous le double rapport de l'invention et du style.

Alfred, son frère cadet, acheva ses études dans le même collège que le duc d'Orléans.

Il devint le camarade le plus intime du prince, et resta son ami jusqu'au jour où une destinée fatale entraîna sur la route

de Neuilly l'héritier du trône, le condamnant à y périr.

Le poète dont nous écrivons l'histoire fait partie d'une génération sur les idées de laquelle ont malheureusement influé nos événements politiques. L'enfant qui naissait alors ouvrait les yeux au plus beau rayonnement de la gloire. Son premier cri était un cri d'enthousiasme : il voyait aux pieds de la France l'Europe enchaînée et vaincue.

Tout à coup, et presque sans transition, les ténèbres se firent sur ce rayonnement ; on voulut étouffer cet enthousiasme, et l'ennemi relevé prodigua l'insulte aux vainqueurs.

L'enfant comprenait le triomphe ; il ne comprit pas la défaite.

Grandissant sous un nouvel horizon, poussé vers d'autres issues, il s'obstina, malgré ce qu'on put dire, à contempler avec admiration le passé, et à dédaigner le présent. Il secoua le frein religieux, inséparable dans son esprit du frein politique. L'impiété ressemblait à une opposition ; il devient systématiquement impie, se révoltant contre la foi et jouant avec le sacrilège.

On vit bientôt cette jeunesse, égarée dans le dédale de l'irréligion et du doute, tomber de chute en chute jusqu'aux plus sombres profondeurs de la débauche.

Habitée à repousser toutes les croyances, elle ne voulut même pas croire à l'amour.

Lorsque 1830 arriva, tout ce vieux le-

vain de discorde et d'incrédulité, chauffé au soleil révolutionnaire, enfanta des œuvres sans nom, des théories monstrueuses que jamais la conscience publique n'eût acceptées à aucune autre époque. La censure n'existait plus, on avait le droit de tout dire. Les écrivains ressemblaient à des chevaux sans bride, lancés au galop dans le champ de la morale, foulant tout aux pieds et ne s'arrêtant plus.

Ce fut alors qu'Alfred de Musset se révéla comme poète.

Depuis sa sortie du collège, il avait essayé diverses études, la médecine, le droit, la banque, la peinture.

Une éducation superficielle le rendait, de son propre aveu, inhabile à n'importe quelle carrière. Il lisait beaucoup, mais

ses lectures, mal digérées, ne se coordonnaient pas entre elles et nuisaient à son jugement.

« Mon esprit, dit-il lui-même dans ses *Confessions d'un enfant du siècle* (sa véritable histoire à peu de chose près), était comme un de ces appartements où se trouvent rassemblés et confondus des meubles de tous les temps et de tous les pays. — J'avais, ajoute-t-il un peu plus loin, la tête à la fois vide et gonflée comme une éponge. »

En 1828, il publia, signée seulement de ses initiales, une assez mauvaise brochure, intitulée *l'Anglais, mangeur d'opium*.

Cela ne mérite pas une analyse.

Il a sans doute oublié lui-même ce premier péché de plume.

A deux années de là, nous le retrouvons au milieu des jeunes littérateurs qui encombraient le salon de la place Royale.

Alfred de Musset venait y lire en présence du maître quelques pastiches d'André Chénier ou des chansons espagnoles, qui lui valurent des encouragements et des éloges.

Heureux d'être applaudi, fier d'avoir gagné l'estime du chantre des *Orientales*, il se mit à travailler avec ardeur, et, six mois après, parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Ce livre produisit dans le monde des lettres l'effet d'un météore : il inspira tout à la fois l'admiration et l'épouvante.

Poussé, comme tant d'autres, par le démon du matérialisme qui se tenait debout, le sceptre à la main, sur les croyances en ruine, le jeune poète n'avait eu qu'à suivre l'impulsion générale imprimée à son siècle.

Il trouva des milliers d'échos; toutes les passions brutales lui répondirent.

Ceux-là mêmes qui n'eussent point osé, gardant quelque pudeur, tourner la page nue et révoltante, avaient dans le sentiment de l'art un prétexte plausible pour passer outre; car, disons-le, jamais la forme n'a couvert le fond d'une manière plus éblouissante et plus chaleureuse, jamais poète n'a mis de plus beaux vers au service des tendances perverses de notre nature.

L'auteur de *Justine* et le père de *Fau-
blas* verraient aujourd'hui dans toutes les
mains leurs livres obscènes, s'ils avaient
eu le génie qui a dicté *Don Paéz*, les
Marrons du Feu, — *Mardoche* et *Na-
mouna*.

M. de Sainte-Beuve, occupé depuis un
temps indéfini à tracer des portraits ex-
trêmement littéraires, mais peu ressem-
blants, insinue quelque part avec, son dé-
faut de bienveillance habituel, qu'Alfred
de Musset n'est qu'une pâle copie d'une
foule de poètes, ses contemporains ou ses
prédécesseurs. Si l'on en croit M. de
Sainte-Beuve, le jeune homme aurait imité
tour à tour André Chénier, Victor Hugo,
Shakspeare, Mathurin Régnier, Mérimée
et lord Byron. Comme un sculpteur au-

quel le feu sacré manque, il serait entré dans un muséum pour en mutiler, à l'aide du marteau, les plus belles statues et se faire une statue à lui avec les débris épars des marbres renversés.

M. de Sainte-Beuve a tort.

Il confond à plaisir les essais de l'adolescent avec le travail de l'homme. Les plus grands peintres ont copié des modèles avant d'arriver à une création. Toujours l'étude précède l'œuvre.

L'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* est bien lui-même ; il n'est pas le reflet d'un autre poète, il est le reflet d'une époque.

Nous laissons Alfred de Musset répondre à M. de Sainte-Beuve :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

C'est très-juste.

Malheureusement ce verre est celui de l'orgie.

Excité par d'irrésistibles influences, cédant aux instincts du jour, aux passions matérielles du siècle, le jeune homme n'a pas voulu suivre l'ange de la poésie dans les cieux. Il l'a retenu captif sur la terre, où nous le voyons traîner ses blanches ailes. La voix de cet ange déchu reste douce et pure, on lui trouve de mélodieux accents; mais ses pieds touchent à la fange, et la débauche en passant l'éclabousse.

Nous ignorons jusqu'à quel point l'histoire de la maîtresse infidèle, racontée dans les *Confessions d'un enfant du siècle*, est véritable.

Toujours est-il qu'à côté du matéria-

lisme de son temps, une autre impulsion, celle de la rage qui envahit tout cœur loyal indignement trompé dans ses affections, a dû conduire Alfred de Musset vers le sentier dangereux où il s'est perdu.

Amour, fléau du monde, exécration folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame
(Plutôt que comme un lâche on me voit en souffrir),
Je t'en arracherai, quand je devrais mourir!

Il y a là un cri de douleur suprême,
une mystérieuse et cruelle souffrance.

Qui que tu sois, ô femme inconnue, sois
maudite ! car tu avais une mission d'en
haut que tu as refusé de remplir.

Ici-bas, toutes les croyances sont sœurs.
Celle de l'amour eût éveillé les autres
dans cette blonde tête d'enfant incrédule

et naïf qui reposait sur tes genoux et que tu n'as pas su prendre à deux mains pour la tourner vers le ciel.

Oui, sois maudite ! car c'est toi qui as mis l'ignoble réalité à la place du rêve, du rêve aux douces illusions, aux divines extases, sylphe radieux que le poète suit en chantant au sein d'une région de lumière.

Si tu n'as pas tué le génie, tu l'as dépouillé de sa plus belle auréole.

Tu as arraché la harpe des mains d'un ange, pour la faire résonner sous la griffe des noirs démons de la jalousie, de la haine et du désespoir.

Encore une fois, sois maudite !

Quand on parcourt les premières œuvres d'Alfred de Musset, on est emporté d'abord

par ce souffle ardent de volupté brutale, qui chauffe le désir et fait bouillonner les sens ; mais, presque aussitôt, l'exaltation tombe, le dégoût lui succède, ou, pour mieux dire, on se sent pris d'une pitié profonde à l'aspect de ce noble génie qui s'égaré, en écoutant ces beaux vers, consacrés à peindre des scènes d'orgie, de meurtre et de scandale.

Il nous semble voir un aigle se métamorphoser en papillon de nuit et brûler son aile puissante à la veilleuse d'une alcôve.

Portia, le troisième poème du livre, est une œuvre insensée, pleine de sang et d'opprobre, où le mépris pour la vieillesse est affiché de la manière la plus outrageante :

O vieillards décrépits, têtes chauves et nues !
Cœurs brisés dont le temps ferme es avenues !

Centenaires voûtés, spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,
C'est vous qu'ici j'invoque et prends à témoignage.
Vous n'avez pas toujours été sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre et votre âme au néant!
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles!
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards ! dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

Et M. de Musset jette un jeune amant
dans les bras d'une épouse adultère. On
entre, on surprend les coupables. Un cri
de terreur se fait entendre : « Nous som-
mes trois ! » Les épées brillent, le mari
tombe percé d'un coup mortel, et nos
amoureux fuient en gondole.

Les mains rouges encore du sang d'un
vieillard, l'amant de Portia dit à sa maî-
tresse :

. Un vent plus doux commence
A se faire sentir. — Chante-moi ta romance !

Ce dernier trait nous paraît monstrueux.
Une poésie de premier ordre ne rachète
pas l'immoralité d'un tel sujet.

Quelquefois, du sein de ces ténèbres où
s'agite la honteuse débauche, jaillit un
splendide éclair. Au rythme frénétique de
la passion succède un chant suave, qu'on
écoute avec délice et qui repose le cœur.
On a fait la découverte d'une oasis au mi-
lieu des sables embrasés du Sahara.

Gais chérubins, veillez sur elle.
Plancez, oiseaux sur notre nid ;
Dorez du reflet de votre aile
Son doux sommeil que Dieu bénit.

Et plus loin :

Que j'aime à voir dans la vallée
 Désolée
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier !
Que j'aime à voir près de l'austère
 Monastère,

Au seuil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier!

Que j'aime à voir dans les vesprées
Empourprées
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents!
Oh! que j'aime aux voûtes gothiques
Des portiques
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!

Mais, comme nous l'avons dit, ce n'est qu'un éclair. La danse macabre des ombres du crime et de la débauche recommence.

Nous défendons à qui que ce soit de lire la *Coupe et les Lèvres*, sans ressentir ce dégoût, mêlé d'admiration, auquel semble perpétuellement nous condamner le talent de M. de Musset.

Frank, jeune Tyrolien, dévoré d'ambition, se prend un beau jour à maudire Dieu, son père, la patrie, et prend la fuite

après avoir brûlé sa chaumière. Un cavalier passe dans une gorge de la montagne, avec une femme en croupe; Frank tue le cavalier et emmène la femme, qui le suit de bon cœur. Le soir même, il joue, gagne des monceaux d'or et s'écrie :

..... Le monde m'appartient!
Il me semble, en honneur, que le ciel et la terre
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient.

Mais bientôt sa maîtresse ne lui convient plus. Il la quitte et va chercher la gloire dans les combats. La gloire ne lui donne pas plus de bonheur que l'amour. Il simule sa mort, fait répandre le bruit qu'il a été tué en duel et dit, en voyant les prêtres prier sur son cercueil — car il a le visage couvert d'un masque et regarde tout — :

C'est une jonglerie atroce, en vérité !
O toi qui les entends, suprême intelligence !
Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance !
Quel bourreau rancunier brûlant à petit feu !
Toujours la peur du feu. — C'est bien l'esprit de Rome.
Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme.
J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

Il est difficile que le blasphème aille plus loin. Les prêtres se retirent; et la maîtresse de Frank arrive couverte d'habits de deuil.

. Elle vient, la voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.

Ici commence une scène horrible. Frank, toujours masqué, tente sa maîtresse qui le pleure; il sèche ses larmes au rayonnement de l'or et la rend infidèle sur son cercueil.

Arrêtons-nous.

Ce poëme, dont nous avons plus haut donné le titre, se trouve en tête de la deuxième partie des œuvres de M. de Musset, publiée en 1855 ¹.

Qu'on lise et qu'on juge.

La Revue des Deux-Mondes essaya de guérir cette pauvre muse ulcérée, qui chaque jour aggravait son mal et marchait à un abîme.

M. Buloz donna de sages conseils au poëte.

— Croyez-moi, lui dit-il, écrivez en prose ; essayez de travailler pour un journal chaste, et, quand vous reviendrez à la poésie, vous y apporterez des habitudes

¹ Sous ce titre général : *Un Spectacle dans un fauteuil*.

de calme et de sagesse que vous n'avez pas encore.

Alfred de Musset consentit à se laisser diriger et conduire.

Il composa pour M. Buloz quelques proverbes, tournés avec une grâce exquise, preuve évidente que la nature de son talent ne lui ferme pas les plus douces régions de la morale, de la délicatesse et de l'esprit.

Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* se montraient friands de la prose du poète : M. de Musset leur donna quinze proverbes ¹.

¹ En voici les titres : — *André del Sarto*, — *Lorenzaccio*, — *les Caprices de Marianne*, — *Fantasio*, — *On ne badine pas avec l'amour*, — *la Nuit Vénitienne*, — *Barberine*, — *le Chandelier*, — *Il ne faut jurer de rien*, — *Un Caprice*, — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, — *Louison*, — *On ne saurait penser à tout*, — *Carmosine*, — *Bettine*.

Ces esquisses légères, privées de charpente et bâties sur la pointe d'une aiguille, n'étaient pas le moins du monde destinées à la scène. Une charmante actrice, madame Allan, ne s'avisait pas moins de les jouer dix ans plus tard et à huit cents lieues de Paris, sur un théâtre de Pétersbourg.

Elles eurent un succès de vogue prodigieux.

Les Cosaques renvoyèrent les proverbes d'Alfred de Musset à la Comédie-Française, après en avoir savouré la primeur ¹.

¹ A l'époque où ses petits chefs-d'œuvre dramatiques furent joués en France, M. de Musset ne travaillait plus. On oublie vite chez nous, et le poète qui se laisse oublier veut la mort de sa réputation. Les proverbes réveillèrent l'attention publique. C'est à madame Allan peut-être et à M. Arsène Houssaye que l'auteur de *Rolla* doit d'être aujourd'hui académicien.

On sait que la collaboration de l'auteur des *Contes d'Espagne* à la *Revue des Deux-Mondes* lui procura l'inappréciable avantage de connaître madame George Sand et de partir avec elle pour l'Italie.

Mais nous jetterons le voile sur tous les incidents de cette excursion transalpine.

Nous nous sommes trop avancé, peut-être, dans la biographie de l'auteur d'*Indiana*, en laissant pressentir que tous les torts pouvaient être du côté de l'un et en essayant de justifier l'autre.

Venise est la ville des sombres amours : qu'elle garde ses mystères.

Ce qu'il y a de positif, c'est que les fonctions de secrétaire intime, dont l'avait honoré sa compagne de voyage, achevèrent de plonger le poète dans cette tristesse ac-

cablante, dans cette profonde désillusion des choses de la vie qui le rendaient indifférent pour tout, même pour sa gloire.

Les ennemis de M. de Musset (jamais les ennemis ne reculent devant la calomnie et le mensonge) ont voulu lui attribuer, à cette époque, un livre odieux; intitulé la *Comtesse Gamiani*, où madame Sand serait, dit-on, peinte de pied en cap sous les plus indignes couleurs.

Quelqu'un présenta l'œuvre à Gérard de Nerval, qui en lut deux pages et s'écria :

— Fi donc!... Alfred de Musset l'auteur d'une pareille ordure! C'est impossible!

Et il courut jeter le livre dans un réduit de la Bibliothèque Royale, où les li-

vres se déchirent quelquefois, mais ne se lisent jamais.

— Voilà sa place ! dit Gérard, justice est faite.

Dévoré par un chagrin inexplicable, dont il ne confiait le secret à personne, Alfred de Musset s'engagea de plus en plus chaque jour dans la voie dangereuse du travail par surexcitation ¹.

Chez lui, la matière semblait avoir fait le serment de tuer l'esprit, ou plutôt c'était l'esprit qui cherchait à se suicider par la matière.

En lisant les *Confessions d'un enfant du siècle*, parues en 1836, on comprend

¹ Il n'écrivait jamais sans avoir un flacon d'eau-de-vie sur sa table, et souvent il se faisait amener, comme les peintres, un modèle vivant, dont les poses plastiques venaient en aide à ses inspirations.

toutes les tortures de cette âme de poète, essayant de s'élever jusqu'à l'amour, et retombant aussitôt sans avoir pu déployer ses ailes alourdies.

Nous empruntons à M. de Sainte-Beuve l'analyse du livre.

« Un jeune homme qui a dix-neuf ans, au commencement du récit, et vingt et un ans à la fin, Octave, né vers 1810 de cette génération venue trop tard pour l'Empire, trop tard pour la Restauration, et qui achève son apprentissage dans le conflit de toutes les idées et sur les débris de toutes les croyances, Octave est amoureux.

« Il l'est avec naïveté, confiance, adoration, et jusque-là il ressemble aux amoureux de tous les temps.

« Mais, au plus beau de son rêve, un soir à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard ; il se baisse pour la ramasser, et voit.... quoi ? le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur le pied de son ami intime.

« Le réveil est affreux.

« Octave prend à l'instant même la maladie du siècle, comme on prenait autrefois la petite vérole après un brusque saisissement. Il quitte sa maîtresse, se bat avec son ami et est blessé.

« Guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire.

« Confiné alors aux champs, il y voit une personne simple et douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote,

assez mystérieuse, madame Pierson ; il en vient à l'aimer et à être aimé d'elle.

« Ici mille détails simples, enchanteurs, des promenades dans les bois, avec chasteté, puis avec ivresse.

« On le croirait guéri, heureux, fixé.

« Mais la vieille plaie du libertin se rouvre, elle saigne au sein de ce bonheur et le corrompt. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il défait à plaisir son illusion et la félicité de son amie est admirablement décrite. Cela sent son amère réalité.

« Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à tout fuir du passé, à voyager bien loin et pour longtemps avec lui, sur-

vient un tiers jusque-là inaperçu, l'honnête Smith, qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle.

« Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que tant de coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour où elle ne voit plus qu'un devoir.

« Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard, mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, il s'efface avec abnégation, il se rabat à une amitié sacrée ¹. »

Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste, et, pour conclusion à l'histoire, M. de Musset nous permettra de

¹ *Portraits contemporains*, t. 1, page 430 (édition de 1846).

citer quelques vers empruntés au *Spectacle dans un fauteuil*.

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Quand on publia les *Confessions d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset venait d'entrer dans sa vingt-sixième année.

Jeune, beau, d'une tournure pleine de distinction, et doué d'un grand air de gentilhommérie, qu'il conserve toujours, même dans les circonstances où chacun de nous le perdrait à sa place, il se voyait fort recherché du monde.

Mais il repoussait toutes les avances : les mœurs du salon ne lui offraient aucune sympathie.

A cette époque, il était presque pauvre.

Sa famille ne possédait qu'un médiocre patrimoine, et tout l'argent de ses premiers livres avait disparu en profusions de jeunesse.

Trop orgueilleux pour laisser voir son manque de fortune, il dépensait régulièrement en trois jours les sommes qu'il touchait à la *Revue des Deux-Mondes*, menant une véritable existence byronnienne, un train d'enfer, et disparaissait ensuite pour aller s'enfermer à la Ferté-sous-Jouarre, chez des paysans, où il vivait de fromage pendant six mois.

Le duc d'Orléans devina cette gêne, et le contraignit à accepter un emploi de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, où il n'y a jamais eu de bibliothèque.

C'était une sinécure, une pension déguisée.

En 1848, on eut le mauvais goût de l'enlever au poète ; mais l'Empire la lui a rendue.

Il y avait chez le duc d'Orléans certaines petites soirées licencieuses ignorées, selon toute apparence, de Louis-Philippe et de M. Guizot, et où néanmoins on était assez facilement admis.

L'héritier présomptif, en souvenir de son bisaïeul, ressuscitait un peu les soupers de la Régence.

Émile Deschamps et Alfred de Musset lisaient là certaines poésies qu'on ne trouve pas dans leurs œuvres. Seulement, elles ont assez couru sous le manteau pour que chacun les connaisse, principalement celle

qui était le plus au goût du prince et qu'il avait apprise par cœur ; elle se termine par ce vers :

« N'achevez pas, noble étranger !

Le duc d'Orléans aimait beaucoup les artistes. Il était jeune ; tout s'excuse avec cette raison d'âge.

Mais déjà les lettres et les arts avaient trop de propension au matérialisme pour qu'on les autorisât de si haut à marcher dans cette voie.

Depuis longtemps la *Revue des Deux-Mondes* s'était aperçue qu'elle ne spiritualiserait jamais l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Peut-être le sermonnait-elle mal ou rentrait-elle un peu dans ses doctrines.

Toujours est-il que M. Buloz ne corrigea rien.

Quand il allait demander de la copie au poëte, celui-ci répondait :

— Envoie-moi ce soir cinquante francs et une bouteille d'eau-de-vie, sinon tu n'auras pas ton proverbe.

Il fallait en passer par là.

Le lendemain le proverbe était fait et la bouteille huc.

Quand on lit ces adorables créations, ces pages si fines, si délicates, où l'esprit court de ligne en ligne, d'un bout à l'autre du dialogue, comme un feu follet resplendissant, on se refuse à croire qu'elles aient pu être enfantées de la sorte.

Bah ! s'écrieront quelques bourgeois, ventrus au physique et myopes au moral.

ne dit-on pas que le vin est le lait des vieillards comme celui des poètes ?

Le vin, c'est possible ; mais l'eau-de-vie, non ; mais l'absinthe encore moins.

Chapelle, notre vieux et rubicond poète, buvait pour augmenter son enjouement, pour allumer sa verve, et il buvait du meilleur. Alfred de Musset, au contraire, buvait du pire, afin de chasser de son esprit une pensée cruelle, afin d'étouffer dans son âme un chagrin rongeur. Ce n'était pas de l'intempérance, c'était du désespoir.

Une telle faiblesse, se'on nous, est inexcusable.

Le courage est le premier don fait par le ciel au génie : manquer de courage, c'est offenser le ciel.

Que M. de Musset le sache bien : ce

mode de travail, où nécessairement la plume trébuche et tâtonne, est peut-être la cause des écarts que nous reprochons à son talent. S'il a mis au jour de belles créations avec un procédé semblable, pourquoi n'en produirait-il pas de plus belles avec toute la lucidité de son intelligence? Qui nous dit que le poète sobre ne deviendrait pas un poète moral? L'œuvre de M. de Musset n'est pas complète; tant qu'il est jeune et fort, elle ne doit pas l'être. Il est impossible qu'il se refuse à réaliser toutes les espérances données aux lettres par ses débuts; il est impossible que son âge mûr ne soit pas une réhabilitation éclatante des torts du passé.

Ses détracteurs ont dit qu'il n'était que soldat dans le régiment où Byron était

colonel : il doit travailler pour donner tort à ses détracteurs.

Ses amis le placent au sommet d'une colonne et le proclament le Napoléon des poètes : il doit travailler pour donner raison à ses amis.

Nous ouvrons la troisième partie de son recueil, et nous lisons en tête de *Rolla* :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?

Certes , on ne trouve nulle part une poésie plus riche et plus étincelante ; mais écoutez où M. de Musset veut en venir avec ces préliminaires païens :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans les temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants.
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Où donc le poète a-t-il vu cette mort
du christianisme, décrite par lui en si
beaux vers ? dans la fièvre de son délire
sans doute. Et ce délire, qui l'a produit ?

Nous croyons à l'inspiration quand elle
est fille du recueillement ; celle de M. de
Musset nous paraît avoir une autre origine.

Il se personnifie, lui et toute sa génération, dans *Rolla*.

Ce poëme impie se résume en deux lignes : « Plus de religion , plus de croyances ; mais, en revanche, matérialisme, débauche, et, au bout de tout cela, mort et néant. »

Voilà, sur l'honneur, une poésie bien consolante !

Le héros de M. de Musset se prépare à mourir en passant la dernière nuit qui lui reste aux bras d'une prostituée.

Si tu n'as que de pareils enseignements à donner aux populations, poëte, tais-toi, et fais-nous grâce de tes blasphèmes ! N'arrache point au cœur brisé sa dernière espérance ; n'ôte pas au malheureux la foi qui le soutient. Si c'est un mensonge,

qu'importe ? Trouve une vérité qui le remplace ou qui puisse comme lui donner des consolations à l'humanité souffrante.

M. de Musset va nous répondre :

Ne voyez-vous pas que ceci est une fiction ? J'avais besoin de simuler la ruine du christianisme pour en accuser Voltaire et lui dire une bonne fois ma façon de penser à son égard.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait l'attendre avec impatience
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,

Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
Que te disent les croix ? que te dit le Messie ?
Oh ! saigne-t-il encor quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et, comme l'Éternel à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ?

Tout cela est sublime, nous en faisons
l'aveu; mais Voltaire est mort, et le christianisme ne l'est pas.

Les temples de nos aïeux sont debout,
les autels ont leurs prêtres, la croix n'est
renversée ni dans nos villes ni dans nos
campagnes, et vous pouvez, si bon vous
semble, monsieur de Musset, vous agenouiller et prier devant elle.

Eh ! bon Dieu, qui pense aujourd'hui à
Voltaire ? quelque sot ignorant en retard
d'un demi-siècle, un épicier parvenu de

la rue Quincampoix peut-être, ou un maire de village qui veut faire pièce à son curé.

Non, poëte, non, tu n'as pas complété ton œuvre. Tu as donné la mesure de ton génie, voilà tout.

Jette au loin tes vieux haillons d'incrédule, lève le front, secoue la tête inspirée, marche dans la route que Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, tous nos grands écrivains, ont suivie avant toi.

Une page de chacun d'eux a suffi depuis longtemps pour aplatir les cent volumes de Voltaire, et la tienne, celle que je viens de citer, continue la tâche.

Ne l'oublie pas, les saintes croyances donnent au poëte une double auréole.

Tu es taillé dans le granit avec lequel on sculpte les géants, ne reste plus ac-

croupi comme un pygmée dans l'ornière du doute. Repousse du pied la terre et monte au firmament, où tu trouveras Dieu, la foi, l'amour et l'immortalité!

M. de Musset voudra-t-il nous croire?

Il trouvera peut-être nos appréciations injustes, et nos reproches vont lui sembler impertinents.

Tant pis alors, tant pis pour lui!

On ne dit la vérité qu'à ceux qu'on aime ou qu'on estime.

Parmi les autres pièces remarquables contenues dans la troisième partie de ses œuvres, on doit citer les *Nuits* pour leur souffle lyrique et leur délicieuse fraîcheur.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre muse ? est-ce toi ?

O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth : c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu, cette nuit, triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.

Il semble, au ton général de ces derniers morceaux, que M. de Musset a voulu faire un pas vers la poésie tendre et religieuse.

Par malheur, il s'est arrêté depuis cette époque, et n'a presque plus rien donné au public, si ce n'est le *Merle blanc*, délicieux petit chef-d'œuvre en prose, qui, à lui seul, eût suffi pour assurer le succès

de la publication pittoresque où il a paru ¹.

La santé du poète était chancelante.

Il alla passer quelque temps au château de sa mère, femme de beaucoup d'esprit, qui lui a plus d'une fois donné pour ses œuvres d'excellents conseils. Si l'on en croit les intimes de la maison, c'est à madame de Musset qu'appartient la première idée du *Merle blanc*.

Dans ce petit château de l'Orléanais, douce et solitaire demeure, dont les importuns ignoraient le chemin, se rassemblait, à certaine époque de l'année, la famille tout entière.

Paul, le romancier du *National*, y accompagnait l'auteur de *Rolla*.

Madame de Musset a une fille char-

¹ *Les Animaux peints par eux-mêmes.*

mante, adorée de ses deux frères, et qui n'était jamais plus heureuse que le jour où elle pouvait les embrasser au seuil du manoir.

Un oncle paternel avec sa femme complétaient la réunion.

Cet oncle existe encore et se nomme M. Desherbiers ¹. Il était sans fortune. Un soir, le poète lui dit :

— Dans trois jours nous célébrons ta fête, mon oncle. Veux-tu que je te donne pour bouquet une sous-préfecture ?

— Ma foi, je le veux bien, répondit M. Desherbiers.

Le poète ouvrit un secrétaire, prit une

¹ Madame de Musset est une demoiselle Desherbiers. Son frère épousa la sœur de Roehn le peintre, ancienne maîtresse de pension, un peu guindée, un peu pédante, et qui n'était pas très-aimée dans la famille.

plume, traça rapidement quelques lignes adressées au prince, son ami, et, le lendemain arriva la nomination qui envoyait l'oncle administrer, dans les Vosges, un chef-lieu d'arrondissement.

— Diable ! fit M. Desherbiers, c'est bien loin !

— Que voulez-vous, j'y ai mis un peu d'égoïsme, répondit l'auteur des *Contes d'Espagne*. On m'ordonne les eaux de Plombières, c'est à deux pas de la ville que vous allez habiter. J'irai vous voir tous les ans pour que vous ne périssiez pas d'ennui, et tout le monde me suivra.

— Bravo ! bravo ! s'écria la famille en chœur.

On prépara les malles de voyage, et l'on prit la route des Vosges.

L'oncle fut installé dans sa sous-préfecture à la fin de la semaine.

C'était charmant.

Alfred de Musset ne travaillait plus.

Il avait trente ans, beaucoup de gloire, un peu de paresse, et l'on boit très-bien en Lorraine.

Notre poète daigna trinquer avec les provinciaux et leur montrer son noble front garni des lauriers du Pinde.

Voyant qu'on se familiarisait un peu trop, il reprenait de temps à autre un air de dignité hautaine, une morgue olympienne, et tenait impitoyablement MM. les Vosgiens à distance ¹.

¹ Poser en grand homme est la préoccupation constante de M. de Musset. Parfois il oublie son rôle, mais il y revient tôt ou tard, au risque de blesser profondé-

Un soir, en traversant une rue, il laissa tomber son gant.

Un jeune avocat, nommé Chappuy, se hâta de le ramasser et le lui rendit avec un salut profond.

M. de Musset ne regarda même pas la personne qui lui faisait cette politesse.

Il prit le gant et continua sa route.

N'ayant jamais eu l'habitude d'être traité en domestique, le jeune homme trouva le procédé peu convenable.

Sa vie d'étudiant n'était pas loin. Il conservait une hardiesse difficile à déconcerter.

Courant après le poëte, il lui cria :

ment ceux avec lesquels il s'était humanisé. Il craint la société des gens d'esprit, et recherche de préférence celle des sots.

— Dites donc, bourgeois, vous ne donnez rien pour boire ?

A quelques jours de là, Paul, le romancier, reçut à son tour une petite leçon mieux méritée encore, et qui lui vint du même personnage.

On dînait à une campagne voisine. Les paysans aiment à chanter en chœur après boire, surtout quand c'est fête au hameau. Ils prièrent ces dames et ces messieurs de la ville de vouloir bien chanter aussi. Chacun s'exécuta de bonne grâce.

Quand vint le tour de Paul de Musset, il s'excusa, disant qu'il ne savait aucune romance.

— Ah ! par exemple ! fit sa sœur. Et cette charmante barcarolle que tu as com-

posée l'année dernière à Naples, pourquoi ne la chantes-tu pas ?

— Y penses-tu ? répondit Paul, assez haut pour être entendu : donner de la poésie à ces Hurons !... *Margaritas ante porcos.*

Et il entonna le refrain burlesque :

Père Barbançon,
Çon, çon,
Payez-vous de l'eau-de-vie ?
Oui, oui.

Le reste est connu. Nous prions nos lecteurs de nous dispenser de la citation.

Tout le monde resta stupéfié.

— Monsieur, dit en se levant le jeune avocat, qui avait ramassé, l'avant-veille, le gant du poète, il paraît que vous ressemblez à votre illustre frère, vous avez des distractions.

— Des distractions? balbutia Paul.

— Sans doute. Vous oubliez le dernier couplet. C'est le meilleur.

— Ah! voyons? fit le romancier.

— Le voici, monsieur.

Et l'avocat d'improviser le quatrain suivant, qu'il chanta d'une voix railleuse :

J'ai lu dans les livres
Que les gens d'esprit,
Sitôt qu'ils sont ivres,
Sont bien mal appris.

La rime était sacrifiée, mais le coup portait. Tous les convives répétèrent en chœur l'improvisation du jeune homme.

Paul de Musset comprit qu'il est sage de mettre une sourdine à sa voix quand on traite les gens de Hurons.

Du reste, à part ces légères discordes,

les châtelains de l'Orléanais n'eurent qu'à se louer de leur séjour dans les Vosges et de l'accueil hospitalier qu'ils y reçurent. Chacun donnait des fêtes et des bals en leur honneur. Mademoiselle de Musset, douce, bienveillante et spirituelle, grondait ses frères et les empêchait de froisser l'amour-propre de leurs hôtes.

L'auteur de *Rolla* n'assistait point au dîner des Hurons. Il était parti, la veille, pour Plombières.

Entre deux bains il courtoisa très-assidûment mademoiselle de la B***, la délicieuse fille du préfet des Vosges. Elle semblait très-flattée des hommages du poète, et l'on pensait que tout ceci allait se dénouer par un mariage ; mais Alfred de Musset, gentilhomme avant tout, craignit

de manquer à une promesse d'honneur qu'on exigeait de lui.

Il garda ses habitudes favorites et sa liberté.

Ces habitudes contractées dans le travail, et qu'on avait raison de trouver inutiles et dangereuses dans le repos, empêchèrent M. de Musset d'accepter la main d'une autre jeune personne, dont les qualités et le cœur eussent été pour lui un trésor. Il a passé devant l'ange gardien de son génie sans le reconnaître.

N'est-ce point lui qui a dit quelque part :

*Le droit est au plus fort en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.*

Pourquoi donc être illogique avec soi-même ?

Que notre poète y réfléchisse bien, son entêtement à ne pas vouloir se guérir par l'amour, quand l'amour a causé tout le mal, peut le conduire à un abîme. C'est une femme qui l'a perdu, c'est une femme qui doit le sauver.

La vie étrange qu'il mène, depuis tantôt dix ans, n'a aucune raison d'être.

On remarque dans les quelques nouvelles en prose¹ et dans les rares poésies

¹ Il a fait paraître l'an dernier le *Secret de Javotte* au *Constitutionnel*. Vers la fin de cette publication, M. Moléri alla le trouver au café de la Régence, afin de lui proposer une affaire de librairie au nom de M. Pagnerre. « — Je veux bien, dit fort prosaïquement M. de Musset; mais, dame, écoutez, je fais mon commerce, il faudra me payer cher! Véron me donne cinq mille francs pour ma petite nouvelle, un volume environ: voilà mes prix! Encore ne comptez pas sur beaucoup d'exactitude; je suis très-paresseux. » (Textuel.) Nous tenons le fait de M. Moléri lui-même.

qu'il sème de temps à autre çà et là, par caprice ou par distraction, une lassitude prématurée, qui ne tient ni à son talent ni à son âge. Il s'endort dans une gloire dont la floraison a été trop hâtive : le fruit tombera bientôt et ne sera pas servi à la postérité, s'il n'a soin de le faire mûrir à la chaleur du travail.

Allons, poète, relève-toi, la France te regarde ! Tu as encore de nombreux printemps et de la sève.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle,
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

C'est vous, monsieur de Musset, qui

avez écrit cette strophe charmante, et nous pourrions, dans vos œuvres, en citer bien d'autres qui condamnent votre inexplicable sommeil.

On n'a pas le droit de dormir quand on a reveillé tout le monde par de beaux accents lyriques.

L'oncle Desherbiers, le sous-préfet des Vosges, a donné à son neveu deux passions funestes : la passion des échecs et la passion du calembour.

Alfred de Musset passe une bonne moitié de sa vie au café de la Régence, occupé le plus sérieusement du monde à pousser des pions, à conduire des fous, à protéger des tours et à défendre une malheureuse reine contre les entreprises d'un cavalier.

Six ou huit parties de suite ne le fatiguent pas ¹. Il fume quinze cigarettes à la partie et absorbe un nombre incalculable de verres d'absinthe.

Pour ce qui est du calembour, cette niaiserie de notre siècle qu'on a voulu parer, bien à tort, du manteau de l'esprit, cela devient si grave chez notre poète, qu'il sera bientôt de la force de MM. Vienet et Salvandy.

Comme ce dernier, si Victor Hugo reprend son siège à l'Institut, et s'il est question par hasard de l'innocence de madame Lafarge, on entendra M. de Musset crier en pleine séance :

« — Eh ! bon Dieu ! nous savons que

¹ Une partie d'échecs dure quelquefois deux heures.

l'art scénique vous doit ses plus beaux triomphes ! »

C'est M. de Musset qui a dit de l'auteur des *Guêpes* :

« — Je connais mon *Karr à fond.* »

Mademoiselle Augustine Brohan, de la Comédie-Française¹, et Alfred Arago, fils du célèbre astronome, ont beaucoup trop encouragé ce travers du poète.

Ils sont tous trois les inventeurs du calembour par à peu près.

Nous sommes heureux de pouvoir apprendre à qui l'on doit ces charmantes locutions, dont la langue s'est enrichie de nos jours :

¹ La lettre autographe que nous donnons à la fin de ce volume a été adressée par M. Alfred de Musset à la piquante soubrette.

« — Je te *crains* de cheval. »

« — Tu me *plais et bosse*. »

« — Avec quel as *perds-je* ? » etc., etc.

Alfred Arago commit ce dernier calembour au milieu d'une partie de lansquenet. Il perdit cent écus et le mérita bien.

Du reste, ni lui ni mademoiselle Brohan ne vont aussi loin que M. de Musset ; ils ne font pas de la recherche de ces mots burlesques leur occupation constante. Arago est un peintre de mérite, aujourd'hui nommé à l'inspection des beaux-arts ; et Augustine a un esprit d'ange quand elle veut s'en donner la peine. Viendra le jour où nous aurons l'occasion de raconter d'elle une foule de traits délicieux, comme en semaient du bout des lèvres Ninon de Lenclos et Sophie Arnould.

Outre le calembour et les échecs, Alfred de Musset possède au suprême degré l'art de l'escamotage.

Un soir, pendant une de ses excursions en Lorraine, sa tante avait rassemblé douze à quinze jeunes personnes très-curieuses de connaître un grand poète.

A l'entrée de M. de Musset, toutes les poitrines étaient palpitantes.

On le regardait, on s'attendait à lui voir jaillir du front une auréole. Des vers, de beaux vers cadencés et brûlants comme ceux de l'*Andalouse*, avaient été promis au cercle enthousiaste.

Hélas ! toutes les espérances furent déçues !

On voulait admirer un poète, on n'admira qu'un émule de Robert-Houdin.

M. de Musset coupa le mouchoir d'une de ces demoiselles en vingt morceaux, le lui rendit ensuite dans son intégrité première, et fit passer la bague de sa tante dans la tabatière de son oncle.

Ce fut l'unique divertissement de la soirée.

La plus sérieuse occupation du poète, lors de son séjour à la sous-préfecture, était de faire tenir un œuf en équilibre sur un verre de montre.

Madame Desherbiers se plaignait amèrement de la consommation d'œufs effrayante de son neveu ; elle chargeait la bonne de mettre un grand plat au-dessous de l'équilibriste : de cette façon, les œufs ne tombaient plus à terre, et l'on avait la

ressource de les conserver pour la cuisine.

On mangeait tous les jours des omelettes à la table du sous-préfet.

Un matin, le maire de l'endroit entre dans la chambre de l'auteur de *Rolla*. Il le trouve entouré de pincettes, de cannes, de balais, de parapluies, de chaises et de fauteuils les pieds en l'air, et d'une foule d'autres objets qu'il venait très-adroitement de dresser en équilibre.

— N'approchez pas ! cria-t-il, n'approchez pas ! vous allez faire tout tomber !

Il congédia le visiteur pour continuer son opération.

Quand M. de Musset manque ses tours ou quand on éventa ses finesses d'escamoteur, il se tire d'affaire par une plaisante-

rie ou par une mystification, comme ce personnage railleur qui se vantait d'être doué d'une force musculaire assez puissante pour casser en deux une pièce de cinq francs.

— Je parie que non, lui dit quelqu'un.

— Je parie que si ! Donne-m'en une.

On la lui donna.

Il la prit, la tourna gravement entre ses doigts, eut l'air de vouloir la rompre ; puis, se ravisant tout à coup et la fourrant dans sa poche :

— Bien, dit-il, je casserai cela chez moi à tête reposée.

Avant d'être poète, on sait que M. de Musset avait essayé d'être peintre. Il garda longtemps les mœurs excentriques et les fantaisies saugrenues du rapin, connaissant

toutes les charges, toutes les *scies* d'atelier, et les mettant à exécution dans ses moments d'humour.

Il était de la force de ce Marseillais qui, voyant passer un collégien devant sa porte, leva la jambe et lui administra un grand coup de pied juste à la base de l'épine dorsale.

— Eh ! dit le collégien pleurant, qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Rien... Juge si tu m'avais fait quelque chose !

Le poëte, à l'heure où nous écrivons, est devenu plus grave, ou, si vous l'aimez mieux, plus triste. Sa dignité d'académicien ¹ lui pèse sur les épaules comme un manteau de plomb.

¹ M. de Musset fut élu le 12 février 1852. (Voir dans

Alfred de Musset comprend que, s'il a fait assez pour l'Académie, il est loin d'avoir produit suffisamment pour sa gloire.

Mais le *far niente* l'entraîne.

Il a besoin d'une secousse violente pour raviver entre ses mains le flambeau de la poésie qui va s'éteindre.

Peut-être contribuerons-nous à lui donner cette secousse et à rendre aux lettres françaises un de leurs plus nobles enfants.

Nous te l'avons déjà dit, poète : relève-toi !

la *Presse* du 28 mai suivant le discours prononcé lors de sa réception par M. Nisard.) La réponse du nouvel académicien fut calme, mesurée, pleine de sagesse ; elle trompa tous ceux qui attendaient une levée de boucliers de la part du plus jeune des poètes qui ont contribué au mouvement littéraire de 1828. L'Académie a nommé M. de Musset chancelier perpétuel. Les mauvaises langues disent : *Chancelant perpétuel*.

Ceins ta couronne, monte sur ton piédestal, et jette un regard de mépris sur ce troupeau d'hommes grossiers et vulgaires, qui mangent sans faim, boivent sans soif, aiment sans amour, passent la moitié de leur vie à détruire leur santé par des excès, et veulent consacrer ensuite l'autre moitié à la rétablir.

Mais ils n'y parviennent pas.

Avec la santé se perd l'intelligence, et ce qu'il y a d'affreux, ce qu'il y a d'épouvantable ici-bas, quand on est illustre, c'est d'assister aux funérailles de sa gloire.

Dieu a créé le poète avec la plus radieuse émanation de son essence.

Il en a fait un ange de lumière, un fanal vivant. Cette clarté, qui vient d'en

haut, c'est un crime de souffler dessus et de la plonger dans l'ombre.

Le poëte n'a pas le droit de tuer son génie.

Ce génie ne lui appartient pas : il appartient à Dieu, il appartient au monde, il appartient à l'avenir !

FIN.

Ma chère

Je viens écrire
que vous n'avez pas
si voulais les
sarey, dont je
une que pas, c'est
me robe que j'ai fait
plus grande je
un souvenir

Musset



PIÈCES JUSTIFICATIVES.



Première Lettre.

A MONSIEUR

LE RÉDACTEUR EN CHEF DU *MOUSQUETAIRE*

Monsieur,

Une personne qui se donne le titre de *mandataire de madame George Sand*, me fait l'honneur de m'écrire dans vos colonnes, et m'oblige à vous demander la permission d'user de mon droit de réponse.

Le mandataire de madame Sand m'accuse d'une nouvelle *inexactitude*, à propos du procès fait autrefois à la Société des gens de lettres par l'illustre auteur de la *Mare au Diable*.

J'ai dit et je maintiens que madame Sand, exclusivement occupée, à cette époque, à prêcher, du haut de la chaire socialiste, les saintes maximes de la fraternité, devait mettre plus d'accord entre ses actes et ses doctrines.

Or, le mandataire général de madame Sand n'est pas absolument de cet avis.

Il pense que notre association *rend plus de justice* à l'écrivain célèbre, et que *bien certainement on y blâme mon inqualifiable attaque*.

A ceci, monsieur le rédacteur, il n'y a qu'une réponse possible.

J'ouvre les Archives de la Société des gens de lettres, et j'y vois, à la date du 2 octobre 1849, la note ci-dessous, publiée

dans notre *Bulletin* et envoyée à tous nos confrères :

« Ce n'est pas sans un véritable senti-
« ment d'affliction que le Comité s'est vu
« réduit à répondre par un ajournement à
« toutes les demandes d'avances ou de se-
« cours fraternels qui lui ont été adressées
« depuis quelques semaines. Les difficultés
« du temps où nous sommes, l'approche de
« la saison rigoureuse, la sévère modération
« qui distingue d'ordinaire les appels de
« nos confrères à la caisse sociale, sont au-
« tant de circonstances qui ajoutent aux re-
« grets du Comité.

« Mais les ressources trop modiques de
« la Société viennent d'être momentanée-
« ment taries par l'obligation de subvenir
« aux frais d'un procès dont une erreur a
« fourni le prétexte légal. Dans cette con-
« joncture, madame George Sand et son édi-
« teur ont usé de leur droit dans toute la
« rigoureuse étendue qu'il comporte. La So-

ALFRED DE MUSSET.

« ciété a dû déboursier, tant pour les frais
« que pour une indemnité à madame Sand,
« qui l'a exigée, *trois mille francs*, somme
« qui aurait suffi à tirer d'un pas difficile
« trente à quarante confrères.

« Madame Sand, qui fait partie de la So-
« ciété des gens de lettres, nous a frater-
« nellement enseigné le respect dû à la pro-
« priété, au préjudice de laquelle l'erreur
« même est indigne d'indulgence; et rien
« n'a été épargné pour que la leçon fût
« frappante. Néanmoins, si nous ne savions
« qu'il y a souvent très-loin de la pratique
« à la théorie, c'est d'un autre professeur
« que nous aurions attendu un si précieux
« enseignement. »

*(Travaux du Comité, chronique du
mois.)*

Le mandataire général de madame Sand
peut dire à cela : Votre Comité se compose
de vingt-quatre dignitaires, et l'association
compte cinq cents membres; en consé-

quence, vous êtes loin de donner ici l'opinion de la Société des gens de lettres.

Rien de plus juste, et je continuerai de répondre en compulsant les archives.

Voici un extrait du rapport lu à la séance annuelle du 30 décembre 1849, rapport approuvé et voté, non par le Comité seul, mais par l'Assemblée générale, qui représente la Société tout entière.

M. Auguste Vitu, rapporteur pour le Comité, arrivant au chapitre des *frais judiciaires*, s'exprime en ces termes :

« Ce chapitre comporte deux paragraphes distinctes, savoir : 718 fr. 92 c. applicables aux frais ordinaires de poursuites et d'instances, et 3,000 fr. que coûte à la caisse sociale un procès gagné contre elle par notre confrère George Sand et ses éditeurs.

« Beaucoup d'entre vous, messieurs et chers confrères, connaissent l'origine et

les incidents de ce grave procès. L'instance a traversé plusieurs générations de Comités, car elle a ses racines dans un acte administratif de votre ancien agent. Le Comité de 1849 y est parfaitement étranger, et n'a eu que la triste mission de se procurer les ressources nécessaires pour désintéresser madame Sand.

« Pendant que notre agent central cherchait dans son crédit particulier les moyens de nous procurer cette somme, un intermédiaire officieux, autorisé par nous, s'efforçait d'obtenir de madame Sand elle-même la remise des 500 francs qui lui étaient *alloués personnellement* à titre de dommages. Il nous répugne de reproduire devant l'Assemblée générale les termes dans lesquels madame Sand enjoignit à son avoué *d'exiger l'exécution intégrale du jugement*. Il suffit de vous apprendre qu'elle n'accéda pas à notre demande. C'était donc bien 5,000 fr. qu'il fallait payer sans retard, si nous voulions éviter la saisie de notre mo-

bilier, l'interruption de nos ressources et une déconfiture imminente.

« M. Taylor nous a sauvés. Il a trouvé les 3,000 fr. nécessaires, et votre reconnaissance s'accroîtra, messieurs, quand je vous apprendrai par quelle heureuse combinaison la Société va pouvoir effacer de son passif cette somme importante. Nous nous bornerons ici à remercier M. Taylor, notre collègue, moins d'avoir donné à la Société des gens de lettres une preuve nouvelle de son attachement, que de l'avoir consolée, en opposant au *triste exemple d'une avidité heureusement rare dans les lettres*, l'exemple d'une vie tout entière du dévouement le plus pur et le plus désintéressé. » (*Applaudissements unanimes.*)

J'arrête ici mes citations.

Après vous avoir communiqué ces deux documents, il ne me reste plus, monsieur le rédacteur, qu'à laisser le public juge de ce qu'il plaît au mandataire de madame

Sans d'appeler *des faussetés* et des *inexactitudes*.

Recevez, je vous prie, mes salutations distinguées.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Deuxième Lettre.

« Je vous remercie, mon cher Émile, d'avoir pris la peine de rétablir les faits défigurés par le prétendu biographe qui, en me répondant dans le *Mousquetaire*, a tenu à honneur d'insulter M. de Lamennais jusque sur son lit de mort. Les biographes futurs de ce grand homme consulteront le sentiment de ses contemporains dans ce moment suprême, et liront, presque à la même date, les nobles expressions de MM. Paulin Limayrac, Eugène Pelletan, Taxile Delord et

Laurent Pichat (ce sont les seuls articles qui me soient parvenus jusqu'ici), et la réplique de M. Eugène de Mirecourt, insistant sur une fantastique vision où l'un des plus grands génies et des plus grands caractères des temps modernes lui est apparu sous des traits repoussants et grotesques. La postérité jugera ces divers jugements, et dira lequel est odieux et ridicule.

« Mais ne poussez pas plus loin cette polémique, si l'on s'obstine à répliquer, comme il est probable, par sommation d'huissier, dans le journal qui veut bien accueillir nos réclamations. Taisons-nous : d'abord par gratitude envers Alexandre Dumas, que nous ne devons pas exposer à insérer à perpétuité la prose de réquisitoire de notre adversaire, ensuite pour épargner à celui-ci un nouveau procès en diffamation qu'il semble cependant provoquer de notre part pour compléter sa liste.

« Il me suffit qu'on sache :

« 1^o Que ce n'est pas moi qui ai fait sai-

sir le mobilier de la Société des gens de lettres, mais bien les cessionnaires de la Société des gens de lettres qui ont fait saisir le mien ;

« 2° Que cette Société, ayant touché indûment une somme pour la reproduction de mon roman, somme que l'on ne fait pas entrer en ligne de compte dans ses reprises, se trouvait indemnisée par avance des frais de sa condamnation ;

« 3° Que si l'on ne m'eût rendu, enfin, justice, j'aurais été condamnée à payer à mon éditeur 8 ou 10,000 fr. pour avoir écrit la *Mare au Diable*. J'avoue que mes moyens ne me permettraient pas de faire de la littérature à ce prix ;

« 4° Qu'enfin une association qui laisse mettre ses membres dans une situation pareille, et qui, loin de souscrire à un arrangement qu'elle aurait dû être la première à proposer, s'obstine à vouloir plaider à outrance, ne peut que s'attendre à une résistance légale et légitime.

« Je vous sais gré d'avoir constaté ces points principaux dont ma mémoire n'eût point retrouvé les chiffres, et je demeure votre obligée et affectionnée.

GEORGE SAND.

« Nohant, 8 avril 1854. »

P.-S. — Je reçois à l'instant le numéro du *Mousquetaire* d'hier qui contient la réponse à laquelle je m'attendais. Je n'y veux rien répondre, car l'appréciation des comités de la Société des gens de lettres, en 1849, n'est pas un fait dont je puisse me préoccuper aujourd'hui. Après la manière offensante dont ils s'exprimaient sur mon compte dans leur chronique du mois, à la date du 2 octobre, ils s'étonnaient, par l'organe de leur rapporteur, le 30 décembre de la même année, que je ne les voulusse pas remercier par un nouveau sacrifice ! C'était, en vérité, vouloir abuser de la longanimité, dont, pour ma part, j'ai donné beaucoup

trop de preuves. Ma conscience dort bien tranquille sur le *dommage* que j'ai causé à mes confrères malheureux, et je crois avoir eu lieu de les secourir beaucoup plus depuis que je dispose de ma propriété littéraire.

Sachez donc résister, mon cher Émile, même au désir d'expliquer le fait des 500 francs. Tout le monde aura compris que, dans la pensée du tribunal, ils étaient destinés, non à m'indemniser d'un préjudice personnel dont je n'avais pas entendu demander réparation, mais à payer mes avocats, et qu'ayant eu à soutenir deux procès et à me défendre jusqu'en appel, cette somme n'aurait point suffi à me couvrir de mes déboursés, alors même que je n'eusse pas jugé à propos d'en disposer autrement.

G. S.

Troisième Lettre.

—

A MADAME GEORGE SAND.

Madame,

J'ai l'honneur de clore en quelques lignes une discussion trop longue et où vous finissez par apporter beaucoup d'aigreur. Si votre biographie, toute bienveillante, eût été agressive, que me serait-il arrivé grand Dieu ! Vous avez les fibres de l'orgueil trop susceptibles, madame ; votre colère n'est pas adroite, elle manque de dignité. Je ne suis ni *odieux* ni *ridicule* pour avoir jugé M. de Lamennais au point de vue de la religion, de la morale et de la conscience. Vous et les vôtres n'êtes pas, que je sache, la raison souveraine, et, tout en admirant votre style,

je n'accepte d'une manière absolue ni vos idées ni vos jugements.

Agréez, je vous prie, mes plus respectueuses salutations.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

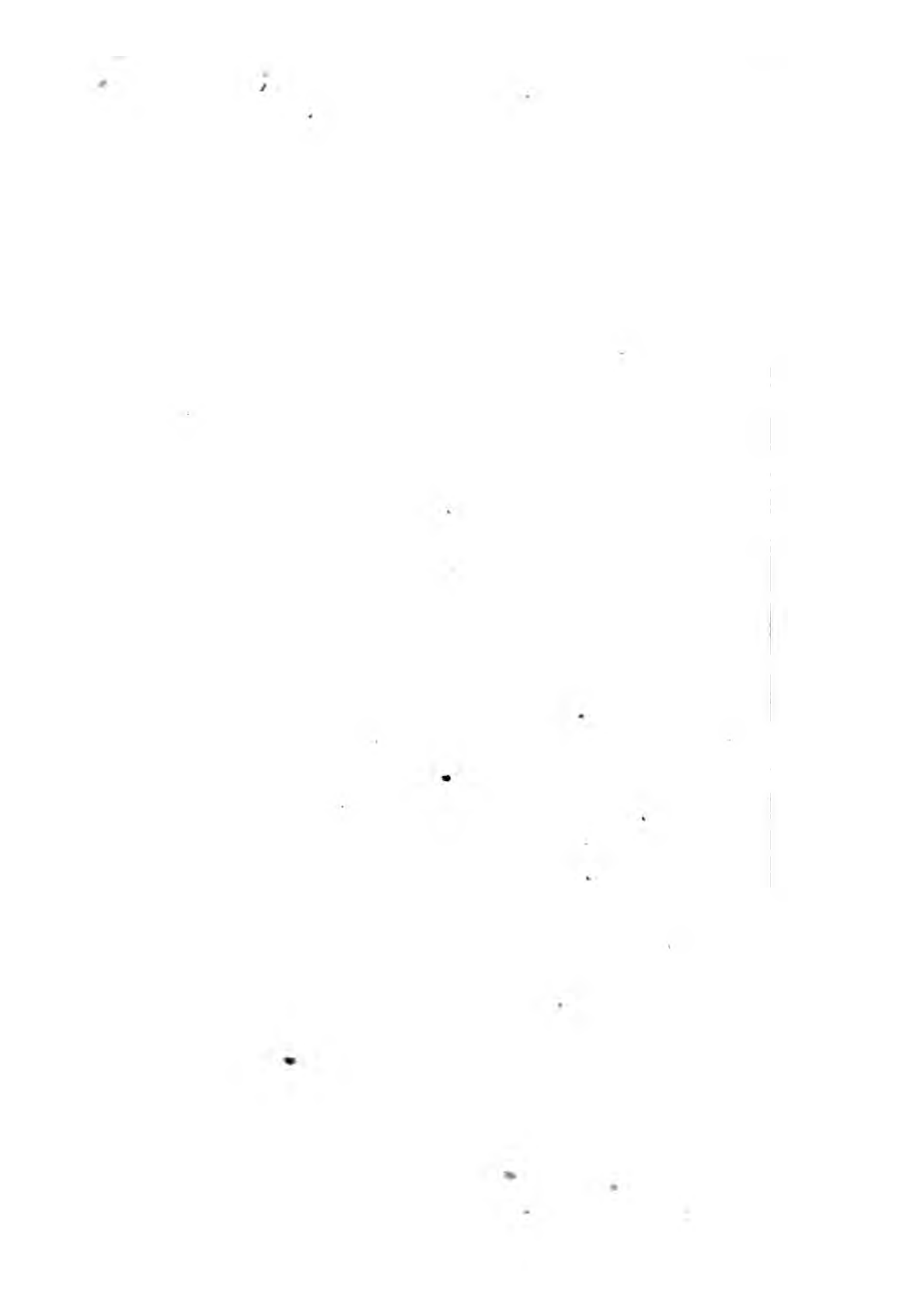
P. S. Quant à ce que vous appelez fort spirituellement ma *prose de réquisitoire*, permettez-moi de vous dire, madame, que la manière dont vos amis entendent le droit et la liberté ne m'a jamais permis d'obtenir l'insertion de mes réponses autrement que par sommation légale.

E. DE M.

CONCLUSION.

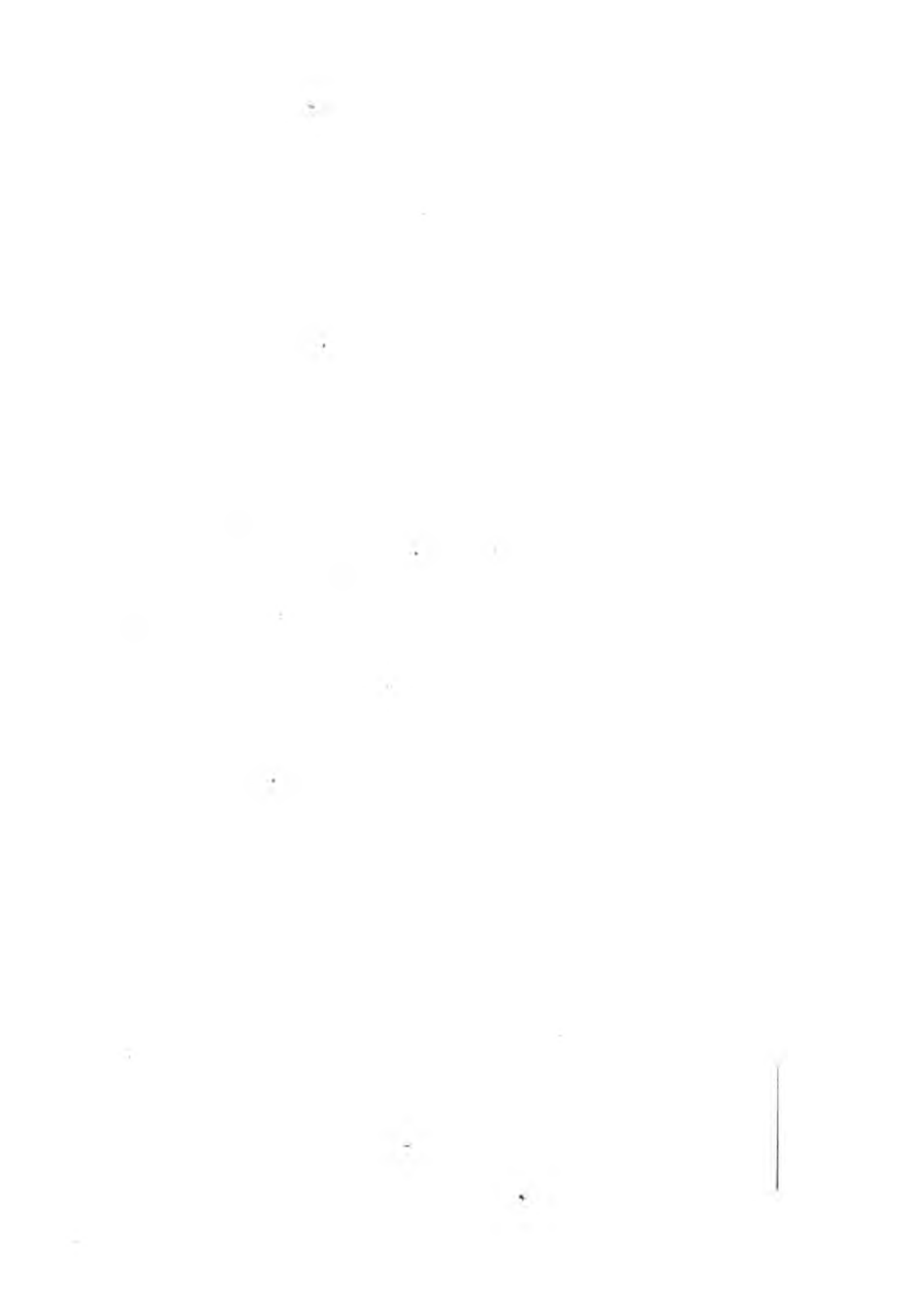
—

Les deux pièces tirées des archives de la Société des gens de lettres restent entières : donc le biographe n'a dit aucune *fausseté*. Nous ne demandions pas à prouver autre chose.



BÉRANGER

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^o, RUE D'ERFURTE, 1.





E. Gervais

del.

BÉRANGER

imp. F. Chardon N° 30. r. Hauteville Paris

LE FRANÇAIS



EUGÈNE DELACROIX

J.-P. BOREL & C^o ÉDITEURS.

11, rue de la Harpe, Paris.

1858

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



Fig. 1. View of the head and neck of the subject.

LES CONTEMPORAINS

BÉRANGER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

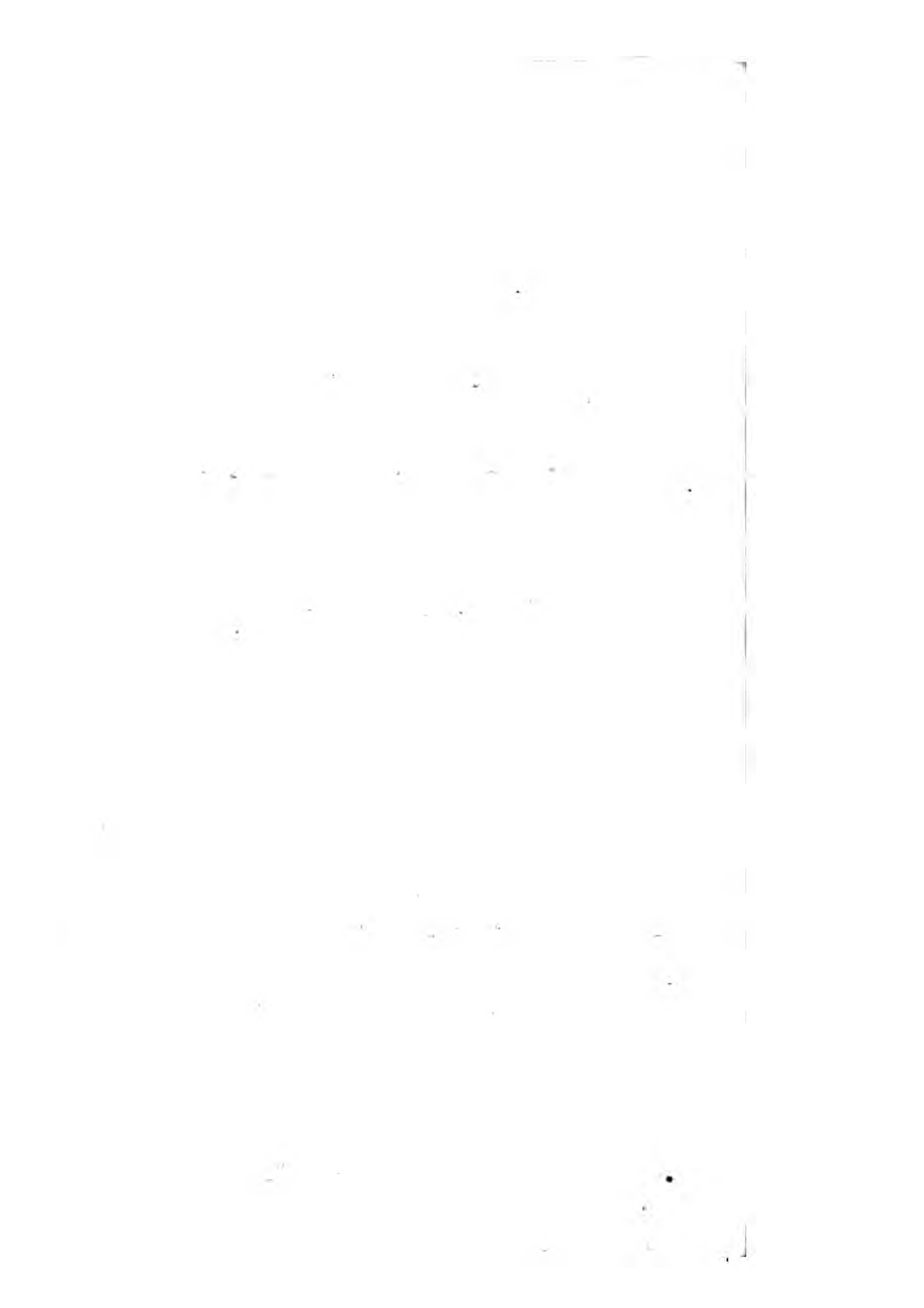
PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE, 9

1854

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



BÉRANGER

Découvrons-nous, et saluons le roi de la gaieté, l'homme qui a le mieux compris la France et le cœur du peuple.

A toi, vieux Béranger !

Tu es venu t'asseoir, il nous en souvient, près de notre berceau. Nous t'é-

coutions sans comprendre encore; mais déjà tes notes joyeuses charmaient notre oreille.

Souriante et légère, une déesse inconnue passait dans nos rêves d'enfant; elle nous montrait le banquet de la vie tout éblouissant de fleurs et d'amour.

C'était la fée de la chanson; c'était ta muse, ô poète!

Et, plus tard, quand vint l'adolescence, quand sous notre poitrine commencèrent à battre les instincts généreux, qui éveilla ces instincts? Toi. Qui nous parla le premier d'honneur et de gloire? Toujours toi. Les échos de notre âme répétaient tes chants de liberté; tu jetais en nous l'enthousiasme, tu nous apprenais à aimer la patrie.

Et la fée continuait de traverser nos rêves.

Mais elle avait un autre sourire, mais son œil était vif et mutin, mais elle retroussait gaiement sa robe et trottait d'un pied leste, en nous invitant à la suivre.

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétilion :
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.

Il nous semble la voir encore. Que sa joue est fraîche, sa jambe fine et sa tournure agaçante ! Ah ! friponne ! nous ne reconnaissons plus en vous la blanche apparition de notre enfance ! Vous êtes la reine du plaisir, de la joie, de l'amour et des festins.

N'importe, soyez la bienvenue !

Lorsque nous vous regardons de près, au

réveil, il nous semble que vous vous appelez aussi Lisette. Approchez, alors ; parlez bas, et dites-nous quelques-uns des secrets du vieux chansonnier.

Mais non, tu n'as pas de secrets, ô poète !

Ta vie est un beau rayon qui ne s'est jamais caché sous l'ombre de l'hypocrisie et du mystère. On connaît ton histoire, et nous n'apprendrons rien à personne.

Seulement, cette histoire est comme tes chansons : plus on la répète, plus on l'aime

Pierre-Jean de Béranger est né à Paris, le 17 août 1780, dans une maison de la rue Montorgueil, n° 50, où son grand-

père exerçait la profession de tailleur.

On se demande tout d'abord d'où vient la particule qui s'accrole au nom de Béranger. Comme ce n'est évidemment point une usurpation, nous nous sommes renseigné à cet égard. Il résulte des informations prises que le chansonnier descend des anciens Bérenger de Provence.

Le nom de ceux-ci prenait un *e* au lieu d'un *a*.

— Mais, dit en riant le poëte quand on lui parle de cette irrégularité, oubliez-vous que les nobles d'autrefois ne savaient pas signer, ou signaient mal? Un de mes ancêtres a bien pu se tromper de lettre.

Il existe un arbre généalogique dressé par les soins du père même de Béranger, qui s'occupait très-peu de son fils et beau-

coup de sa noblesse. Homme aventureux et mécontent de sa position, il courut toute sa vie après la fortune sans pouvoir l'atteindre.

Plus philosophe que l'auteur de ses jours, Béranger relégua son arbre généalogique au fond d'une armoire, et fit bon marché de ses titres nobiliaires.

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ? Oh ! vraiment, messieurs, non !
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin ;
Je ne sais qu'aimer ma patrie.
Je suis vilain et très-vilain !

Il est toutefois bizarre, nous dira-t-on, qu'il garde cette particule, écrite encore aujourd'hui au frontispice de ses œuvres. A cela nous répondrons qu'il l'avait effacée

dans ses premiers recueils; mais il crut devoir la rétablir. Les petits journaux fourmillaient d'écrivains qui portaient le même nom que lui, et auxquels on faisait honneur de ses vers.

Il y eut un jour une chose beaucoup plus grave.

Les rédacteurs de la *Quotidienne* attribuèrent une de ses chansons politiques à M. Béranger, auteur de la *Morale en action* et du *Recueil amusant des Voyages*. Inspecteur de l'Université, celui-ci pouvait perdre sa place. Notre chansonnier réclama toute la responsabilité de l'œuvre, la *Quotidienne* fit la sourde oreille et n'inséra point ses lettres.

Ce fut à partir de ce jour qu'il signa

J.-P. de Béranger, pour ne plus être confondu avec personne.

Quand la révolution de Juillet eut porté la bourgeoisie sur le trône à côté de Louis-Philippe, quelques scrupuleux patriotes vinrent dire au chansonnier :

— Supprimez le *de*, mon cher ; cela n'est plus convenable.

— Bah ! répondit-il, est-ce que ma profession de foi n'est pas connue ? Si j'étais marquis, je signerais *Marquis de Béranger* : ce serait plus drôle.

Confié par ses parents à la garde de son grand-père, il resta jusqu'à l'âge de neuf ans à Paris, gâté par le bon tailleur, apprenant à peine à lire et courant les rues, du matin au soir, avec les enfants de son âge. Dans une de ces courses vagabondes, il

suivit, le 14 juillet 1789, la foule ameutée qui se dirigeait vers le faubourg Saint-Antoine, et il vit briser les portes de bronze de la Bastille.

Ce magnifique triomphe du peuple ne sortit jamais de sa mémoire. Il le chanta, plus d'un demi-siècle après, dans un cahot de la Force.

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune ; on criait : Vengeons-nous !
A la Bastille ! aux armes ! vite aux armes !
Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous.
Je vois pâlir et la femme et la fille ;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple ! il a pris la Bastille !
Un beau soleil a fêté ce grand jour.

L'enthousiasme patriotique de Béranger date de cette époque. Son grand-père, qui l'avait bercé dans les principes de la Révolution, l'eût volontiers conservé près de

lui ; mais les troubles de la rue devenaient chaque jour plus graves, et la curiosité de l'enfant pouvait exposer ses jours.

On le conduisit au coche de Péronne. Béranger partit pour la cité picarde, où sa tante maternelle tenait auberge.

Il dut changer là de manière de vivre.

Quand il eut visité tout ce qu'il y a de curieux à Péronne, c'est-à-dire la tour du vieux château gothique où fut enfermé Charles le Simple, on lui signifia qu'il fallait rester au logis et ne plus vagabonder, sous peine de correction.

La tante était sévère et fort dévote.

Elle mit Béranger tout d'abord à l'étude du catéchisme, étude pour lui médiocrement attrayante et qui lui suggéra l'idée de fureter dans la bibliothèque, pour voir

si d'autres livres ne l'amuseraient pas davantage.

Il fit la découverte du Télémaque, des œuvres de Racine et de quelques volumes de Voltaire.

Quel trésor !

Mais les doctrines semées dans le dernier ouvrage n'étaient pas de nature à disposer merveilleusement Béranger à sa première communion. Le scepticisme du patriarche de Ferney passa quelque peu dans le cerveau de l'enfant, qui en donna bientôt une preuve assez originale.

Un orage venait d'éclater sur Péronne.

Les coups de tonnerre se succédaient si précipités et si terribles, que l'auberge tremblait jusque dans ses fondations.

Béranger regardait sa tante multiplier

les signes de croix et asperger d'un bout à l'autre la chambre d'eau bénite, afin de conjurer la chute de la foudre. Il allait se permettre quelques observations peu chrétiennes sur l'efficacité de ces mesures préservatrices, lorsque la fenêtre s'ouvrit avec un fracas épouvantable.

Attiré par le courant d'air, le fluide électrique éclata soudain et renversa l'enfant sur le parquet.

Longtemps on le crut mort. Il fallut plus d'une heure pour le rappeler à la vie.

Sortant enfin de son évanouissement, il regarda sa tante, agenouillée devant la chaise longue où on l'avait étendu.

— Eh bien, dit-il, à quoi sert ton eau bénite ?

Scandalisée par une saillie antireligieuse

peu ordinaire à cet âge, la bonne tante eut des soupçons, visita la chambre du jeune incrédule et découvrit les volumes de Voltaire, qu'elle regretta sincèrement de n'avoir pas condamnés au feu à la mort de son mari. La présence de ces livres réprouvés expliqua la chute de la foudre, et les lectures du neveu furent impitoyablement réduites au catéchisme pur et simple.

Parlant, il y a quelques années, à un médecin, de l'accident qui avait failli lui coûter la vie, Béranger manifestait sa surprise et ne comprenait pas, disait-il, qu'il eût survécu à ce coup de tonnerre. Or, comme les médecins expliquent tout, celui-ci déclara que l'absence d'électricité dans le corps du poète avait atténué l'effet de l'électricité de la nue.

— Bon ! fit Béranger ; merci, docteur : je me doutais bien que je n'étais pas d'une nature foudroyante.

Notre chansonnier ne croit guère plus aujourd'hui à la médecine qu'il ne croyait jadis à l'eau bénite. Il refuse, comme beaucoup d'autres, le nom de science à cet art boiteux qui ne marche que par tâtonnements. Une science a des principes fixes, mathématiques, immuables, et la médecine n'a jamais été, depuis Esculape, qu'une tour de Babel, où les systèmes s'embrouillent et se confondent comme autrefois les langues. Un praticien purge, l'autre saigne ; la sangsue est ennemie du séné ; l'hydropathe et l'homœopathe se prennent à la gorge, et la sottise humaine a confiance !

Revenons à la jeunesse du poète.

A cette époque, les hommes du pouvoir menaçaient déjà de persécuter les prêtres et de fermer les églises. Béranger fit sa première communion à onze ans et demi.

Pendant quelques mois encore il resta près de sa tante à l'aider dans le soin de son auberge, puis il entra à l'Institut patriotique, fondé à Péronne par un membre de l'Assemblée législative, Ballue de Bellanglise, grand citoyen qui essayait de propager au sein des écoles les doctrines révolutionnaires.

Il ne voulait pas qu'on apprît le grec et le latin aux élèves.

Chaque article du programme de la classe tendait à initier ces pauvres enfants aux manœuvres des clubs. On leur faisait

écrire et débiter des harangues; ils rédigeaient des lettres à Tallien ou à Robespierre, et ce devait être un curieux spectacle que celui de tous ces petits démagogues, se querellant comme des hommes et donnant leur opinion sur les affaires publiques.

Dans la crainte de se rendre suspecte, la tante du jeune Béranger n'osait pas le retirer de cette école.

Un honnête imprimeur de l'endroit lui proposa de prendre l'enfant en apprentissage, et cela servit de prétexte pour l'arracher aux doctrines de M. Ballue de Belanglise.

Le petit clubiste regretta son école bruyante.

Il était le plus fort dans les discussions,

le plus éloquent dans les harangues, et c'était lui qui tournait le mieux les lettres à Robespierre.

Voilà justement ce qui inquiétait la bonne tante. Une révolution qui fermait les temples chrétiens lui faisait peur. Désirant avant tout inculquer des principes de saine morale à l'enfant dont elle prenait soin, elle craignait que l'Institut patriotique ne remplît ce but que médiocrement.

Ce n'est pas la tante de Béranger qui l'a fait républicain ; mais le républicain lui doit d'être resté toujours honnête homme.

L'imprimeur de Péronne¹, découvrant

¹ Cet imprimeur se nommait Laisné.

chez son jeune compositeur une intelligence rare et une passion réelle à chercher tout ce qui pouvait l'instruire, le prit en affection, dirigea ses lectures, acheva de le fortifier dans l'étude de la langue, et lui donna moyen de compléter son éducation par ses travaux mêmes. En composant une édition d'André Chénier, Béranger s'essaya pour la première fois dans l'art des vers. Son maître surprit quelques-unes de ses rimes, et vint au secours de son inexpérience en lui apprenant les règles de la prosodie française.

Dès ce jour, la vocation du jeune homme fut décidée.

Quand il revint à Paris, son père, alors dans un état de fortune assez heureux, lui demanda ce qu'il voulait être.

— Je veux être poète, répondit Béranger.

Pendant dix-huit mois il courut passionnément aux représentations théâtrales, plaisir tout nouveau pour lui et qui, dit-on, servait à le distraire de ses premiers chagrins d'amour.

Il connaissait déjà cette Lisette adorée, qu'on trouve à côté de lui au début de sa carrière, démon gracieux qui bouleversa plus d'une fois sa tête en conservant l'empire de son cœur.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette !
Je bois à nos amours.

Lisette n'avait pas pu le suivre de Péronne à Paris, Béranger gardait l'espé-

rance de la revoir. Il se mit à travailler avec courage, et le théâtre, qu'il continuait de fréquenter chaque jour, lui inspira l'idée de s'essayer dans la comédie. Les mœurs extravagantes du Directoire, où l'on voyait des hommes efféminés et sans vigueur se conduire comme des femmes, laissant à celles-ci le rôle de l'ambition, de l'intrigue et de la puissance, lui fournirent son sujet.

Il écrivit les *Hermaphrodites*.

« Mais ayant lu avec soin Molière, dit M. de Sainte-Beuve, qui a l'habitude de mettre un peu de poison partout, même dans la coupe de l'éloge, il renonça, par respect pour ce grand maître, à un genre d'une si *accablante difficulté*. Molière et la Fontaine faisaient sa perpétuelle étude;

il savourait leurs *moindres détails* d'observation, de vers, de style, et arrivait *par eux* à se deviner, à se sentir¹. »

M. de Sainte-Beuve, avec sa ruse et sa finesse habituelles, accuse notre chansonnier de n'être qu'un reflet de la Fontaine et de Molière.

Certes, l'étude peut et doit amener la révélation d'un talent comme celui de Béranger ; mais ce talent ne procède que de lui-même, n'en déplaît à M. de Sainte-Beuve. S'il n'a pas eu l'idée sournoise que nous lui attribuons, il nous donne au moins, par sa phrase ambiguë, le droit de le supposer. M. de Sainte-Beuve sait à merveille qu'en lisant Molière on ne trouve

¹ *Portraits contemporains*, tome I, page 67.

pas le théâtre d'une *accablante difficulté*. C'est le propre des maîtres, et de celui-là surtout, de laisser croire, à force de naturel, à la facilité du genre. Béranger brûla sa comédie, non parce qu'il désespérait d'atteindre à la hauteur de Molière (qui vous donne cette audace de rogner les ailes du génie et de l'accuser d'impuissance?), mais parce qu'il avait eu le tort de choisir un sujet d'actualité. Sous peine de perdre tout son charme, la pièce des *Hermaphrodites* exigeait une représentation immédiate. N'ayant pas réussi à la faire jouer sous le Directoire, Béranger la condamna au feu, comme plus tard, dans un jour de dépit, il brûla tout un volume dont la censure n'autorisait pas la dédicace.

Il est permis aux riches de prodiguer leur fortune.

A cette époque, un tourbillon rimé flottait dans le cerveau de notre poète. Il parcourait, comme l'abeille, le vaste champ de la littérature et goûtait à toutes les fleurs. Tour à tour il passa de la comédie à la ballade, de la ballade à l'idylle, de l'idylle au dithyrambe, du dithyrambe à l'ode, et de l'ode au poème épique, jusqu'au jour où il alla définitivement s'asseoir sur le trône de la chanson ¹.

¹ Béranger avait déjà débuté à Péronne par des chansons, publiées en 1797 dans un recueil appelé la *Guirlande de roses*. Il regardait alors comme indigne d'un vrai poète ce genre, qu'il a porté, depuis, jusqu'au sublime. *Clovis* était le titre de son poème épique, dont on ne retrouve plus aucune trace. *Le Rétablissement du culte*, le *Déluge* et le *Jugement dernier* lui ont fourni le sujet de ses dithyrambes. Ses idylles s'appe-

Presque toujours le hasard seul décide du genre dans lequel un homme de génie trouve son illustration.

Si le tapissier Poquelin eût un peu moins brutalisé son fils, celui-ci n'aurait pas fait une fugue pour aller s'associer à des histrions de province, et le théâtre n'aurait pas eu son flambeau. Sans l'hospitalité de madame de la Sablière et sans le calme heureux dont il put enfin jouir chez sa protectrice, jamais la Fontaine n'eût écrit ses fables. Sans les troubles politiques, sans la misère et sans Lisette, Béranger n'aurait pas composé ses chansons.

laient le *Pèlerinage* et la *Courtisane*; la seconde était en quatre chants. Il ne reste plus rien des premières odes de Béranger, ni de ses ballades.

Prétendre que ces trois grands hommes ne seraient pas devenus célèbres si les circonstances eussent autrement dirigé leurs travaux serait dire une véritable sottise. Le génie est comme un foyer de lumière : il illumine tout ce qu'on expose à sa clarté.

La fortune apparente dans laquelle Béranger avait retrouvé sa famille tenait aux intrigues royalistes, dont son père était un des meneurs les plus adroits ; elle disparut après la découverte de ces intrigues par le pouvoir.

Une gêne complète succéda presque sans transition à l'opulence.

Dénué de toute espèce de ressource et n'en trouvant pas encore dans sa plume, Béranger résolut de partir pour l'Égypte.

Une émigration presque aussi considérable, mais beaucoup plus imprudente que celle qui se porte, de nos jours, vers l'Algérie, était entraînée sur les bords du Nil par la conquête de Bonaparte.

Le poète ne voulait pas se faire soldat.

Il songeait tout simplement à obtenir en Égypte quelque emploi civil ; mais un ancien membre de l'Institut du Caire, M. Parseval-Grandmaison, qu'il consulta sur son projet, lui conseilla fortement de rester en France et le prévint que la colonie égyptienne n'avait point d'avenir.

Béranger resta donc.

Il se trouvait, disons-le, presque heureux de sa pauvreté, car ses opinions étaient en désaccord direct avec celles de son père. L'argent royaliste ne le tentait pas.

Fort de ses illusions et de ses vingt ans, il se mit à chanter et à rire au nez de la misère.

Lisette était venue le rejoindre, Lisette était presque libre ! Elle lui rendait de fréquentes visites dans sa mansarde, et tous les rayons de l'amour et du bonheur y pénétraient avec elle.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune ;
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.
Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette ;
Nous n'attendons plus que Lisette :
Fortune, passe ton chemin !

« Toute l'histoire de Béranger, dit Qué-
rard, est dans ses chansons. Cela dure
plus que des médailles de bronze. »

La philosophie du jeune amant de Li-

sette était sincère. De gais et francs camarades l'entouraient alors, et Roger Bontemps était du nombre ¹. Le mobilier de celui-ci ressemblait en tous points à celui du poète.

Posséder dans sa hutte
 Une table, un vieux lit,
 Des cartes, une flûte,
 Un broc que Dieu remplit;
 Un portrait de maîtresse,
 Un coffre et rien dedans :
 Eh gai ! c'est la richesse
 Du gros Roger Bontemps.

¹ N'en déplaise à la *Revue des Deux-Mondes*, ce type a existé de nos jours. On peut voir encore aujourd'hui, chez M. Édouard Donvé, bijoutier au Palais-Royal, un portrait de Roger Bontemps, lithographié par Charlet. Roger Bontemps de son véritable nom s'appelait Billoux. Il buvait comme Silène, et sa circonférence était celle d'un tonneau. Il envoya un jour à ses amis l'invitation à dîner suivante : « Je viens enfin d'atteindre mes 350 livres (475 kilogrammes, bon poids). La science s'en réjouit : elle sait maintenant jusqu'où la peau d'un mortel peut s'étendre. Resterons-

Ce fut dans ces mansardes heureuses qu'on entendit chanter pour la première fois la *Gaudriole*, *Mon vieil habit*, les *Gueux*, et le *Grenier*, qui était de circonstance. Jeanneton, Suzon, Manon, Frétilton, montaient gaiement comme Lisette ⁴

nous indifférents devant un aussi beau travail de la nature? Non! Alors nous dînerons samedi prochain, 28 juillet, chez la mère Saguet. Le repas sera servi à cinq heures précises. J'y serai, il y aura gras. »

⁴ Une femme du monde manifestait beaucoup de surprise, et nous dirions presque un peu d'indignation au sujet de ce vers du *Grenier* :

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

« Ah! ma chère amie, lui répondit le poète, que nous entendons l'amour différemment! Vous avez donc une bien mauvaise idée de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille, si folle, si jolie! je dois même dire si tendre! Quoi! parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle! Vous n'en auriez pas eu le courage si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien! D'ailleurs, elle n'eût pas mieux

les six étages ; on vidait bouteille sur bouteille....

Et le traiteur faisait crédit !

Mais tous les traiteurs du monde se lassent quand on les paye avec des chansons, et il n'y a plus de philosophie possible en présence de la faim. Le spectre pâle et dé-

demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire ? j'étais si pauvre : la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade, que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, tout en ne négligeant pas les plaisirs du présent, mes yeux se mouillaient de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre ! Employez bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur, c'est le plus grand de la vie. »

charné vint, un beau jour, mettre en fuite la bande joyeuse.

Béranger ne voulait pourtant pas mourir, et surtout mourir d'un excès d'appétit.

Il rassembla sous une même enveloppe toutes ses pièces de vers, fragments de poëme épique, odes, idylles, dithyrambes, et envoya le paquet à Lucien Bonaparte, frère du premier consul.

On avait dit à Béranger que Lucien protégeait les lettres.

Cet envoi poétique représentait un espoir suprême, et cependant il était accompagné d'une épître où l'orgueil de l'ancien élève de l'Institut patriotique se plaignait amèrement d'être obligé de recourir à un protecteur.

Nous croyons que ce fut précisément cette fière requête qui charma Lucien. Il appela le poëte à son hôtel, causa longuement avec lui de ses œuvres, en fit l'éloge et le questionna sur sa position avec beaucoup de bienveillance.

Béranger n'osa pas dire à quel comble de détresse il était réduit; Lucien le devina.

— Je veux, dit-il au jeune homme, que le besoin ne vienne pas vous persécuter dans vos travaux. Comptez sur moi pour la vie matérielle, et ne vous en inquiétez plus.

Malheureusement Lucien encourut presque aussitôt la disgrâce de son frère, qui venait de se couronner du diadème impérial. Il partit pour l'Italie. Béranger se

croyait déshérité de toutes ses espérances ; mais il reçut la lettre suivante, datée de Rome.

« Je vous prie d'accepter mon traitement de l'Institut, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un des ornements de notre Parnasse. Soignez surtout le rythme ; ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant. »

Sous le même pli se trouvait la procuration nécessaire pour toucher la pension académique.

Le cœur de Béranger débordait de reconnaissance, mais il ne put que trente années plus tard l'exprimer dans ses écrits : la censure de l'Empire défendit expressément

au poëte l'éloge d'un exilé¹; plus tard, celle de la Restauration ne voulut pas souffrir qu'on traitât un Bonaparte en Mécène, et ce fut seulement après la révolution de Juillet qu'il fut permis à Béranger de dédier le quatrième volume de ses œuvres à son protecteur.

Le traitement de l'Institut fut payé jusqu'en 1812 au mandataire de Lucien.

« Il est curieux, dit fort méchamment M. de Sainte-Beuve, qu'un homme qui ne veut pas être de l'Académie ait commencé par avoir part à des émoluments d'Académie. »

Voilà bien une véritable flèche de Parthe !

¹ En tête d'un recueil de *poésies pastorales*, Béranger avait écrit une dédicace chaleureuse à Lucien; ce fut ce recueil qu'il brûla dans un premier mouvement d'indignation.

M. de Sainte-Beuve la décoche et s'enfuit immédiatement par le sentier de l'éloge. Il n'ignore pas que cette phrase perfide a dû faire plus de mal à Béranger que toutes les congratulations qui suivent ne lui ont causé de plaisir.

On ne doit rien, absolument rien, sachez-le, monsieur de Sainte-Beuve, au banquier qui, sur la présentation d'un billet à ordre, vous ouvre sa caisse. Béranger ne doit donc rien à l'Académie, pas même sa présence, dont il continuera probablement à ne point l'honorer, quand même il devrait s'y asseoir à côté de vous.

En 1804, les lois sur la conscription devenaient terribles. Heureusement elles n'atteignirent pas l'amant de Lisette.

On ne songeait point à lui, et sa con-

science lui démontrait peu la nécessité d'aller se mettre à la bouche du canon. « Si l'on vient me chercher, pensait-il, j'irai me faire tuer comme les autres; mais qu'ils me trouvent, je ne me cache pas ! » Du reste, en prenant un sabre pour aider César à vaincre, il eût beaucoup moins fait pour la gloire du héros qu'en la célébrant par ses vers.

Béranger chantait l'honneur national, le patriotisme et la victoire; mais il chantait seulement pour ses amis et pour Lisette.

Il ne voulait pas donner au public tous ces délicieux petits poèmes qui tombaient naturellement de sa plume comme les notes sonores tombent du gosier du rossignol; il n'avait des entrailles de père que pour ses dithyrambes et pour son épopée

de *Clovis*, en faveur de laquelle il entassait chaque jour matériaux sur matériaux.

Le traitement académique ne conduisait pas loin notre poète, alors dans tout le feu de la jeunesse et des passions; il se créa d'autres ressources et travailla, de 1805 à 1806, aux *Annales du Musée*. Trois ans plus tard, dégagé de toute crainte au sujet de la conscription par l'amnistie proclamée le jour du mariage de Marie-Louise, il alla porter à M. Arnault, de l'Institut, plusieurs lettres de Lucien, avec lequel il entretenait une correspondance suivie.

M. Arnault recommanda le jeune homme à M. de Fontanes, et celui-ci attacha Béranger à son secrétariat, avec le titre de commis expéditionnaire.

Surpris d'entendre chanter, un jour,

dans ses bureaux, les couplets du *Roi d'Yvetot*¹, le grand maître de l'Université demanda la chanson pour la porter à l'empereur.

Napoléon parcourut les vers de Béranger et se mit à rire aux éclats, en voyant cette douce et joyeuse critique de ses conquêtes et de son règne.

— Savez-vous l'air ? demanda-t-il à M. de Fontanes.

— Oui, sire, répondit le grand maître.

Et il fredonna les notes faciles de la chanson.

Les courtisans, surpris, entendirent tout un soir l'empereur, qui avait retenu l'air

¹ Il est rare que les employés ne fassent pas un peu d'opposition au gouvernement qui les paye. Béranger fit comme ses collègues.

et le refrain, chantonner entre ses dents :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel bon petit roi c'était là !

La, la.

Béranger sut l'anecdote. Il composa sur le champ le *Sénateur*, épopée bouffonne en sept couplets, qui amusa les Tuileries autant que le *Roi d'Yvetot*. Cela ne donnait d'inquiétude à personne, et le commis de M. de Fontanes eut la liberté de rimer tout à l'aise. Mais, enhardi par cette tolérance, -il alla parfois un peu loin, sinon dans ses vers, du moins dans ses discours.

On l'invitait aux soirées du ministre.

A l'une de ces soirées, il entendit un de ses collègues du secrétariat pérorer dans un groupe et dire avec emphase :

— Alexandre seul pouvait dompter Bucéphale; un autre que Napoléon le Grand ne pourrait aujourd'hui dompter la France.

— Oh! oh! fit Béranger, interrompant l'orateur, tu compares la France à Bucéphale? Eh bien, mon cher, tu ferais mieux de la comparer à un âne : elle te dirait peut-être où le bât la blesse.

Le mot parut audacieux.

Il fut répété au ministre, et l'expéditionnaire reçut une verte semonce.

Avant d'être imprimées, les deux chansons dont nous avons parlé tout à l'heure étaient déjà populaires. Le *Caveau*, alors dans toute sa gloire, fit des avances à Béranger. On le reçut membre de cette so-

ciété chantante, et Désaugiers lui offrit un siège à sa droite ¹.

Ceci avait lieu à la fin de 1813. L'année suivante amena les alliés à Paris.

Malgré son mot piquant au sujet de Bucéphale, notre poète professait une admiration très-vive pour le héros qui avait couronné la France d'une auréole de gloire. A un banquet, donné dans les salons du *Cadran-Bleu* aux aides de camp d'Alexandre, il chanta la valeur française et se moqua des alliés à leur barbe.

¹ Désaugiers fit à l'auteur du *Roi d'Yvetot* l'accueil le plus aimable; mais Armand Gouffé n'imita point cet exemple. Il voyait avec déplaisir le succès du nouveau chansonnier. Timide comme un enfant, Béranger ne se mit pas d'abord à l'unisson du *Caveau*; ses couplets parurent médiocres; mais bientôt il s'aguerrit et surpassa tous les autres.

Notre gloire est sans seconde ;
 Français, où sont nos rivaux ?

 Redoutons l'anglomanie,
 Elle a déjà gâté tout ;
 N'allons point en Germanie
 Chercher les règles du goût.
 N'empruntons à nos voisins
 Que leurs femmes et leurs vins.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays.

Les événements poussaient à la chanson politique, et les couplets grivois, les flonflons amoureux, étaient pour l'instant passés de mode.

D'ailleurs Lisette avait disparu.

Comme une vierge folle, elle laissa, quelque beau soir, sa lampe s'éteindre, et le bien-aimé ne put la suivre dans les ténèbres.

Béranger renonça franchement à tous

ses autres poèmes pour se livrer au genre qui lui attirait d'universels éloges. Paris tout entier sut par cœur : *Vieux habits, vieux galons*; la *Requête des Chiens de qualité*, et la *Censure*. Cette dernière chanson, remarquable par sa hardiesse, allait attirer sur les doigts du poète un coup vigoureux de la fêrule universitaire; mais Napoléon débarqua de l'île d'Elbe, et le gouvernement des Cent-Jours offrit de l'avancement à Béranger.

On lui proposa une place dans la censure impériale. Il se mit à rire et montra le manuscrit de sa chanson.

— Quoi! dit-il, vous me feriez passer à l'état de *rat de cave littéraire*¹? Bien obligé!

¹ Nom qu'il donnait aux censeurs dans ses couplets.

Il resta dans son modeste emploi.

Comme beaucoup de royalistes appelaient alors de tous leurs vœux le retour des Cosaques, il prouva par de nouveaux couplets que l'*opinion de ces demoiselles* était absolument conforme à celle de ces messieurs.

Viv' nos amis,
Nos amis les eun'mis !

A la rentrée des Bourbons, Béranger publia son premier recueil, sous le titre de *Chansons morales et autres*. Il n'y avait dans ce volume aucun hémistiche qui ne fût déjà connu ; mais l'impression de l'ouvrage ne lui attira pas moins une seconde semonce, plus sévère que celle de *Bucéphale*, et une menace de destitution s'il tombait dans la récidive.

— A la bonne heure, fit Béranger : mieux vaut savoir à quoi l'on s'expose.

Voyant partir pour l'exil l'auteur de *Marius à Minturnes*¹, devenu son ami et son admirateur, il lui dédia la chanson des *Oiseaux*.

La guerre à coups de rimes contre les ridicules du faubourg Saint-Germain continua de plus belle. *Paillasse*, *l'Enfant de bonne maison*, la *Marquise de Pre-tintaille*, le *Marquis de Carabas* et *l'Habit de cour* sont de cette époque². Imprimées sur feuilles volantes et vendues sous

¹ Arnault, le même qui l'avait recommandé jadis à M. de Fontane.

² Il fit en outre, vers 1816, un vaudeville intitulé *Attila*, puis un autre appelé les *Caméléons*. Ce fut sa dernière tentative au théâtre. Béranger, pour la seconde pièce, était en collaboration avec Moreau et Waffart. Il ne voulut pas être nommé, et se contenta de ses entrées dans les coulisses.

le manteau, ces chansons ne portaient point de nom d'auteur ; elles pouvaient être attribuées à tout autre qu'à notre expéditionnaire.

On l'attendait à son deuxième recueil.

Mais Béranger ne le fit paraître qu'en 1821, et, le jour même de la mise en vente, il donna sa démission, afin de ne pas laisser à l'Université la joie de le mettre à la porte.

Ce second livre du poète eut un succès immense.

On y voyait son génie déployer hardiment ses ailes et monter jusqu'aux plus sublimes élévations. Parmi la multitude des chefs-d'œuvre qu'il contient, on peut citer comme des odes, et comme des odes de premier ordre, le *Champ d'asile*, —

le *Dieu des bonnes gens*, — la *Sainte-Alliance des peuples*, — les *Deux Cousins*, — *Mon âme*, — les *Adieux à la Gloire*, — l'*Orage*, — les *Enfants de la France*, — le *Vieux drapeau*, — le *Chant du Cosaque*.

Le *Dieu des bonnes gens* fut chanté pour la première fois par Béranger lui-même à la barrière Mont-Parnasse. Voici comment et à quelle occasion.

Le cabaret de la mère Saguet¹, mis en vogue par le cénacle Thiers, Armand Carrel et Chenavard², donnait asile, en 1821, à une société chantante beaucoup moins

¹ Nous avons écrit *Saget* dans la biographie de Victor Hugo ; mais des réclamations nous ont été faites à cet égard, et nous rétablissons l'*u* oublié.

² On montrait en 1835, au comptoir de la mère Saguet, une carte de *trois livres douze sous*, au nom de Thiers, qui n'a jamais été payée.

aristocratique et plus nombreuse que celle du *Caveau*. Elle se nommait la société du *Moulin-Vert* ou du *Moulin-de-Beurre*.

Béranger fut élu président.

On compta bientôt les sociétaires par milliers. Chacun d'eux avait le droit d'amener sa famille.

Les salles du cabaret ne pouvant plus contenir la foule, on dressa les tables au milieu de la plaine voisine, et parfois il y en eut plus de cent, de huit à dix couverts chacune, toutes garnies de leurs dîneurs.

Sur la table du président, à portée de sa main, se trouvait un énorme cruchon, au goulot duquel s'adaptait transversalement un manche en bois de chêne. Ce maillet monstrueux servait à frapper sur la table et à réclamer le silence.

C'était la sonnette de Béranger.

Quand on apportait le potage, le président frappait trois coups. Tout le monde se levait, on criait : « Chapeau bas ! » et douze cents voix entonnaient, en guise de *Benedicite*, le quatrain suivant :

Accourez au Moulin-Vert,
Gais enfants de la folie !
Pour vous, pour femme jolie,
On met toujours un couvert.

Trois nouveaux coups étaient frappés par le président. Hommes, femmes, enfants, vieillards, se rasseyaient ; puis l'on n'entendait plus, pendant une heure, que le cliquetis des verres, des couteaux et des fourchettes.

Il y avait là, près du roi de la chanson, comme des satellites autour d'un astre,

Charlet, Édouard Donvé, Eugène de Monglave, Billoux, Amédée de Bast, Dumer-san, Bellenger, Moreau, Albert Montémont, Désaugiers et vingt autres.

Au dessert, le maillet, retentissant de nouveau, annonçait qu'il était temps de se faire inscrire, non pour les tours de parole, mais pour les tours de chanson.

Désaugiers donna au Moulin-Vert la premier de *Madame Denis* et de *Ma fortune est faite*; Édouard Donvé y chanta le *Trompette de Marengo* et le *Vin à 4 sous*, en pinçant de la guitare; Montémont et Billoux y obtinrent les honneurs du bis, l'un pour ses *Glissades*, l'autre pour son *Coup de piqueton*.

Mais les plus beaux triomphes appartenaient à Béranger.

Le jour où il entonna le *Dieu des bonnes gens*¹, en présence de cette assemblée dont il était l'idole, il y eut des acclamations d'enthousiasme et des trépignements d'ivresse. C'était une nouvelle et magnifique révélation de son génie. Tous les fronts s'inclinaient devant le poète national, tous les cœurs battaient d'orgueil, et le sien doit palpiter encore à ce souvenir.

Hélas ! ce fut le dernier jour du Moulin-Vert !

Dans la foule il y avait un traître, et ce traître se nommait Martainville, rédacteur en chef du *Drapeau blanc*.

Journaliste sans vergogne, écrivain sans âme et sans conscience, il ne put suppor-

¹ On assure que ce fut le jour même où il donna sa démission à l'Université.

ter le triomphe d'un poète qu'il regardait comme son ennemi politique. Le lendemain il jeta sa bave sur le nom de Béranger, criant tout haut que l'auteur du *Dieu des bonnes gens* entraînait le peuple à des associations dangereuses.

Chaque jour Martainville faisait ainsi de la police dans ses colonnes.

L'éveil fut donné par cet article perfide. Honteux d'avoir été prévenu, le parquet se hâta de poursuivre. Un mandat fut signé, moins d'une heure après la dénonciation du *Drapeau blanc*, et l'on saisit chez l'éditeur de Béranger quatre mille exemplaires de son recueil.

Mais il y en avait déjà six mille de vendus, sans compter les éditions qui s'imprimaient et se distribuaient dans l'ombre.

Il était trop tard : déjà toute la France chantait en chœur les refrains de Béranger.

Marchangy, l'homme aux fougueux réquisitoires, traîna le poète devant la cour d'assises.

L'accusation était terrible : il s'agissait d'un quadruple outrage à la morale publique, aux bonnes mœurs, à la religion et à la personne du roi.

Béranger fut condamné à trois mois de prison, sans compter l'amende, et, lorsque les sociétaires du *Moulin-de-Beurre* voulurent se réunir pour donner quelques marques de sympathies à leur président persécuté, ils furent reçus, non par la mère Saguet et ses garçons, mais par des commissaires de police et des gendarmes.

Ainsi finirent ces curieux dîners en plein air, qui n'avaient pas eu leurs semblables depuis les festins pantagruéliques et les noces de Gamache.

Marchangy attendait une condamnation plus rigoureuse.

Il n'aurait pas manqué de l'obtenir, si un homme de talent, qui depuis..... mais alors il n'était qu'avocat ! n'eût défendu le poète et disposé les jurés à l'indulgence.

Voyant que les journaux avaient ordre de ne reproduire que l'acte d'accusation seulement, M. Dupin jeta les hauts cris et publia son plaidoyer avec les sept chansons condamnées. Il ne comprenait pas qu'on osât attenter à la *liberté de la presse*. Excellent homme ! Quelques années plus tard il a dû bien rire de sa candeur !

Béranger composa la *Muse en fuite*, le matin même du jour où il devait comparaître devant ses juges.

Muse, voici la grand'salle....
Eh quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent ?
Revenez donc, pauvre sottie,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.

On envoya sous les verrous le poète et sa muse.

Bientôt les *Adieux à la campagne*, la *Chasse*, l'*Agent provocateur* et *Mon carnaval* prouvèrent que la prison n'ôtait à Béranger ni sa gaieté ni sa verve.

Il sortit de Sainte-Pélagie au moment où arrivait la nouvelle de la mort de l'empereur à Sainte-Hélène.

La chanson, ce jour-là, jeta sa marotte et prit le deuil. Ses strophes funèbres¹ montèrent, comme un glorieux et suprême encens, vers l'âme du héros martyr.

Le troisième recueil de Béranger parut en 1825 ; mais l'éditeur, par prudence, ayant fait imprimer clandestinement et à part les chansons dangereuses, le volume expurgé ne fut l'objet d'aucune poursuite. Le parquet garda ses foudres pour le quatrième recueil, contenant les *Révérands Pères*, les *Chantres de paroisse*, les *Missionnaires* et la *Messe du Saint-Esprit*.

Nos bons jésuites y étaient aussi par trop maltraités.

¹ Le Cinq mai.

Ils éperonnèrent de tous leurs aiguillons l'éloquence vengeresse de Marchangy, et le chansonnier fut jeté pour neuf mois dans une cellule de la Force.

Une condamnation aussi rigoureuse dut chagriner beaucoup la *Gazette de France*, qui conseillait d'envoyer tout simplement le *rimeur impie*, le *sale écrivain*, à Bicêtre.

Moins heureux que l'avocat Dupin, le nouveau défenseur du poète, M. Barthe, ne put fléchir les jurés. Dix mille francs d'amende s'ajoutèrent aux neuf mois de prison. Jacques Laffitte ouvrit à l'instant même dans ses bureaux une souscription nationale, et le pays paya l'amende de Béranger.

Toutes les célébrités de l'époque, écri-

vains, députés, artistes, allèrent visiter le poète dans son cachot. Les plus illustres furent ceux qui montrèrent le plus d'empressement.

M. Viennet arriva le dernier.

Nous ne savons plus quelle énormité en cinq actes, jouée et sifflée à la Comédie-Française, avait causé ce retard.

— Eh bien ! mon cher, travaillons-nous, rimons-nous toujours ? demanda M. Viennet avec ce ton bref et persifleur qui le distingue. Depuis tantôt six mois que vous êtes ici, vous devez au moins avoir un volume tout prêt ?

— Je vous trouve charmant, répondit Béranger : croyez-vous qu'on fasse une chanson comme une tragédie ?

Pauvre M. Viennet ! Jamais il n'a pu di-

gérer cette réponse. Il répète à qui veut l'entendre que Béranger n'est qu'un faux bonhomme. La médiocrité se blesse toujours en se frottant au génie.

— Ah çà ! disait un soir quelqu'un chez Béranger, on n'entend plus parler de l'auteur d'*Arbogaste*. Est-ce qu'il est mort ?

— Par exemple ! y songez-vous ? répondit le poète. Quand Viennet mourra, on le saura bien, puisqu'il est immortel.

Il n'y a, certes, aucune raison pour que l'esprit et la bonhomie ne soient pas frère et sœur.

Béranger n'a jamais été jaloux de personne. On l'a vu regarder, en souriant, ces luttes furieuses qui, de 1829 à 1834, ont transformé la littérature en un vaste

champ clos, où le coup de poing pur et simple fut souvent employé comme argument péremptoire¹. Notre poète saluait le talent toutes les fois qu'il le voyait surgir à l'horizon des lettres, sans demander s'il conservait les vieilles formes pour langes ou s'il affranchissait son berceau.

Lorsque Chateaubriand publia le *Génie du Christianisme*, le *rimeur impie* fut un des premiers à l'applaudir.

Quand les *Harmonies* de Lamartine virent le jour, Béranger s'écria : « Un poète nous est né ! »

Enfin, à l'apparition des *Odes et Ballades*, on le trouva partisan de Victor Hugo. « C'est un lion, disait-il : qu'on laisse croi-

¹ A la représentation d'*Hernani*, le parterre fut jonché de pans d'habits déchirés et de chapeaux défoncés.

tre ses ongles, et le troupeau classique sera dévoré. »

Puisque nous avons prononcé le nom de Chateaubriand, disons que, toute politique à part, il devint l'ami le plus intime de Béranger. Ces deux gloires avaient des points de contact, ces deux illustrations se donnaient fraternellement la main en dehors des querelles de partis.

Le jour où Chateaubriand tomba du ministère, il alla rendre visite au chansonnier¹.

Quelqu'un dénonça le fait à la *Gazette de France*, qui prit aussitôt la plume avec colère et offrit à ses lecteurs le gracieux fait-Paris suivant :

¹ Béranger demeurait alors avec Manuel, rue des Martyrs.

« Hier M. de Chateaubriand a reçu sa démission. Il a quitté son hôtel de ministre et s'est rendu à sa maison de la rue d'Enfer. Là, il s'est habillé en jeune homme, ce vieillard ; il a mis une redingote légère, a pris une badine à la main et s'est rendu au n^o 21 de la rue des Martyrs. L'auteur du *Génie du Christianisme* allait voir l'auteur du *Bon Dieu*. »

C'était une dénonciation moins dangereuse que celle de Martainville, mais tout aussi perfide.

L'intolérance royaliste fatiguait Chateaubriand plus qu'on ne le saurait dire, et les maladroites attaques de son propre parti, plutôt que la fréquentation de Béranger, contribuèrent à le refroidir pour la cause des rois légitimes.

Avec l'auteur d'*Atala* se rencontraient rue des Martyrs une foule de jeunes littérateurs de l'époque, au nombre desquels nous citerons Émile et Antony Deschamps, Lamartine, Hugo et Alexandre Dumas.

Ce dernier surtout avait dans la maison ses coudées franches. Il nomme encore aujourd'hui Béranger son père, et Béranger le nomme son fils.

— Mais quel fils ! ajoute le patriarche, et de combien de fredaines il s'est rendu coupable !

Parfois le journaliste Fontan venait se joindre à ce groupe littéraire. Il connaissait Béranger de longue date. On nous a donné comme certaine l'anecdote suivante :

Un jour que le poète était au travail, il

vit entrer Fontan, pâle, les yeux allumés par la colère et la lèvre frémissante.

— Qu'avez-vous ? demanda Béranger.

— Maître, dit le journaliste, je viens vous dire adieu.

— Vous partez en voyage ?

— Non ; mais les gendarmes seront demain à ma porte. J'ai deux ans de prison en perspective.

— Miséricorde ! Pourquoi ?

Fontan saisit les mains du poète et murmura, d'une voix où la douleur se mêlait à la rage :

— Vous connaissiez Galotti ?

— Beaucoup. Un réfugié napolitain...

— Précisément. Galotti croyait trouver chez nous un asile inviolable. Eh bien, non ! La France n'est plus le pays de l'honneur

et de l'hospitalité politique. Nos indignes ministres ont renvoyé Galotti, pieds et poings liés, à son gouvernement.

— C'est impossible !

— N'est-ce pas ? Je disais comme vous : « C'est impossible ! » Mais l'infamie est trop évidente, les nouvelles de Naples sont authentiques. Voici ce que j'insère demain dans l'*Album*.

Béranger prit une épreuve que Fontan lui présentait.

— Lisez ! dit le journaliste.

Béranger lut :

« Galotti a été pendu, entendez-vous, monsieur de Portalis ? pendu aux potences monarchiques ! Vous avez passé la corde autour du cou de Galotti, le bourreau na-

politain a fait le reste : honneur à vous deux ! »

— Voilà des lignes héroïques, dit Béranger. Dans la balance des lâches, elles valent, en effet, deux ans de prison. Prenez garde et réfléchissez, il en est temps encore.

— Maître, demanda Fontan, jamais la crainte du cachot vous a-t-elle fait biffer un seul de vos couplets ?

— Jamais, répondit le chansonnier.

— Alors votre exemple est noble à suivre, et je ne bifferai pas une lettre. Tout s'imprimera !

L'article parut, le lendemain, en tête de la première colonne du journal. Arrêté, comme il l'avait prévu, et traîné devant les juges, Fontan voulut se défendre

lui-même. Il termina par cette phrase courageuse :

« Sous l'indignation de ma conscience, j'ai pris la plume ; j'ai écrit sans peur et sans réticences ; je n'ai rien caché, j'ai bien fait ! »

La condamnation de Fontan a eu pour seule et unique cause l'article inséré dans l'*Album* et non le *Mouton enragé*, comme l'affirme M. Alexandre Dumas dans ses *Mémoires*, beaucoup trop inexacts pour leur étendue.

En 1829, c'étaient les frères Beaudouin qui publiaient les œuvres de Béranger.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, notre poète, après sa captivité à la Force, devait se trouver en présence de la

ruine. On vint lui apprendre que ses éditeurs se mettaient en faillite. Il était menacé de perdre dix-huit mille francs, seule ressource qu'il eût pour l'avenir.

Instruit du chagrin de Béranger, et sachant qu'on ne réussirait point à lui faire accepter un secours, Laffitte appela dans son cabinet Hector Bossange, libraire qui commençait à jouir de quelque renom.

— Voici, dit-il en ouvrant sa caisse, dix-huit billets de mille francs. Serrez-les dans votre portefeuille, et allez de ce pas chez Béranger. Vous lui proposerez de vous mettre au lieu et place des frères Beau-douin pour exploiter ses œuvres pendant trois années consécutives, à raison de six mille francs par an. Il acceptera, et vous me rembourserez quand les bénéfices de la

vente auront atteint le double de la somme totale.

Hector Bossange prit le chemin de la rue des Martyrs. Le chansonnier l'accueillit comme un véritable envoyé du ciel.

Ils rédigèrent sans plus de retard toutes les clauses du marché. Bossange tira ses billets de banque, les étala triomphalement sur une table, et Béranger signa l'acte.

— Ah ! parbleu ! dit-il au libraire en lui serrant les mains avec joie, vous pouvez vous flatter de jouer aujourd'hui le rôle de la Providence !

Un scrupule traversa l'esprit de Bossange.

En recevant les témoignages de gratitude du poète, il se sentit à la gêne, et, malgré les recommandations qui lui avaient

été faites, il ne crut pas devoir cacher le nom de l'homme généreux dont il exécutait les ordres.

Béranger tenait encore l'acte entre les mains : il le déchira sans hésitation, dit à Bossange de reprendre les dix-huit mille livres et ne voulut plus écouter un mot au sujet de cette affaire.

On a dit que c'était de l'orgueil ; c'était tout simplement de la dignité¹.

Il se remit au travail.

Une tendre et constante amie² l'encourageait de ses sourires. Elle l'avait consolé

¹ Béranger n'en garda pas moins à Laffitte une vive et profonde reconnaissance. Du reste, les craintes inspirées par la faillite cessèrent presque aussitôt : un des frères Beaudouin paya tout ce qui était dû au chansonnier.

² Madame Judith Allard.

à l'heure de la persécution, et continuait de lui prodiguer les marques du dévouement le plus généreux, de l'affection la plus sincère.

Béranger résolut de garder toujours près de lui l'ange qui était venu s'asseoir à son foyer.

Vous vicillirez, ô ma belle mattresse !
Vous vicillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble dans sa vitesse
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi, mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Tout à coup les nouveaux refrains du poëte furent interrompus par la fusillade de Juillet.

Béranger tressaillit. L'émeute ne lui semblait pas si prochaine. Cette monar-

chie dont il minait depuis quinze ans la base et qui s'écroulait avec fracas ; cette lutte sanglante qu'il avait, pour ainsi dire, provoquée ; ce canon vengeur à la lumière duquel il avait, en se jouant, porté la mèche, tout lui causa une sorte d'effroi.

L'oiseau se tait pendant l'orage. Béranger ne chanta ni la bataille ni la victoire.

Il laissa ce soin à Casimir Delavigne, dont les strophes burlesques donneront à nos derniers neveux une idée fort médiocre de l'enthousiasme des trois jours. *La Parisienne* et *Marlborough s'en va-t-en guerre* marchent aujourd'hui sur la même ligne.

Mais, si Béranger ne se montrait pas, le peuple songeait à lui. Son buste, couronné sur tous les théâtres de la capitale, fut sa-

lué par des cris d'amour. Jamais on ne vit plus éclatant triomphe. Nos provinces firent écho, et la France n'eut qu'une voix pour applaudir le père de la révolution.

Dès ce jour, Béranger crut sa tâche finie. A ses yeux, une telle ovation devenait une apo théose. Après être monté si haut, il craignit de redescendre.

« Vous le savez, je n'ai d'autre fortune que ma gloire, disait-il à ceux qui voulaient lui remettre en main son luth : Souffrez que je la ménage. Le poète est mort, l'homme se repose... Adieu ! »

Il ajoute dans une de ses préfaces :

« Jusqu'à présent, je n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse ; je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer ! »

On ne peut sans injustice blâmer le soin que Béranger prend de sa gloire. Il lui était facile de battre monnaie avec sa renommée ; les éditeurs eussent couvert d'or un de ses manuscrits. Mais il sentait que ses deux muses, la muse politique et la muse égrillarde, avaient rempli leur mission. Tout en désapprouvant ce qui avait lieu, la première ne pouvait plus fouetter personne ; un sentiment de tact et de convenance l'obligeait à jeter la verge, sous peine d'être accusée de mécontentement perpétuel et d'attaque systématique. Pour la seconde, elle commençait à vieillir, et ce n'était plus l'heure de chanter Suzon, Lisette et Jeanne-ton.

Béranger sut échapper encore à un autre écueil.

Tous ses amis montaient au pouvoir.
L'ambition venait frapper à sa porte, en
lui apportant la carte des nouveaux ministres ; mais le poète lui cria, comme autrefois à la fortune :

« Passe ton chemin, je n'ouvre pas ! »

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a point fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.

.....

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Le Béranger d'alors est absolument le
Béranger d'aujourd'hui. Son caractère et

ses résolutions n'ont pas dévié d'une ligne.
C'est un sage des anciens jours.

Après la mort de Manuel, son plus cher et son plus constant ami, le poète quitta la rue des Martyrs et se retira dans un petit logement de la rue de la Tour-d'Auvergne.

En 1830, assailli par une foule de visites plus importunes les unes que les autres, il alla demeurer à Passy. Mais il était encore trop près de la capitale pour ne pas être obsédé par cette foule de curieux étourdis, que toute célébrité attire et qui ressemblent à des papillons nocturnes tourbillonnant autour d'un flambeau.

Notre poète n'est pas du caractère de beaucoup de grands hommes, il n'aime point à poser. L'admiration le fatigue et la louange le blesse.

Il alla se cacher à Fontainebleau ; puis, ne se trouvant pas encore assez loin de Paris, il transporta ses pénates en Touraine.

On cherchait surtout à connaître quelle pouvait être l'occupation de Béranger dans sa solitude. Le bruit courait, et ce bruit n'était pas dénué de fondement, qu'il allait publier une *Histoire des Contemporains*, terrible concurrence, que jamais nos malheureux petits volumes n'auraient pu soutenir.

Heureusement nous n'avons plus rien à craindre à ce sujet.

— Avancez-vous dans votre travail ? lui demanda un jour Perrotin ¹, qui eût été,

¹ Tout le monde connaît l'admirable conduite de cet éditeur, qui eut, après les frères Beaudouin, l'exploitation des œuvres du poète. C'est un de ces hommes loyaux et probes qui ne s'en tiennent pas aux clauses

selon toute vraisemblance, l'éditeur de cette œuvre curieuse.

— Non : je vais tout jeter au feu, répondit Béranger.

— Ah ! fit Perrotin confondu.

— J'aurais eu trop de mal à dire de mes amis, ajouta le poète, et, ma foi, j'y renonce.

tyranniques des traités, et qui partagent toujours avec un auteur la fortune qu'ils doivent à son génie. Une lettre, que la reconnaissance de Béranger a rendue publique, contient ce passage : « Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que je vous cédai toutes mes chansons faites ou à faire pour une modique rente viagère de 800 fr. Le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, de vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial, etc. » Ces phrases n'ont pas besoin de commentaires : écrites par Béranger, elles font à tout jamais la gloire d'un homme.

Il brûla son manuscrit avant d'aller se réfugier à Tours.

Là, presque tout son temps se passait à jouer aux boules ou à cultiver des dahlias, comme un vrai bourgeois désœuvré de province. Nous signalons le *Béranger jouant aux boules* à quelque peintre de genre qui voudrait obtenir à la prochaine exposition un succès populaire.

Béranger, personne ne l'ignore, est la bonté même.

Un malheureux n'a jamais frappé à sa porte sans être accueilli ; mais plus d'une fois on l'a rendu victime de sa bienveillance.

Un homme de lettres, obscur encore, et dont le talent pouvait grandir, poussé un jour par la misère, commit un acte d'in-

délicatesse assez grave pour se voir exposé à la flétrissure des tribunaux. Le poète lui tendit la main au bord de cet abîme, le sauva de la prison et lui ouvrit sa bourse, afin de le détourner à l'avenir de toute pensée coupable.

Il avait affaire à une nature ingrate, qui profita de ses bienfaits et de son accueil pour l'exploiter chaque jour, sans profit pour le travail et pour les lettres. Béranger ne tarda pas à comprendre qu'il n'arrêterait jamais cette âme pervertie sur le chemin du déshonneur.

Voyant reparaître chez lui son indigne protégé, après le choléra de 1832, le poète lui dit :

— Quoi ! c'est encore vous?..... Ah !

quelle belle occasion vous avez manquée de mourir !

Lorsque Béranger put croire que les importuns, les curieux et les ingrats avaient perdu sa trace, il revint dans sa chère petite maison ¹.

Un soir, mademoiselle Déjazet, au retour d'une promenade au bois de Boulogne, passait, sans le savoir, devant la porte du poëte.

— C'est ici que demeure Béranger, dit la personne qui se trouvait avec elle.

— Béranger ! murmura l'actrice tout émue ; vous avez dit Béranger ?

¹ Chez madame Béga, rue Vineuse, à Passy. Il y resta jusqu'en 1848. La République le ramena à Paris, rue d'Enfer. Aujourd'hui il demeure à Beaujon, dans une pension bourgeoise, avenue Chateaubriand.

— Sans doute. Vous devez le connaître ?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, chez Perrotin... il y a bien longtemps. Comprenez-vous cela ? moi, Frétilon, je connais à peine Béranger.

— Si vous désirez que je vous présente...

— Vraiment oui, sur-le-champ, sans retard... Quel bonheur ! cria Déjazet, battant des mains avec joie.

Son compagnon entra pour annoncer à l'ermite de Passy que mademoiselle Déjazet demandait à lui faire visite.

Chose incroyable ! Béranger n'avait jamais assisté aux représentations du Palais-Royal, bien qu'il eût plus d'une fois éprouvé le désir d'aller voir le charmant

lutin qui popularisait chaque soir ses plus belles créations ¹.

Il se hâta de courir au-devant de l'actrice, et ils s'embrassèrent comme de vieux amis.

Béranger ouvrit à mademoiselle Déjazet sa modeste chambre.

— Depuis sept ou huit ans, lui dit-il, je ne vous voyais plus que dans vos portraits.

— Et moi, dit l'excellente fille, je vous voyais toujours dans mon cœur.

Ils se regardèrent ensuite longtemps sans proférer une parole : l'émotion de la jolie visiteuse avait gagné le poète.

— Voulez-vous que je vous chante une

¹ Naturellement timide, il craint toujours d'être reconnu ; les curiosités indiscretes l'embarrassent.

de vos chansons? dit-elle en s'agenouillant devant lui.

— Je vous écoute, répondit Béranger.

Déjazet posa ses petites mains entre les mains du vieillard. Elle commença le premier couplet de Frétilton; mais tout à coup, par un de ces phénomènes intimes et mystérieux de notre nature, qui placent les larmes tout près de la joie, elle se mit à sangloter, et son hôte fit comme elle.

Jamais l'actrice ne put achever le couplet.

Souriant au travers de ses pleurs, elle fit promettre à Béranger de venir l'entendre au Palais-Royal.

— J'irai demain, répondit le poëte.

Il tint parole; et, comme nos lecteurs le devinent, l'affiche annonçait *Frétilton*.

Béranger, perdu dans l'ombre d'une baignoire, vit jouer mademoiselle Déjazet pour la première fois.

Depuis 1830, il avait, en quelque sorte, fait le serment de ne rien publier de nouveau. Toutefois il ne put s'empêcher de jeter un cri d'alarme le jour où il vit la Pologne étranglée par le czar.

Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Mais les accents patriotiques du vieux chansonnier ne montèrent pas jusqu'au trône, où l'égoïsme et la paix à tout prix venaient de s'asseoir.

Béranger n'aimait pas Louis-Philippe.

— Il reste encore quelques bons cœurs,

disait-il ; mais, grâce à cet homme, ils n'ont plus ni bras ni jambes. Le roi des barricades tue son siècle. En l'écoutant, tous mes amis ministres ne font que des sottises. Je leur conseille de dicter leur testament sans plus de retard, et de nommer la République leur légataire universelle.

Notre chansonnier lisait dans l'avenir.

En 1848 comme en 1830, fidèle à son rôle d'abnégation franche et de retraite absolue, il vit avec déplaisir qu'on le portait à la représentation nationale. Une seule fois il alla s'asseoir sur les bancs de la Constituante, pour reconnaître l'honneur que lui faisait le peuple ; mais il n'y retourna plus.

« Qu'irai-je leur *chanter*, bon Dieu !

s'écriait-il : on ne s'entendrait plus, ils parlent déjà trop ! »

Cette répugnance à hanter les hautes sphères et cet éternel dédain pour des hochets que tout le monde envie sont peut-être enfants de l'orgueil ; mais on aurait tort d'en faire un reproche à Béranger. Nous avons vu, de nos jours, beaucoup trop de gens descendre de leur gloire, en essayant de gravir l'échelle politique.

Après tout, l'orgueil qui refuse est plus respectable que l'orgueil qui demande.

On est venu vingt fois proposer à Béranger le trône académique, vingt fois il a répondu qu'il n'en voulait pas. Ceci n'est plus de l'orgueil, c'est de la finesse. Les humiliations de Balzac et les déboires de Victor Hugo lui donnaient à réfléchir. Dans

cette illustre corporation où l'intrigue règne en souveraine, il comptait nombre d'ennemis politiques et de jaloux, qui pouvaient très-bien lui promettre leur vote, sans tenir parole à l'heure du scrutin.

La médiocrité se venge du talent comme elle peut.

Béranger savait que l'auteur des *Orientales*, se fiant un jour à de semblables promesses, avait été supplanté par M. Dupaty. Le candidat vainqueur était venu, le soir même, rendre visite au candidat vaincu. Comme la porte de Victor Hugo refusait de s'ouvrir, le nouvel académicien avait écrit sur sa carte les rimes suivantes :

Avant vous je monte à l'autel;
Mon âge y pouvait seul prétendre.
Déjà vous êtes immortel,
Et vous avez le temps d'attendre.

C'était joli, mais c'était triste !

Tout en appréciant à leur juste valeur les quatrains de M. Dupaty, Béranger ne tenait pas à les lire dans une circonstance analogue.

Eh quoi ! vous n'avez pas Béranger parmi vous, messieurs de l'Institut, et vous demandez qu'il brigue cet honneur ? Vous renversez purement et simplement la question. C'est à vous de prendre le diamant pour le faire briller dans votre écrin, où les pierres fausses, hélas ! sont en trop grand nombre. Il n'ira pas s'y placer de lui-même, soyez-en sûrs. On ne consulte pas Béranger, messieurs, on le nomme. Si vos règlements s'y opposent, changez vos règlements, et ne souffrez pas que la tombe de notre poète national réveille le

souvenir, honteux pour vous, de la tombe de Balzac.

Nos lecteurs trouveront peut-être que, dans cette biographie, nous avons consacré trop peu de lignes à l'appréciation des œuvres de Béranger.

Quand le soleil luit, on regarde le soleil, on se chauffe à ses rayons, et l'on ne cherche à expliquer ni son éclat ni sa chaleur.

Au point où en est la gloire littéraire du chansonnier, c'est un astre que les aveugles seuls peuvent se plaindre de ne pas voir. Quelqu'un s'avisera-t-il de prouver aujourd'hui que Pindare, Horace, Molière et la Fontaine sont de grands poètes ?

Béranger a soixante-quatorze ans ¹.

¹ On nous assure qu'il s'est repenti d'avoir brûlé ses révélations sur les hommes de son siècle. On lui aurait

Il est frais, robuste, vert et plein de santé comme un jeune homme. Son estomac fait honte à nos pauvres estomacs débiles.

Quand on le voit courir Paris à pied d'un bout à l'autre, on lui donnerait un demi-siècle de moins. Le chansonnier va rendre visite à ses vieux amis ; il les a conservés tous, du moins ceux dont ne l'a pas séparé la mort.

C'est aujourd'hui surtout qu'il peut dire :

Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

fait comprendre que la vérité est une dette que tout homme célèbre doit à l'histoire de son pays, et Perrotin, dit-on, a deux manuscrits entre les mains, prêts à être publiés quand le poète aura fermé les yeux. L'un est un manuscrit de vers inédits ; l'autre contiendrait les *Mémoires* de Béranger.

Mais Béranger reste pour les entendre. Dieu merci, tous ses couplets n'ont pas été prophétiques. Sa chère compagne le garde près d'elle. Ensemble ils ont franchi la jeunesse, ils vieillissent ensemble et saluent le doux fantôme du passé qui vient à eux sur l'aile du souvenir. Le couchant de ces deux existences jumelles est sans nuage, il ressemble à leurs plus beaux jours.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais !
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ces deux derniers vers seront dans la bouche de nos petits-enfants, toutes les fois qu'ils parleront de Béranger.

Nous leur apprendrons, ô vieux patriarche ! que chez toi la bonté s'alliait au gé-

nie et que tu as toujours marché modestement dans le chemin de la gloire.

Va, sois sans crainte, ta renommée ne peut périr !

Si la moralité rigoureuse n'absout pas entièrement tes chansons, du moins aurait-elle tort de s'effaroucher outre mesure. Nous ne condamnerons pas ta douce philosophie, puisqu'elle a fait ton bonheur et le bonheur de ceux que tu as aimés.

Si nous t'avons vu rire des hommes, de leur sottise ambition, de leurs fausses doctrines, de leurs allures hypocrites, jamais tu n'as érigé l'impiété en système. Jamais, comme Voltaire et Satan, tu n'as attaqué l'œuvre de Dieu.

Achève en paix ta longue carrière, dont l'honnêteté fut toujours la compagne.

Puisses-tu ne descendre que le plus tard possible dans ta tombe glorieuse. La France écrira ton nom parmi ses noms immortels et se fera gardienne de tes cendres.

FIN

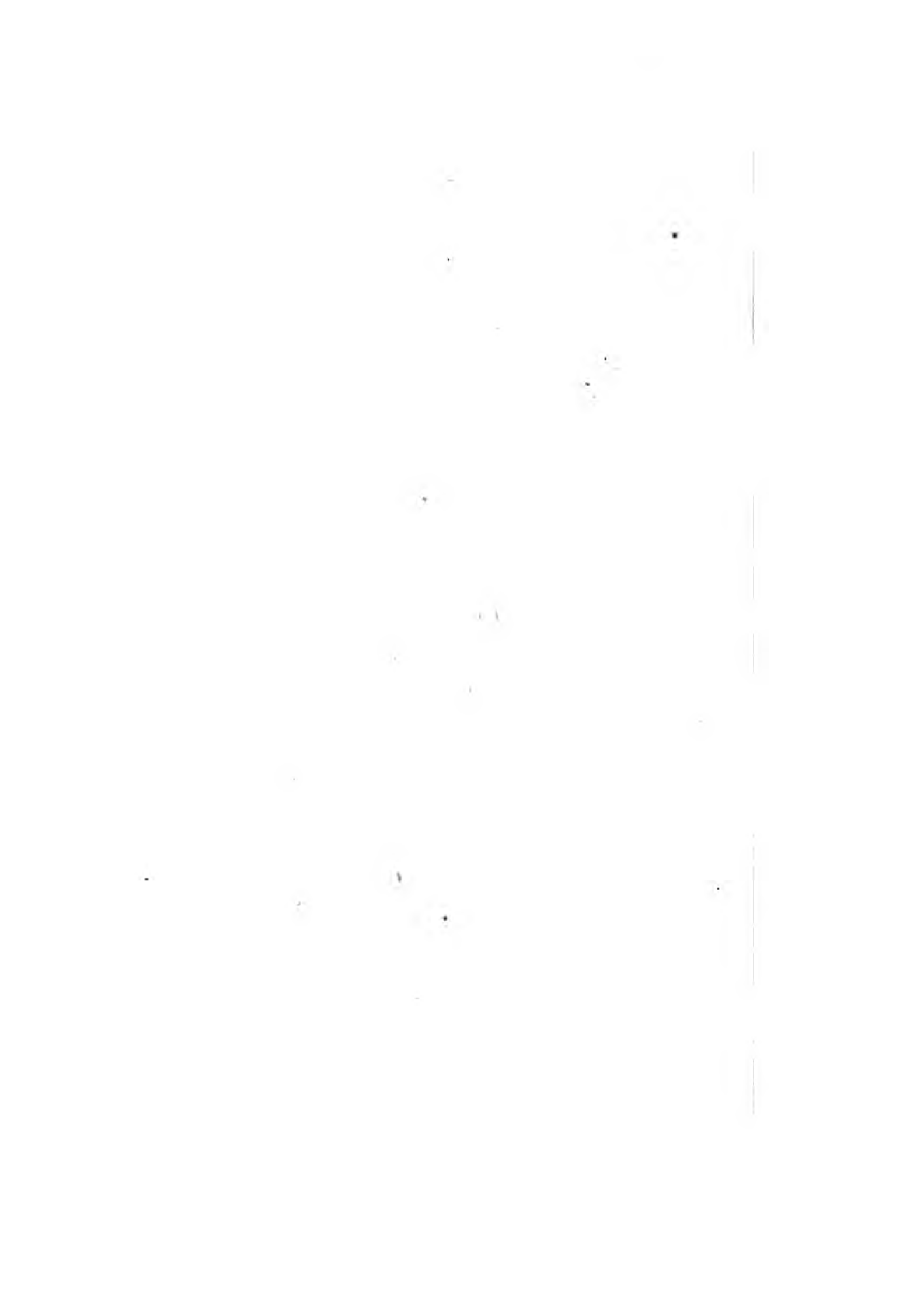
J'en suis
cher V. O. G.
L. O. à vo
jour. de
fait que
ce que je
que vous a
de tenir, e
Quant à
votre jour
d'un jour
travail

10

10

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE

Nous ne pouvons pas donner le nom de la personne à laquelle est adressée la lettre que nous reproduisons; mais on comprendra par le texte même qu'elle a été écrite à l'un de ces enfants prodigues de l'art, auxquels, de tout temps, la bourse de Béranger a été ouverte.



PIERRE DUPONT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET C^o, RUE D'ERFURTH, 1.



1875

PIERRE DUPONT

Madame Imp r du Four S G 63 Paris



LES CONTEMPORAINS

PIERRE
DUPONT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

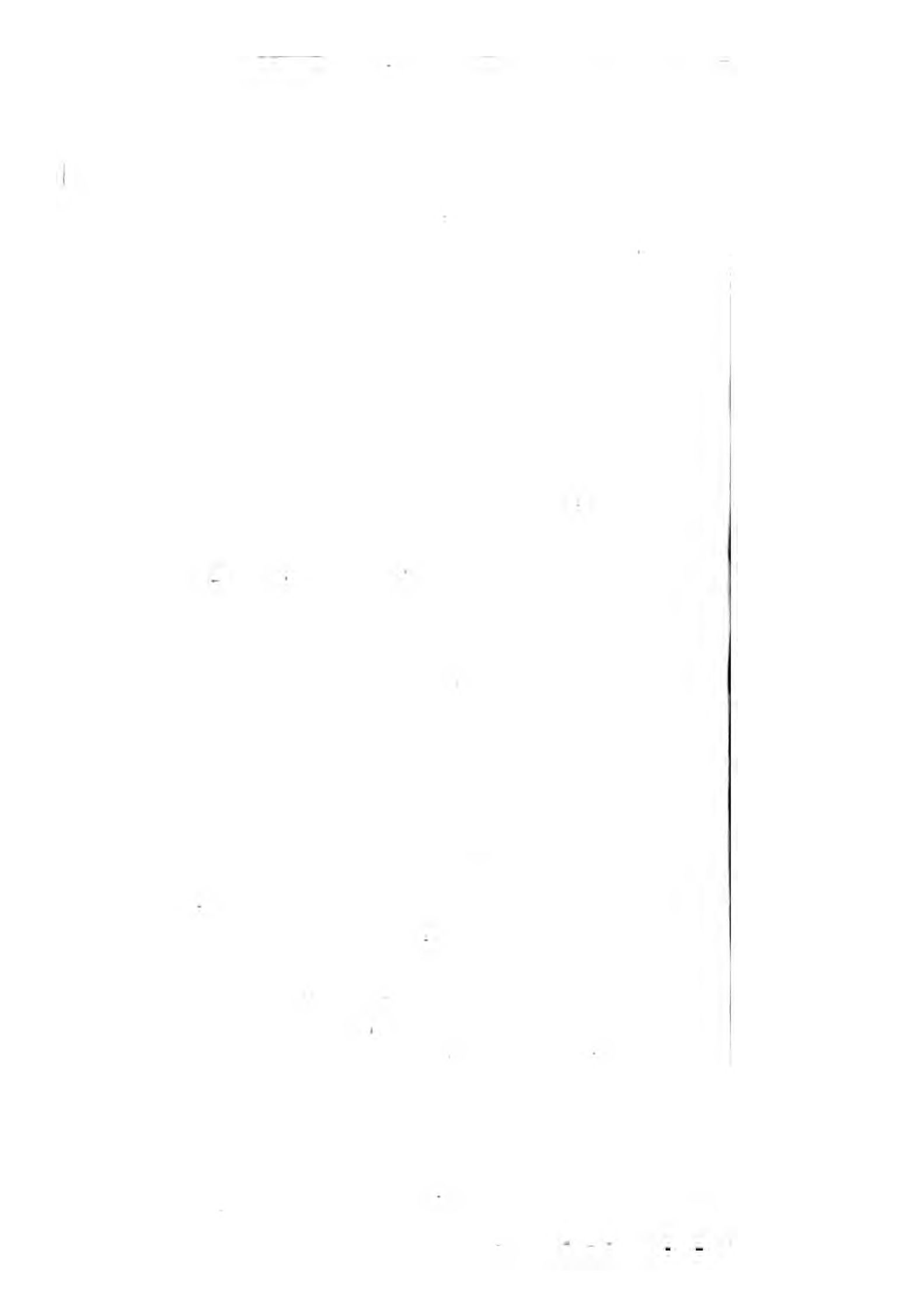
PARIS

J.-P. RORET ET *Cie*, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



PIERRE DUPONT

Béranger ne chante plus. Il laisse la carrière libre, et voici qu'un nouveau poète, jeune et plein de verve, aspire à son héritage. En France, patrie de la chanson, deux ou trois refrains illustrent un homme et le mènent le plus gaiement du monde à l'immortalité.

Pierre Dupont va donc entrer dans notre galerie, et par droit de conquête et par droit de talent.

C'est une de ces renommées fraîchement écloses, que le public demande à étudier avec nous. Il y a dans sa manière une originalité saisissante, quelque chose d'étrange et de fantasque, uni à une simplicité rare, à un naturel parfait. Comme peintre de genre, il pêche quelquefois par la pureté du dessin; mais ses couleurs sont toujours vraies, quand il ne s'écarte pas des limites de sa perspective.

Du reste, nous n'en sommes pas encore à l'appréciation de ses œuvres. La notice biographique doit précéder la critique littéraire.

Pierre Dupont est né le 23 avril 1821, à Lyon, sur le quai du Rhône.

Le premier reflet qui vint illuminer ses yeux fut le reflet rougeâtre d'une forge. Sa mère le berça au bruit du marteau sur l'enclume.

Forgerons de père en fils, les aïeux de celui dont nous écrivons l'histoire ne se doutaient pas qu'un de leurs descendants quitterait le noir tablier de cuir et les tenailles rugueuses pour ne limer que le vers, ne marteler que l'hémistiche et ne forger que la rime ¹.

Dès son âge le plus tendre, Dupont reçut une secousse terrible.

¹ Le père du chansonnier était natif de Provins. Dans cette ville résident encore beaucoup de membres de la famille de Pierre Dupont.

Jouant avec un autre petit garçon, il le renversa par mégarde du haut d'un marche-pied. La tête de son camarade alla frapper contre l'angle d'un mur.

Le malheureux enfant expira sur le coup.

Pierre fut saisi d'une telle épouvante, qu'il tomba tout aussitôt dans le délire, et resta deux semaines entières entre la vie et la mort.

A peine s'il avait trente-deux mois lors de ce fatal événement. Son enfance fut couverte d'un voile funèbre, et son caractère prit une teinte de mélancolie, que toujours il a conservée par la suite, et dont ses œuvres mêmes portent le cachet.

Sa mère, pieuse et digne femme, lui apprit à lire dans les livres saints ¹.

¹ Le poëme des *Deux Anges*, premier essai de la

Elle commençait à former ce jeune cœur aux impressions les plus naïves et les plus pures de la foi chrétienne, quand tout à coup on la vit périr elle-même, victime d'une catastrophe effrayante.

Marchant, un soir, dans l'obscurité, elle tomba au fond d'une cave, restée ouverte, et ne survécut pas à cette chute.

Un vieux prêtre, curé d'un village à deux lieues de Lyon ¹, recueillit l'orphelin

muse de Pierre Dupont, contient, sinon de grandes beautés poétiques, du moins beaucoup de détails de son histoire. Nous y trouvons le passage suivant :

Il fallait voir la mère, indiquant à ses yeux
L'image de Jésus et celle de Marie,
Faire éclore leurs noms sur sa lèvre fleurie.
Et dans la vieille Bible aux feuillets illustrés,
Où brillaient parmi tous, azurés et dorés,
Les mages de David qu'on connaît à sa lyre,
Ces noms furent aussi les premiers qu'il sut lire.

¹ Le curé de Rochetaillée-sur-Saône. Ce prêtre avait tenu Pierre Dupont sur les fonts de baptême. C'était un parent de son père.

et se chargea de son éducation, jusqu'au jour où il serait en âge d'entrer au séminaire.

Il lui enseigna les premiers éléments de la langue latine.

Dupont servait la messe, déclinait ROSA, *la rose*, jusqu'à midi, et courait le reste du temps dans les prés et sous les bois.

Lorsqu'il eut atteint sa neuvième année, on le reçut au collège ecclésiastique de Largentières, où il resta jusqu'en 1837, venant chaque année passer les vacances chez le vieux prêtre, dont la protection bienveillante le suivait toujours.

Un peu gâté au presbytère, Dupont se révolta d'abord contre la discipline et l'étude.

Pendant le rigoureux hiver de 1829,

son professeur l'exilait, pour le punir, près de la fenêtre la plus éloignée du poêle, tout au bout d'une salle destinée aux expériences de physique. On le condamnait à rester là jusqu'à ce qu'il eût appris par cœur une fable de la Fontaine.

Les grands élèves, le voyant grelotter et souffler dans ses doigts, se moquaient de lui.

Dupont trouva le procédé malhonnête.

Au lieu d'étudier sa fable, il se mit à en composer une, qu'il intitula pompeusement les *Physiciens, le rat et la machine pneumatique*. Il jouait le rôle du rat, plaçait en scène à côté de lui les élèves railleurs et les ridiculisait de son mieux.

L'attaque était aussi courageuse que plaisante.

Les physiiciens battus prirent le petit fabuliste en amitié. Ils obtinrent qu'on le rapprochât du poêle, et l'un d'entre eux, qui avait quelques prétentions à l'esprit, affirma que Dupont travaillerait dès lors avec beaucoup plus de chaleur.

Élevé par une mère dévote et par un prêtre, admis dans un séminaire où l'on achevait de lui inculquer les principes chrétiens, le fils du forgeron, par la plus étrange de toutes les fantaisies qui aient jamais pu traverser une imagination d'enfant, s'avisa un beau jour d'embrasser le paganisme.

Une *Histoire des douze grands dieux*, enrichie de gravures en taille-douce, était tombée, nous ne savons trop comment,

entre les mains de notre élève de septième.

Dupont regarda Jupiter, et Jupiter lui parut magnifique, avec sa barbe solennelle, son aigle et sa foudre.

Neptune, armé de son trident, Minerve, coiffée de son casque, Apollon, monté sur son char de lumière, Vulcain lui-même, le Dieu boiteux et basané, qui lui rappelait l'enclume paternelle, tous ces héros de l'Olympe le séduisirent par leur bonne mine, et quand il aperçut Vénus, la gracieuse reine de Cythère, il déclara qu'elle aurait à l'avenir toutes ses adorations.

La chose, comme on le voit, devenait fort grave.

Agé tout au plus de dix ans, cet autre Julien l'Apostat relevait les idoles.

Il vanta sa doctrine à cinq ou six élèves de sa classe.

Trouvant comme lui Vénus charmante, ceux-ci lui vinrent en aide pour construire, au fond du jardin du séminaire, un autel à la blonde déesse.

Jugez de l'esclandre, quand Dupont fut surpris avec ses camarades en flagrant délit de culte païen !

Le supérieur appela nos jeunes idolâtres au confessionnal. Ils comprirent l'abomination de leur conduite, se frappèrent la poitrine, pleurèrent le péché qu'ils avaient commis, et brulèrent l'*Histoire des douze grands dieux*, cause de tout ce scandale.

Revenu à la foi chrétienne, Dupont fut saisi d'une peur terrible de l'enfer.

Ne sachant comment expier sa faute, et

voulant à tout prix obtenir le pardon céleste, il se condamna aux plus rudes mortifications. La nuit, il dormait sur les planches d'une vieille malle, qu'il avait déclouées tout exprès pour lui servir de matelas, et, le jour, à l'heure des récréations, il mettait des cailloux dans ses souliers pour jouer aux barres.

Il s'informa où il pourrait se procurer un cilice.

Mais son confesseur jugea convenable de réprimer cet excès de pénitence. Il lui démontra que le moyen le plus efficace de racheter ses torts et d'oublier le culte de Vénus était de se livrer à l'étude avec assiduité.

Dupont se le tint pour dit.

Ses maîtres n'eurent plus à lui adresser

le moindre reproche. Tous les ans il remporta les prix de sa classe, et plusieurs fois il fut couronné au grand concours des trois séminaires réunis du diocèse.

Le curé, son protecteur, le destinait à l'état ecclésiastique.

Mais le jeune homme entrevoyait d'autres horizons. S'il ne dressait plus d'autels à la blonde Cypris, il avait conservé de ses vieilles tendresses mythologiques un goût très-prononcé pour les muses. Comme ses professeurs ne lui en faisaient pas un crime et lui donnaient au contraire des leçons de poésie, Dupont s'abandonna sans scrupule au souffle qui lui arrivait du Parnasse ¹.

¹ Il étudiait en même temps la botanique. Les fleurs et les plantes lui inspirèrent ses premiers chants.

Or le poëte est naturellement rêveur, et le rêve conduit quelquefois plus loin qu'on ne pense.

Il entraîna notre héros hors du séminaire, au grand désespoir du vieux prêtre, qui l'avait élevé pour la gloire de l'Église et non pour la gloire des lettres.

— Malheureux ! lui dit-il, mais tu cours à la damnation !

— Pourquoi? demanda le jeune homme. Avant mon départ, j'ai consulté le grand vicaire, et je lui ai franchement exposé mes craintes. Il m'a répondu : « Va, mon garçon, marie-toi. »

— Te marier à seize ans ! dit le vieillard scandalisé. Miséricorde ! dans quel siècle vivons-nous !

— Oh ! j'attendrai bien un an ou deux, fit Dupont. Cela ne presse pas.

— Ainsi, je dois renoncer à te voir prêtre ?

— Oui.

— Eh bien ! tu seras canut ¹ !

— Par exemple !

— Tu seras canut, te dis-je ! et tu vas me suivre à la ville sans plus de retard.

Il fallut obéir.

C'était cruel pour le pauvre jeune homme qui avait obtenu de brillants succès dans ses classes, et qui se croyait destiné à tout autre chose qu'à tisser la soie entre les quatre murs d'un de ces misérables gre-

¹ Nom donné vulgairement à Lyon aux ouvriers qui travaillent la soie.

niers où s'entassent à Lyon les populations laborieuses.

Le curé passa marché avec un maître de fabrique, lequel engagea notre séminariste fugitif, en qualité d'apprenti canut, pour cinq ans.

Dupont resta cinq jours à l'atelier, et prit la fuite.

— Croyez-vous, mon oncle ¹, dit-il, revenant tout essoufflé au village, qu'il soit agréable de n'avoir pour nourriture que du pain bis et des haricots rouges ?

— Non, mais rentre au séminaire !

— Étiez-vous convenu qu'on me ferait monter des seaux, du matin au soir, jusqu'au sixième étage ?

¹ Il appelait ainsi le curé de Rochetaillée-sur-Saône.

— Rentre au séminaire !

— Vous ne souffrirez pas, j'imagine, que les autres canuts me traitent comme un domestique ?

— Rentre au séminaire ! rentre au séminaire !

— Vous y tenez donc beaucoup, mon oncle ?

— J'y tiens pour ton salut, pour ton bonheur, pour ton avenir.

— Écoutez, fit Dupont, prenons un arbitre.

— Quel arbitre ?

— Madame la comtesse D'....

— Je le veux bien ! s'écria le vieillard avec joie.

C'était une vieille châtelaine du voisi-

nage dont il dirigeait la conscience. Il pensait en être sûr comme de lui-même, ne sachant pas que le malin séminariste venait de passer chez elle et de la mettre dans ses intérêts.

— Justement, fit Dupont, j'entends son carrosse.

En effet, la châtelaine parut.

On la pria de trancher la question. Le curé plaida pour le séminaire, le jeune homme plaida contre et dit à celle qui devait juger le différend :

— Voyons, décidez, madame la comtesse !

— Je décide, répondit-elle, que ton oncle va te donner cent écus et la clef des champs.

— Mais, voulut objecter le vieux prêtre...

— Ah! silence, curé, silence! Il n'y a point d'appel. Cent écus vite, et la bride sur le cou! Pierre a de l'énergie, du cœur, des principes religieux et du talent : qu'il se fasse un sort, l'avenir est devant lui.

— Hélas! soupira le pauvre curé.

Il ouvrit son armoire, tira quinze louis d'une bourse de cuir, et les donna au jeune homme en disant :

— Que Dieu te conduise et te ramène!

Voilà donc notre héros en liberté. Trois jours après, il entra chez un notaire de Lyon.

Mais il n'y demeura pas longtemps.

Les clercs en compagnie desquels il se

trouva l'effrayèrent par leurs discours profanes et par le dérèglement de leurs mœurs. Il restait à Dupont beaucoup de candeur, avec une crainte salutaire du feu éternel ; sa résolution fut bientôt prise.

Il quitta sa place pour en chercher une autre, et fut admis presque aussitôt dans une maison de banque.

Cette maison, comme l'a dit M. Charles Baudelaire, dans une notice que nous avons sous les yeux, n'était pas un *grand étouffoir aux hideux cartons verts pleins de crimes inconnus*, c'était une demeure patriarcale où la religion de la probité se perpétuait traditionnellement de père en fils. Dupont n'y trouva pas la *régularité cruelle, implacable, d'une maison de commerce*, mais bien l'ordre dans les

affaires et l'exécution fidèle des contrats. Il n'y fut point en butte à une *odieuse tyrannie*, on le traitait au contraire avec la plus parfaite bienveillance, avec toutes sortes d'égards. Il y reçut la première teinture du monde, les premiers éléments de la vie sociale : on le regardait comme l'enfant de la maison. Sur les *grandes feuilles de papier à lignes rouges* destinées aux chiffres, il arriva plus d'une fois à Dupont d'écrire des vers, que le terrible banquier lisait, en souriant, par-dessus l'épaule de son commis.

Nous conseillons à M. Charles Baudelaire de chercher partout ailleurs l'origine de la haine de Pierre Dupont pour le despotisme. S'il lui fallait absolument une explication aux *Chants de liberté* du poète,

celle qu'il a trouvée là n'est pas heureuse.

Il est vrai que notre héros a porté des chaînes à cette époque, mais il les portait avec délice.

Pour la première fois le sourire d'une femme éclairait sa vie.

Il aime, folie extrême,
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir ;
Il erre du parc à l'église,
Dans les taillis, pour l'entrevoir ;
Elle est grande, leste et mignonne.
De la chevelure au soulier
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Le discret poëte emprunte vainement
ici le voile du moyen âge, il ne réussit pas
à nous cacher ses amours.

A l'âge de dix-huit ans, et comme il était encore chez le banquier féroce dont parle M. Charles Baudelaire, Pierre Dupont devint amoureux d'une dame de très-haut parage, qui fut pour lui, disons-le sans crainte, la Laure de Pétrarque et la Béatrix du Dante.

Cet amour fut trop chaste et trop candide pour que celle dont nous parlons rougisse de l'avoir fait naître.

Quand deux beaux yeux ont échauffé le génie d'un poète, ils rayonnent d'orgueil et de bonheur, et ne se baissent jamais devant une fausse honte.

Chaque matin, Dupont se levait avant le soleil.

Il allait chez les jardiniers du faubourg cueillir lui-même des fleurs, qu'il rappor-

tait tout humides des larmes de l'aurore, et qu'il déposait avec une pièce de vers sur la fenêtre de la bien-aimée.

Puis il se retirait à quelque distance pour guetter le réveil.

Bientôt la fenêtre s'entr'ouvrait ; une petite main fine et blanche s'avancait timidement, prenait les fleurs, disparaissait avec l'offrande matinale, et, le lendemain, c'était une autre pièce de vers et un autre bouquet.

Ce doux manège dura six mois.

La grande dame chantait comme une sirène et s'accompagnait merveilleusement : Dupont se mit à chanter pour lui faire écho.

Rentré dans sa modeste chambre, il reprenait une à une les mélodies savantes

qu'il venait d'entendre ; il les reproduisait fidèlement, sans connaître une note, sans avoir la moindre idée de la méthode musicale, avec la seule inspiration de son cœur.

La grande dame était aristocrate et fort attachée aux Bourbons en exil : Dupont devint, par contre-coup, chaud légitimiste.

Quand M. de Dreux-Brézé protesta solennellement, à la Chambre des pairs, en 1838, au nom du comte de Chambord, notre poète amoureux, sachant que sa belle était abonnée à tous les journaux de couleur blanche, envoya, pour adhérer à la protestation, une longue tirade poétique, facile à trouver et à lire, si l'on veut bien feuilleter comme nous la collection de la *Gazette de France*.

Une autre pièce de vers légitimiste fut adressée, peu de temps après, par Pierre Dupont au même journal, à l'occasion du baptême du comte de Paris.

Et vous poussez des clameurs quand nous refusons de prendre au sérieux l'opinion des hommes ?

Allons donc !

Passez du blanc au rouge et du rouge au bleu, changez de bannière comme de chemise, écrivez pour, écrivez contre ; mais n'essayez pas de nous regarder sans rire. Arlequin danse et dansera toujours.

Une femme tient le fil, vous êtes au bout.

Dancez, messieurs, dansez ! Pour le plus grand nombre de ceux qui me lisent, comme pour notre poète, la politique n'est

qu'une affaire d'amour et de chansons.

Écrire des vers tous les matins à celle qu'on aime, voilà sans contredit un moyen sûr de chausser l'éperon poétique et de mettre Pégase au galop.

Une circonstance inattendue vint augmenter encore l'enthousiasme de Pierre Dupont pour la rime.

Rachel donnait des représentations à Lyon. La sublime actrice débutait dans les *Horaces*, et le commis banquier s'aperçut que les vers de Corneille étaient fort beaux.

Il fit part de cette découverte à mademoiselle Rachel, dans une longue épître qu'il lui adressa.

Quelques jours après, la municipalité lyonnaise ayant décerné une couronne

d'or à la tragédienne, celle-ci invita Pierre Dupont à souper en compagnie des premiers magistrats de la ville. Elle parla très-éloquemment de Corneille au dessert et acheva de convaincre son jeune convive du mérite réel de l'auteur du *Cid*.

— Je serai décidément poète ! il n'y a rien au-dessus du poète ! s'écria Pierre Dupont.

Ses amours ne battaient alors que d'une aile.

On ne voyait plus ni bouquet à la fenêtre, ni jolie main pour le prendre. Des indiscrets, comme cela n'arrive que trop souvent, se jetaient au travers de cette douce intrigue. On jasait, la médisance allait le diable, et l'amoureux perdait la tête.

Les bûcherons de la vallée
Montrent au doigt le jeune fou ;
Sa chevelure, échevelée
A tous les vents; bat sur son cou.

C'est le cas ou jamais de faire du moyen
âge et du chevaleresque.

Dupont sollicite un congé de quinze
jours, son banquier le lui accorde.

Le jeune homme adresse un mystérieux
et suprême adieu à la chère fenêtre qui lui
a donné tant de joies. Son âme saigne, il
pleure toutes ses larmes; bien certaine-
ment il en mourra. « N'importe, se dit-il,
mourons ! mais qu'elle ne soit plus com-
promise. »

Et voilà notre poëte en fuite. Lyon ne
devait plus le revoir.

On conviendra que ceci est de l'hé-
roïsme pur et simple.

Où allait-il? quel vent enflait sa voile?

Toutes réflexions faites, il songea que la mort ne remédiait à rien.

Je veux qu'on parle de moi, pensait Dupont; je veux que mon nom lui revienne sonné par toutes les trompettes de la gloire. Vive Paris! c'est le grand berceau des arts, la source de l'inspiration, le foyer de l'enthousiasme. A Paris on devient illustre, je vais à Paris!

Il avait commencé déjà son poëme des *Deux Anges*.

Quelques mois lui suffiront pour compléter son œuvre. Un éditeur la lui achètera nécessairement au poids de l'or. Fortune et renommée l'attendent.

Hélas! hélas! que de tristes réveils sui-

vent ce beau rêve que nous avons fait tous!

Installé à Paris, Dupont chercha vainement à obtenir des journaux l'insertion de quelques-unes de ses bluettes amoureuses. Abordait-il un rédacteur en chef, celui-ci le recevait avec un superbe dédain, ne lisait même pas ses vers, ou lui répondait : « J'ai mes poètes ! » Absolument comme d'autres disent : « J'ai mes pauvres ! »

S'il frappait à la porte des éditeurs, c'était pis encore.

— Avez-vous déjà publié quelques volumes ? lui demandait-on.

— Pas un seul.

— C'est fâcheux. Faites-vous connaître, nous verrons à traiter ensuite.

— Mais, si l'on ne me publie rien,

comment voulez-vous que je me fasse connaître?

— Oh! quant à cela, rien de plus facile : on publie cinq ou six ouvrages à ses frais.

— Je ne suis pas riche, balbutia Dupont.

— Vous n'êtes pas riche... Alors pourquoi diable écrivez-vous?

L'argument écrasa notre malheureux poète. Sa bourse était à sec depuis longtemps ; il voyait en perspective la misère et la faim. Dans une pareille extrémité, quoi qu'on dise, la rime vient mal. On a prétendu que le génie devait être affamé, chaque jour on le répète, mais, à coup sûr, ce sont les libraires qui font courir ce bruit-là.

Pierre Dupont, complètement découragé, chercha une place.

Il entra chez un banquier de la rue Charlot avec de maigres honoraires, y resta huit mois, et se fit admettre ensuite dans un pensionnat comme professeur.

Fatigué de donner à *un franc* le cachet de longues répétitions à l'inintelligente progéniture des épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, généreux citoyens qui tarifent l'éducation au prix du balayage des rues, et regagnent cela très-largement sur quelques livres de chandelle, Pierre Dupont prit la voiture de Provins ¹ pour aller oublier ses ennuis dans la famille de son père.

¹ Avant de partir, il avait eu l'idée de rendre visite

Il y reçut un accueil plein de tendresse.

Son aïeul vivait encore.

Une multitude de joyeux cousins et de charmantes cousines lui firent fête ; on lui rendit la joie, le bonheur et la gaieté.

Le poëme des *Deux anges* s'acheva dans cette douce retraite.

à Victor Hugo ; mais le grand poëte était absent. Dupont lui écrivit au dos d'une carte :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de périr,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Pour toi, que ne suis-je, ô poëte !
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

M. Lebrun, de l'Académie française, alors à Provins, donna des encouragements au jeune homme, lui prédit le succès, et l'assura qu'il le trouverait toujours disposé à lui accorder son appui.

L'auteur de *Marie Stuart* a tenu parole, ainsi que nous le verrons bientôt.

Notre poète entra dans sa vingt et unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro TROIS.

On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne.

Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu.

Mais l'argent ne se trouvait pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Huningue le 3^e régiment de chasseurs, dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins. Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines ! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux anges*.

— Et qu'en feras-tu, bon Dieu ?

— Ceci me regarde. Pour être venue

tard, l'idée n'en est pas moins excellente.
Bon courage, et va-t'en !

Dupont partit pour Huningue.

Il n'y resta effectivement que six semaines.

Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut très-surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui lui adressa la phrase suivante dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin :

— « Ponchour ! Tonnez-moi fotre sapre, che sous remblace ! »

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas. Rien pourtant n'avait été plus simple.

Le jour même du départ du conscrit,

son cousin ¹ porta le poëme des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune, afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription.

Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provinces.

Le prix de la souscription était de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemplaire de l'œuvre du poëte soldat.

¹ Nous ne pouvons passer sous silence le nom de cet homme dévoué qui a si bien servi les lettres françaises. Il se nomme Émile Génisson. Plusieurs personnes nous affirment qu'il est en exil.

Quinze cents souscripteurs répondirent à l'appel.

En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Huningue.

Délivré du pantalon garance, Pierre Dupont vint se jeter au cou de ses bienfaiteurs.

Mais l'excellent académicien ne borna point là sa protection. Le poème des *Deux Anges* fut présenté au concours de 1842. Il fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné par M. Lebrun lui-même au milieu de toutes les pompes académiques.

On lui donna, par surcroît de récompense, une place au dictionnaire.

« Son travail, dit le *Morning-Chronicle*, dans le numéro du 5 mai 1851, consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition. »

M. Charles Baudelaire, dont la notice sur Pierre Dupont est très-remarquable, bien que nous ayons cru devoir y signaler tout à l'heure quelques inexactitudes, complète l'article du journal anglais en disant :

« Ces fonctions, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec M. Victor

Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique, et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra peut-être puéril à beaucoup de gens, mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait dans l'esprit des écrivains, et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poète. »

Jusqu'à présent le chansonnier ne se révèle pas encore. Patience!

Il y a ici toute une histoire dont il ne faut perdre aucun détail, et qui montrera par quels sentiers bizarres le talent passe quelquefois pour arriver à sa véritable route.

Le lauréat de l'Académie se lia très-intimement, à cette époque, avec un jeune compositeur, M. Gounod, qui depuis

a fait les admirables chœurs d'*Ulysse* ¹.

Entendant, un jour, chanter Dupont, qui n'avait pas oublié ses romances lyonnaises, le musicien lui trouva une voix très-sympathique, un timbre à la fois passionné et rempli de douceur, joint à une accentuation nette, qualité fort rare chez ceux qui cultivent le chant.

— Où as-tu appris la musique? lui demanda-t-il.

— Je ne la sais pas, répondit le poète.

— Quelle plaisanterie!

— Non, ma parole d'honneur, je ne l'ai jamais apprise.

¹ Sorte d'opéra *homéri-comique* joué à la Comédie-Française. Le libretto de M. Ponsard nuisit beaucoup au succès musical de M. Gounod.

— Voilà qui est singulier. Chante encore.

Dupont chanta.

— Quel est cet air ?

— C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment, sans mystification ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables ! Recommence un peu.

Gounod prit une plume et nota rapidement à mesure que Dupont chantait. La note écrite, il l'essaya au piano ; puis il regarda son ami d'un air terrifié.

— Sans avoir appris la musique ! s'é-

cria-t-il; mais le jour où tu la sauras, tu nous *dégommeras* tous!

— Eh bien! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah! laisse donc! Si j'avais là-dessus le moindre brin de science, l'amour-propre s'en mêlerait; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, dit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. S'il te vient dorénavant une idée musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit ici, soit chez Parisot¹. J'ai mon idée là-dessus.

¹ Autre compositeur également ami de Pierre Dupont.

— Bon! je te le promets.

Nos amis se séparèrent.

Tous les matins, avant d'aller à l'Institut, Pierre Dupont se livrait à de longues promenades hors de Paris, tantôt sous les ombrages du bois de Boulogne, tantôt dans les plaines de Vaugirard.

La campagne a pour lui des attraits indicibles.

Un nuage qui passe, un papillon qui vole, un insecte qui bourdonne sous la mousse, un tourbillon de la brise dans la feuillée, tout l'intéresse, tout l'émeut, tout lui cause des surprises. Il observe, commente, dissèque le paysage, étudie profondément les mœurs champêtres, analyse bêtes et gens, s'arrête aux détails les plus

communs, aux particularités les plus vulgaires, y découvre des nuances qui échapperaient à des yeux moins exercés que les siens, prend la nature sur le fait et la reproduit avec une fidélité merveilleuse.

Jamais auteur de pastorales n'a donné à ses peintures un reflet plus animé, plus scrupuleusement exact. L'image vous saisit, la vérité du coup de pinceau vous confond, l'exactitude du trait n'a point d'égale.

On peut définir Pierre Dupont en un seul mot :

C'est un daguerréotype.

Le lendemain de son dialogue avec le compositeur, notre poète, se promenant sur la route de Poissy, aperçut un troupeau de

bœufs magnifiques, élevés dans les prairies normandes, et qu'on menait sans nul doute à l'abattoir.

— O voraces Parisiens! mangeurs de biftecks! pensa Dupont, pourquoi ne laissez-vous pas ces pauvres animaux à leur charrue? Ce ne sont pas nos paysans du Lyonnais qui voudraient ainsi livrer à votre glotonnerie les rois majestueux du labourage!

Il se mit à fredonner tristement :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.

L'inspiration continua. Bientôt une rime eut amené l'autre, et l'air suivit le couplet à la piste.

On connaît le reste de la chanson.

Notre poète, au retour de sa promenade, entra dix minutes à l'Institut, le temps de copier ses vers, et sortit immédiatement pour les porter chez Gounod.

— Tu veux noter mes idées musicales, cher ami, lui dit-il. Ce matin, j'en ai eu quelques-unes; mais tu les trouveras peut-être mauvaises.

— Nous verrons. Commence, et ralentis un peu la mesure pour que je te suive.

— Justement c'est une mesure lente.

— Tant mieux. Va!

Dupont chanta les quatre couplets des *Bœufs*. Quand il eut fini, voyant Gounod rester la plume en main et les yeux fixés sur la musique :

— Tu n'aimes pas cela? dit-il. J'en étais sûr.

Le musicien ne put répondre.

Il avait été saisi par le sentiment vrai, profond et naturel de ce chant bizarre, qui se fondait d'une manière si délicieuse avec l'inspiration rimée du poëte. Un spasme oppressait la poitrine de Gounod, des larmes descendaient le long de ses joues.

— Tu pleures!... C'est donc beau? fit Dupont, très-ému à son tour.

— Ne me parle pas. Chante encore. Il m'a été difficile de te suivre entièrement.

— Quel couplet veux-tu?

— Le deuxième couplet; je le trouve magnifique.

Dupont recommença :

Les voyez-vous, les belles bêtes,
 Creuser profond et tracer droit,
 Bravant la pluie et les tempêtes,
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
 Lorsque je fais halte pour boire,
 Un brouillard sort de leurs naseaux,
 Et je vois sur leur corne noire
 Se poser les petits oiseaux¹.

S'il me fallait les vendre,
 J'aimerais mieux me pendre;
 J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
 La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

— Mon cher, dit Gounod, pressant avec enthousiasme les mains de l'auteur, tu es dans ta route ; ne la quitte plus. Là est ton génie ! là sera ta gloire !

Parisot tint absolument à Dupont le

¹ Quelqu'un soutenait que jamais oisillon ne s'était posé sur la corne d'un bœuf. — « Pardonnez-moi, répondit M. de Brossard, maître de poste à Vire (Calvados) et agriculteur distingué : j'ai vu des hoche-queues, des sanonnets et même des pies s'y poser fort souvent. »

même langage et le conduisit le soir même au café des *Variétés* ¹.

Quelques invitations avaient été faites à la hâte.

Hoffmann s'était chargé de prévenir deux ou trois journalistes influents. Tout le théâtre descendit des coulisses pour entendre la chanson, qu'on annonçait comme merveilleuse.

Elle eut un succès d'enthousiasme.

Théophile Gautier daigna tendre un

¹ Dans une de nos biographies précédentes, nous avons commis une erreur en disant que Dupont avait chanté les *Bœufs* pour la première fois chez madame de Girardin. Il les chanta, en effet, dans les salons de la *dixième Muse*, mais beaucoup plus tard, sous la République, en présence de Victor Hugo, de Lamartine et de bon nombre d'illustrations du gouvernement provisoire. On attirait ceux-ci rue de Chailot, dans l'espérance qu'ils y laisseraient tomber un portefeuille.

de ses doigts illustres au jeune poète et lui dire :

— Bravo ! tout est fort bien, tout, vers et musique !

Or, pour peu que l'on sache son Gauthier par cœur, ceci est très-significatif ; il faut que l'aristarque de la *Presse* ait singulièrement foi dans le talent d'un homme pour se livrer à une semblable démonstration.

Deux jours après, Hoffmann chantait les *Bœufs* sur le théâtre des *Variétés*.

Tous les pianos bourgeois les répétèrent ; le peuple fit chorus, et voilà Pierre Dupont à la mode.

Sous ce titre collectif, les PAYSANS, il composa coup sur coup cinq autres chan-

sons : la *Fête du village*, le *Braconnier*, les *Louis d'or*, la *Musette neuve* et le *Chien de berger* ¹.

Cette dernière, à notre sens, est la plus jolie, bien qu'elle n'ait pas eu la popularité des *Louis d'or*.

J'aime mon chien, un bon gardien
 Qui mange peu, travaille bien,
 Plus fin que le garde champêtre ;
 Quand mes moutons je mène pâtre,
 Du loup je ne redoute rien
 Avec mon chien, mon bon gardien,
 Finaud, mon chien !

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
 Finaud n'est pas trop déplaisant ;
 Il a la queue en cor de chasse,
 Les yeux brillants du ver luisant ;

¹ Elles ont toutes été notées par Parisot. On dicte un air à un musicien absolument comme on dicte une lettre à un secrétaire. Beaucoup de personnes, ignorant la véritable signification du mot *noter*, pourraient attribuer fort injustement à d'autres un mérite qui appartient à Pierre Dupont seul.

Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon ;
Je ne lui connais pas de vice :
Il ne prend ni lard ni jambon ;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis ;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière ;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense :
Jeanne me prend pour époux.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

Ce dernier trait vaut à lui seul tout un poëme.

Jamais, avant Pierre Dupont, personne n'a mieux su rendre la naïveté du villa-

geois, son pittoresque langage, ses mœurs simples, et cette finesse, cachée sous la bêtise apparente et le dehors brutal, comme une fleur sous un buisson de houx.

Avec notre poète, on est aux champs; on y respire. Ses vers sentent l'aubépine et le sureau.

Bonne fille aux joues hâlées, sa poésie danse en cotillon court, sur les prés, à l'ombre des hêtres, et dort, jambes et bras nus, sous les saules.

Pierre Dupont suit le paysan du berceau à la tombe.

Il peint ses joies, ses tristesses, ses travaux, ses espérances. Il assiste à ses fêtes; il entre avec lui dans la pauvre église du village.

Écoutez! on entend un glas funèbre:

c'est le jour des Morts. Chaque villageois attache une branche de buis ou de cyprès à son chapeau.

Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir ;
Je suis le son du glas jusqu'à l'église
Dont le portail est habillé de noir.

De profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme
Dedans votre saint paradis.

Le temple est rempli, la foule pieuse s'agenouille et l'office commence. Tour à tour, au *Dies iræ*, l'orgue tonne et pleure. On s'approche du noir catafalque, semé de larmes blanches, pour le bénir avec l'eau sainte, et l'on se dirige ensuite du côté du cimetière pour prier sur les tombes.

On y reste longtemps, le corps tout

roide et les genoux glacés par la terre
humide.

Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers ?
Au moins l'été leur couchette est moins dure,
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.
De profundis, etc.

Mon buis bénit, sur leur corps je te plante ;
Conserve-toi vert jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante.
Adieu, mes morts ! je rentre à la maison.

Nous sommes peut-être plus accessible
qu'un autre aux impressions religieuses ;
mais il nous semble que chacun doit ad-
mettre la beauté de cette poésie candide,
pleine de sensations douces et de chers
souvenirs.

Après la fête des larmes, voici la fête de
la joie.

On va partir pour la messe de minuit :
c'est Noël, des étables aux granges.

Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap ;
Filles en blanc, vite à la messe :
Une étoile vous guidera.

La foule se met en marche. Il fait grand froid ; le vent du nord souffle et la neige tombe. Qu'importe ? On se réchauffe à l'église en y priant à côté de Jeanne. De beaux cierges de cire blanche brûlent sur l'autel.

Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière ;
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Mais voici la messe terminée. Il s'agit de regagner la chaumière en traversant les bois.

On s'en revient l'âme contente.
J'entends un amoureux qui dit :
« Cette nuit le rossignol chante,
La rose a fleuri cette nuit. »

Un amoureux seul peut avoir de pareilles illusions au mois de décembre, et tout le monde n'est plus à l'âge de l'amour.

Allons, rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant;
La bûche de Noël petille,
Et le réveillon nous attend.
Respectons la vieille coutume;
Mes beaux amoureux, buvez frais;
Mangez le boudin quand il fume,
Vous vous embrasserez après.

Voilà du moins de la bonne et sage poésie, de la véritable poésie populaire, et Dupont n'aurait jamais dû en faire d'autre ¹.

Eh ! mon Dieu, le pauvre a ses consolations et ses bonheurs ! Pourquoi lui ouvrir des perspectives impossibles ? Pour-

¹ Le *Chant du Pain*, composé à une époque de famine (1846), était certainement une inspiration malheureuse.

quoi jeter dans son âme le germe de l'envie et lui montrer des horizons qu'il atteindra sûrement un jour, mais à condition qu'il s'y élèvera sur les ailes puissantes de l'intelligence et du travail?

Dans cette grande famille du monde, il y a nécessairement des fils déshérités.

Ce n'est pas juste, direz-vous.

Alors, effacez du livre de la vie le chapitre des passions; car c'est là seulement qu'il faut chercher la source de l'infortune et de la misère.

Moralisez, mais n'excitez pas; consolez, mais ne donnez pas l'essor aux haines avides.

Où est l'homme vraiment probe qu'on ait écrasé sur la route? montrez-le! Où est l'artisan laborieux auquel on refuse la

main quand il veut mettre le pied sur un échelon de la fortune? faites-nous-le voir! Où est le mérite qui reste dans l'ombre? Où est la vertu qui n'obtienne pas sa récompense? Où est le talent qui ne se soit pas fait jour?

N'es-tu pas un enfant du peuple toi-même, ô poète?

Qui donc a gêné ta marche? Qui a dressé des obstacles devant toi? Tu es arrivé haut par tes propres efforts, et tu n'as pas le droit de te retourner pour dire à ceux que la paresse ou le vice retiennent en arrière :

Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!

Le travailleur ne se met pas à la tâche
avec un habit de drap d'Elbeuf, des gants

et des manchettes ; il est fier de sa blouse, et il a raison.

Tu leur fais dire à ces ouvriers, que tu sembles plaindre :

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres¹.

Jamais honnête ouvrier n'a eu semblable domicile. On a trompé ta bonne foi, pauvre poète !

Cet ouvrier n'habite pas un palais, non sans doute, et vraiment il n'y tient guère. Il dort abrité sous une modeste mansarde, beaucoup mieux que le riche dans son hôtel. Pourquoi lui donner des désirs et

¹ « Dire toutes ces choses au peuple, c'est mal ; l'aider à les chanter, c'est pis encore. » (Sainte-Beuve)

des regrets qu'il n'a pas ? Tu ajoutes, en guise de refrain :

Aimons-nous, et, quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde !

« Aimons-nous ! » est une belle maxime, mais le Christ l'a trouvée avant toi, avec cette autre : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils auront le royaume du ciel. »

Nombre d'individus aimeraient mieux le royaume de la terre, nous le savons.

Par malheur, il n'entre pas dans les vues de la Providence de donner un manteau de pourpre à tous ses enfants.

Disons bien vite que les excentricités chantantes de Pierre Dupont et ses couplets politiques sont le résultat de l'époque

où il a débuté : triste époque vraiment, où il n'y avait plus même de l'eau à boire pour un fabricant d'églogues et de pastorales.

Essayez donc de chanter les *Bœufs* ou la *Fête du Village*, quand tout Paris hur lait du matin au soir :

Mourir pour la patrie (*bis*),
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

On n'ignore pas que cette magnifique romance de M. Alexandre Dumas a défrayé pendant dix-huit mois le gosier populaire. Il fallait bien que notre malheureux chansonnier luttât contre un concurrent si redoutable. Voilà pourquoi nous avons eu le *Chant des Nations*, le *Chant du Vote*, le *Chant des Transportés*, le

Chant des Soldats et bien d'autres chants encore.

La faute en est à M. Alexandre Dumas. Pierre Dupont n'y est pour rien.

Toute une révolution déteignait sur notre héros et sur ses rimes. Il prenait au sérieux les faux apôtres qui venaient lui prêcher une foule de théories suspectes, et faisait du socialisme, non pas avec sa tête comme beaucoup d'autres, mais avec son cœur d'enfant et de poète¹.

Nous trouvons, dans un petit journal d'alors, une anecdote amusante, spirituellement racontée par Auguste Vitu.

¹ En relief malgré lui, au 2 décembre, il fut compromis, et se cacha pendant six mois dans une retraite obscure, qui finit cependant par être découverte. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à sept ans d'exil à Lambessa. Mais ses bonnes relations le sauvèrent. Il obtint sa grâce.

Il paraît que Dupont, pour exciter sa verve et continuer de soutenir la concurrence (M. Dumas en aura tous les remords !), soupait assez régulièrement au café Foy¹.

« Un matin que le jour l'avait surpris dans cette occupation, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard. Tout était désert encore ; à peine cinq à six balayeurs, dispersés au coin des trottoirs, s'acquittaient-ils de leur misérable besogne.

« A l'intérieur du cabaret, des candélabres chargés de bougies éclairaient les riches débris d'un repas somptueux. Des flacons au long col roulaient éventrés sous

¹ Au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard.

la table, et l'âcre parfum des truffes combattait victorieusement les bouffées du cigare.

« Dupont a le vin tendre. Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Il ouvrit les bras, comme M. Pierre Leroux quand il prêche, et fit aux balayeurs ébahis une sorte d'homélie assez réjouissante ; il leur parla de riches insensibles qui boivent la sueur du peuple, de parasites qui vivent aux dépens de leurs frères, si bien que les braves balayeurs, s'apercevant que l'orateur avait parfaitement soupé, se mirent en devoir de lui jeter des pierres.

« Mais, comme les boulevards ne sont pas riches en cailloux ¹ ces ouailles gros-

¹ Le macadam n'était pas inventé. On ne voyait pas

sières prirent tout ce qui leur tombait sous la main, et Dupont dut fermer la fenêtre pour se soustraire à une foule de légumes suspects. »

Voilà l'anecdote.

Si M. Dumas n'avait pas composé le *Chœur des Girondins*, tout ceci n'aurait point eu lieu.

Nous avons oublié de dire que Pierre Dupont s'était démis de ses fonctions à l'Institut, le jour où il avait publié le *Chant des ouvriers*. Il craignait que la couleur de l'œuvre ne déplût aux académiciens.

Pour avoir la propriété de cette chanson, Furne délia sa bourse et versa l'or, sans compter, dans la poche de l'auteur.

le long de la chaussée ces magnifiques tas de pierres destinés à l'entretenir.

Dupont se trouvait assez riche et dédaignait les médiocres honoraires de sa place¹.

Un autre éditeur, Houssiaux, s'occupait de réunir en volume les couplets de notre poète. Il publia d'abord la *Muse populaire*, puis il compléta l'œuvre dans une magnifique édition, illustrée par Tony Johannot et Célestin Nanteuil².

Houssiaux ne tenait pas aux chants dits patriotiques.

C'est à lui que le public doit le retour de Pierre Dupont au genre pastoral, dont

¹ Ce fut M. Ricourt qui chauffa l'enthousiasme de Furne. On sait que M. Ricourt est l'homme qui a fait la découverte de tous les poètes de notre siècle. Il a découvert Ponsard, et il venait, ce jour-là, de découvrir Dupont.

² Aujourd'hui les œuvres complètes du chansonnier appartiennent à MM. Vialat, Gabriel Roux et compagnie, propriétaires de la magnifique imprimerie hydraulique de Lagny.

M. Alexandre Dumas l'avait malheureusement écarté.

Ne pensons plus à la politique et prêtons l'oreille.

Le poëte chante. Nous allons retrouver toutes les délicieuses inspirations de ses premiers jours.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les eaux ;
Et, sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La Vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Ne vous semble-t-il pas voir passer là-bas, sous les arbres, aux rayons de la lune, cette blanche apparition ?

Le *Dahlia bleu*, ma *Vigne*, la *Véronique* et la *Chanson du blé* sont quatre chefs-d'œuvre. Dupont varie comme la nature ses couleurs et ses parfums.

Douces à voir, ô véroniques!
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.
Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.

O véroniques! sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

On ne peut rien voir de plus naïvement gracieux et de plus délicat comme pensée.

Voulez-vous maintenant du vrai langage rustique, bien cru, bien ronflant et bien sonore?

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major !
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tu-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant ;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant.
Par-dessus votre homme se grise
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat ; mais, après la crise,
On s'embrasse, et tout est fini.

Lisez la *Vache blanche*, le *Lavoir*, la
Fille du cabaret, le *Gardeur d'oies* et le

Garçon de moulin, vous y trouverez la même verve désopilante, la même vérité de peinture, la même senteur champêtre.

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Écoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente :
Est-ce une flûte de cristal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

La poésie de Pierre Dupont a un charme rêveur qui échappe à la poésie de Béranger.

On remarque chez le père de Frétillon de plus vives et de plus sémillantes allures; ses flonfons sonnent mieux, on entre en

danse plus facilement avec ses vers, et près de lui la muse gaillarde se retrouve sans gêne.

A côté de Pierre Dupont, au contraire, nous la voyons prendre un voile de mélancolie et de pudeur. Elle n'en est pas plus bégueule, mais la danse éternelle et la joie de chaque instant la fatiguent ; elle aime à se promener seulette au bord des champs, sur la lisière des bois, elle écoute la brise et l'oiseau qui chantent, elle rêve en voyant les étoiles.

Quel calme ! que les cieux sont grands !
Et quel harmonieux murmure !

Frétilton, pendant ce temps-là, se trémousse, rit et bague-naude.

Si elle court dans les prés, c'est afin qu'on la poursuive ; si elle cueille une

marguerite, c'est pour se baisser et montrer la jambe. Les beautés de la nature la touchent médiocrement, jamais elle ne songe à les peindre.

On aurait tort de conclure que nous voulons mettre Pierre Dupont au-dessus de Béranger.

Nous croyons que l'auteur du *Dahlia bleu*, grâce aux douces nuances de ses tableaux et à une vérité de détails exquise, offre plus de sympathie aux âmes rêveuses; mais il est loin, dans l'ensemble de son œuvre, et toute gaudriole mise à part, d'atteindre à la pureté de rythme et à l'élevation de notre poète national.

Ainsi, dans les chants patriotiques, Dupont reste au-dessous du médiocre, tandis que Béranger monte jusqu'au sommet le

plus sublime de l'ode. Cela tient à ce que l'un n'a jamais touché que la corde d'un parti, tandis que l'autre tire ses vibrations du cœur même de la France.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Que Pierre Dupont reste le peintre aimé de la nature, le charmant paysagiste, le poète champêtre ; qu'il achève de conquérir ses titres à la popularité, en faisant pour chaque travailleur ce qu'il a fait pour le tonnelier, le tisserand et la couturière : une chanson vive, originale, accentuée, pleine de verve, et qui est en même temps la peinture la plus fidèle et la description la plus exacte du métier.

Pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan,
Chasse les cercles du tonneau,

Maillet sonore,
Pour enfermer le vin nouveau,
Fils de l'aurore

L'osier en trois joint le cerceau ;
Chaque douve affûtée,
Mise au point, se courbe en arceau ;
La futaille est voûtée.
Qu'on la flambe dans un feu clair,
Elle est ventrue et ronde ;
Foncez-la, qu'il n'entre pas d'air ;
Enfin percez la bonde.

Voici le tisserand qui chante à son tour.
Triste, reclus, il travaille au fond d'une
cave, afin que la toile sorte de ses mains
plus blanche et moins rude :

Encor si je tissais en l'air
Comme fait ma sœur araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair ;
Mais bah ! ma vie est résignée.
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des draps de lit et des layettes.

Écoutez maintenant la couturière assise
à sa fenêtre, où glisse un furtif rayon de
soleil. Pauvre fille, laborieuse et sage, elle
charme les longues heures du travail par
un refrain du chansonnier.

Aiguille

Gentille,

Va, viens, voltige et cours.

Quand pleure la famille,

Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée

Faite de l'acier le plus pur,

Elle est fourbie, elle est trempée,

On le connaît à son azur.

Voyez ! à peine il est visible,

Le trou par où passe le fil ;

La guêpe en son courroux terrible

N'a pas d'aiguillon plus subtil.

Pendant que l'épingle s'arrête

Et fixe l'étoffe au genou,

L'aiguille, mobile, inquiète,

Perce toujours un nouveau trou.

L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent ;
Du progrès l'aiguille est l'image,
Elle va toujours en avant.

Malgré beaucoup d'incorrections, échappées à un travail trop facile, notre poète restera populaire.

En France, on aime ce qui a du cachet.

La plupart des œuvres de Pierre Dupont sont connues avant d'être imprimées. Il les chante dans les salons, et il lui arrive quelquefois d'en donner une copie à ceux qui la lui demandent.

Mais les éditeurs trouvent à redire à cette espèce de publication anticipée.

Une dame du monde, excellente musicienne, le pria, devant nous, il y a quinze jours, de lui copier une de ses chansons

nouvelles, encore inédite, et qui a pour titre le *Peseur d'or*.

Dupont déclara que son éditeur venait de lui défendre de donner à l'avenir une seule chanson manuscrite sous peine de procès.

— Mes œuvres complètes sont là, dit-il, vous comprenez? Je ne veux pas me fermer la caisse.

La dame parut très-mortifiée de ce refus.

— Il est charmant, votre éditeur! s'écria-t-elle. Comment le nommez-vous?

— Vialat.

— Je lui écrirai une lettre de félicitation. Vraiment, c'est fort agréable : j'aurai le *Peseur d'or* quand les orgues de Barba-

rie le joueront sous ma fenêtre ! Au moins nous le chanterez-vous demain, monsieur ?

— Pour cela, très-volontiers, on ne me l'a pas défendu, répondit Pierre Dupont.

Il salua et sortit.

— Je l'aurai, son *Peseur d'or*, je l'aurai en dépit de l'éditeur ! dit la dame après le départ du poète.

— Et comment l'aurez-vous ?

— Rien de plus facile. J'ai soirée demain : pendant qu'il chantera, je ferai prendre les paroles par un sténographe.

— Mais la musique ?

— Je la prendrai moi-même.

— Et si l'on fait un procès ?

— Je payerai le procès.

— Quel enthousiasme ! Cette chanson nouvelle est donc bien merveilleuse ?

— Elle aura plus de succès que les *Louis d'or*. Voulez-vous la publier dans la biographie de Dupont ? Je vous y autorise.

— Merci bien !... Pourtant, si vous répondez de tout...

— Je réponds de tout.

Ce que femme veut, Dieu le veut. A quarante-huit heures de là, nous avons les sept couplets de l'œuvre inédite. Les voici :

LE PESEUR D'OR.

Dans une vaste huppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un juif, expulsé de Hollande,
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait avec des balances,
Dont les plateaux étaient faussés,

Or, diamants et consciences;
Ses doigts étaient fort exercés

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqure
De ce serpent dans un trou noir
Baillant sur une cour obscure ;
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité :
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre, etc.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé ;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé.
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal.
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eut effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre, etc.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant,

Et, d'une voix imperturbable,
Il disait au chaland : C'est tant !
C'est tant ce virginal sourire,
C'est tant votre anneau conjugal,
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal.

Les souris vont se prendre, etc.

Qu'il monnaya d'âmes flétries !
Qu'il serra dans ses coffres-forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
D'anneaux, de châles, de trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre, etc.

Le diable, qui toujours existe,
Ayant vu, la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Sur un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et, dans l'autre, avec violence,
Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre, etc.

Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer !
Nous y vivrons de tes largesses ;
Tes os secs feront un feu clair !
Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard ;
Vous thésaurisez pour le diable ;
Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Ceux de nos lecteurs qui désirent connaître l'air de cette magnifique légende peuvent se promener tous les soirs, de neuf à dix heures, rue de Provence, en tournant à gauche de la rue Lafitte, et non loin de l'hôtel Rothschild.

Ils entendront bientôt la musique railleuse descendre d'un balcon.

Certes, il faut en convenir, les œuvres

du chansonnier ne manquent pas d'une certaine portée philosophique. Après avoir consolé, soutenu l'artisan dans ses rudes travaux, il déshabille et fouette les pe-seurs d'or.

Dieu sait comme le siècle en abonde!

Usuriers, rogneurs d'écus, juifs de Hollande et juifs parisiens, quelle foule! Ils ont tous un lingot à la place du cœur, et un sac de gros sous leur tient lieu de cervelle.

Mais ne vous pressez pas de leur porter envie.

Un jour de hausse et de grand gain, vous verrez! vous verrez le tour que leur jouera la mort! Le diable qui toujours existe, puisque Pierre Dupont l'affirme,

les mettra dans un plateau de sa balance :

Et leurs os feront un feu clair.

Ainsi soit-il !

C'est la moralité de la légende, nous y applaudissons de grand cœur.

On trouvera que nous n'avons pas suffisamment étudié Pierre Dupont au point de vue musical, et l'on n'a pas tort ; mais, en vérité, cela passe nos forces.

Il nous est impossible de comprendre ce virtuose étrange. Dupont chante comme chantent les oiseaux, sans avoir eu d'autre maître que la nature. Poète musicien, il trouve la note en même temps que la rime et se fait accompagner à la fois de deux muses, sans qu'Erato gêne Euterpe, sans qu'Euterpe soit jalouse de sa sœur.

Nous renonçons à expliquer les miracles

Toutefois, en y songeant bien, l'âme d'Hippolyte Monpou a dû venir se loger dans le gosier de Pierre Dupont. Cette hypothèse est la seule que nous puissions admettre. Dieu n'a pas voulu que l'art fût déshérité d'un si beau talent.

Quand Pierre Dupont chante, ne vous semble-t-il pas entendre un écho des *Deux Archers* et de l'*Andalouse* ?

Monpou ne garde sous la tombe que les secrets de la fugue et les mystères du contre-point; mais son héritier ne tient pas à connaître ces secrets, peu lui importent ces mystères. La note lui vient sans qu'il sache l'écrire; il la dicte, et tout est fini.

Chantez, maintenant!

Il faut avoir entendu Pierre Dupont pour bien apprécier tout le mérite de ses compositions originales. Son timbre, un peu voilé d'abord, s'éclaircit après quelques mesures, éclate, se passionne et monte à un diapason puissant.

Vous pouvez le faire chanter quatre heures de suite sans qu'il ressente la moindre fatigue. Jamais il ne se fait prier, son répertoire est à vos ordres.

C'est un fort beau garçon, qui n'a aucune allure prétentieuse, aucune pose mondaine. Il reste en lui du campagnard, et cela lui sied bien. Sa barbe longue, assez fournie, un peu rouge, ressemble à celle du Christ.

Franc, loyal, intrépide, il joint à ces

qualités une grande bonté de cœur, une simplicité charmante.

Doué de la santé la plus robuste, fier de sa large poitrine et de son encolure d'Hercule, il se fait l'apôtre de certain système d'hygiène, qu'il prêche à tout venant, pour faire tort aux médecins.

Quand on regarde son visage fleuri, on accepte ses doctrines.

Pierre Dupont boit comme Bacchus et Silène. Jamais il ne se grise.

Outre les couplets qu'il fabrique tous les jours, soit en arpentant l'asphalte, soit en passant la barrière pour voir mûrir les blés à Vaugirard ou pour écouter la fauvette sous les bois de Meudon, il travaille à un poème intitulé : *Jeannette, la fille du tailleur*.

Pierre Dupont n'a pas dit son dernier mot.

Il est jeune, son talent doit grandir.

Mais, pour Dieu, qu'il se contente de la musette et des pipeaux, et qu'il ne sonne plus du cornet à bouquin politique.

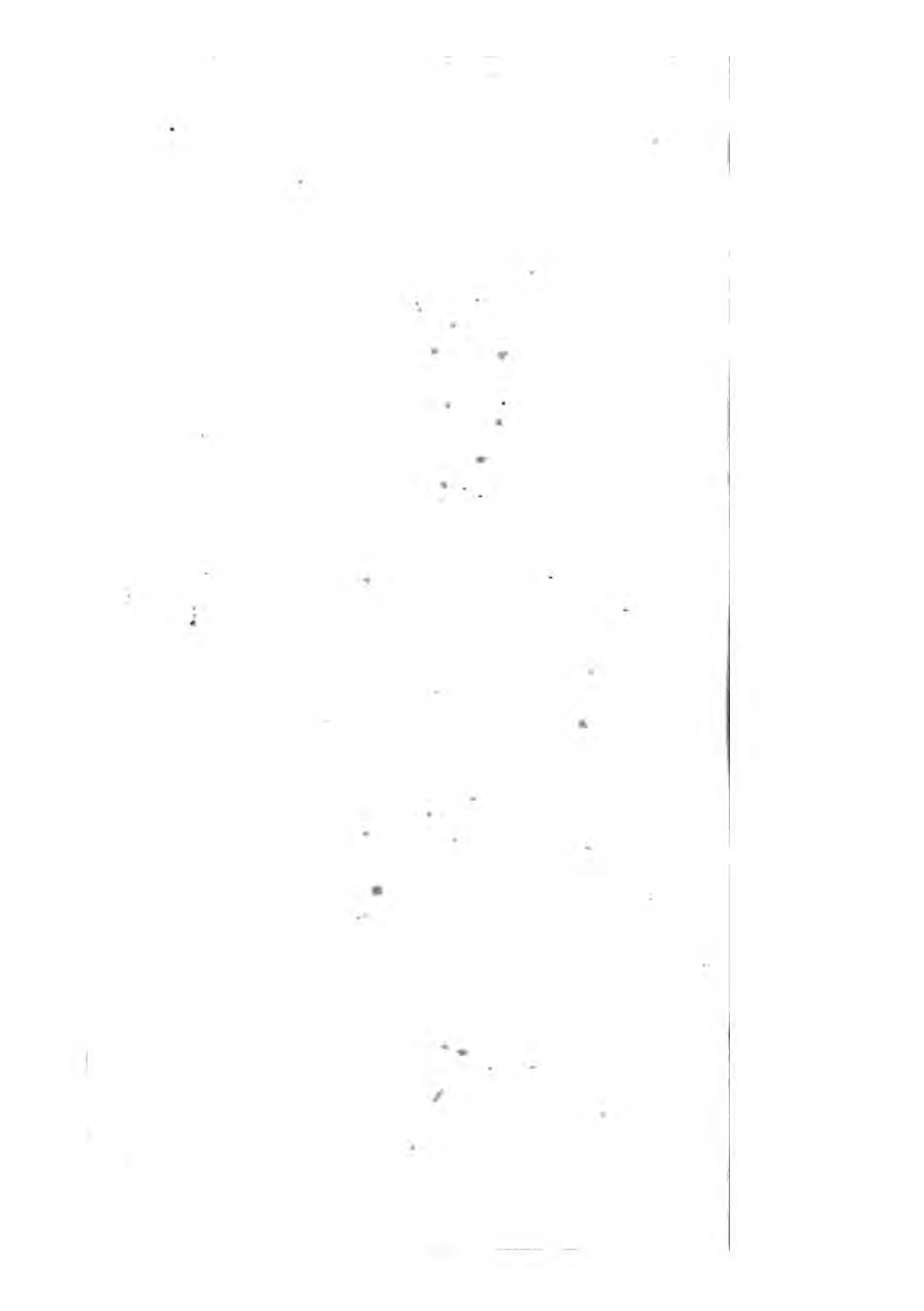
Les notes qu'il tire de cet instrument sont aigres et discordantes.

Sa muse n'est pas une euménide coiffée de couleuvres, que l'on doit rencontrer hurlant, un jour d'émeute, au coin des carrefours : c'est une nymphe des prés et des bois, une douce hamadryade, qui vit de la sève des arbres ou du suc des fleurs, soupire avec les vents et murmure avec les ruisseaux.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

Les éditeurs des *Contemporains* ont obtenu trente vers du poëme inédit de *Jeanette*, écrits de la main de Pierre Dupont. Si la dimension de nos autographes n'a pas permis de donner la tirade entière, on n'en aura pas moins un précieux *fac-simile* de l'écriture du jeune poëte.



2015

Table

- 11 Lamartine
 - 2 Victor Hugo
 - 5 Lamennais
 - 9 De Mûssel (assied)
 - 6 Béchamps
 - 9 Pierre Dupont.
-



